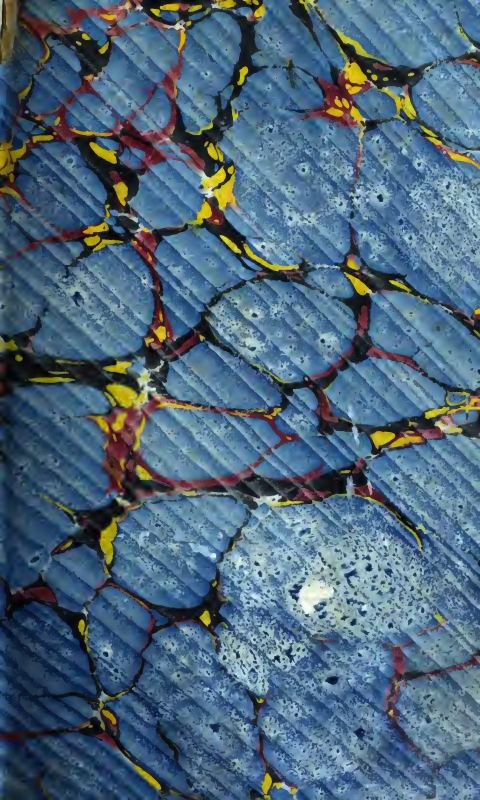










PROVERBES

DRAMATIQUES.

TOME QUATRIÈME.

PARIS. — IMPRIMERIE LE NORMANT, 8, RUE DE SEINE.


BIBLIOTECA · LUCCHESI · PALLI



PROVERBES

DRAMATIQUES

PAR M.

THÉODORE LECLERCQ.

Nouvelle Édition,

ORNÉE DE GRAVURES EN TAILLE-DOUCE,
D'APRÈS LES DESSINS DE MM. JOHANNOT ET AUTRES ARTISTES DISTINGUÉS.



TOME QUATRIÈME.



PARIS.

AIMÉ ANDRÉ,
LIBRAIRE-ÉDITEUR,
1, RUE CHRISTINE.



LADRANGE,
LIBRAIRE-ÉDITEUR,
19, QUAI DES AUGUSTINS.

M DCCC XXXV.



LE POUVOIR

EN QUENOUILLE,

OU

QUI TROP EMBRASSE MAL ÉTREINT.

PERSONNAGES.

MADAME LORIOL.
FIRMIN, beau-fils de madame Loriol.
AGATHE, femme de chambre.
MONSIEUR SYLVESTRE, régisseur.
LALLEMAND, domestique.
PIERRE, berger.

La scène se passe au château de madame Loriol.

Le théâtre représente un salon.

LE POUVOIR
EN QUENOUILLE.

SCÈNE I.

AGATHE, seule. Elle est occupée à écrire.

Relisons cette lettre : « Mon cher Antoine, je « t'écris ces lignes pour t'apprendre que madame a « reçu de monsieur, qui sera peut-être encore un an « dans ses voyages, une lettre et un papier où il « lui donne tout pouvoir de faire ce qu'elle voudra « dans la maison. Tu peux donc quitter sur-le-« champ la place que tu as, et venir reprendre ici « celle de garde-chasse dont tu avais été renvoyé « par monsieur.

« Lallemand s'en va ; Marguerite s'en va ; nous ren-« voyons la femme de charge et le régisseur ; le « jardinier et son garçon nous ont déjà quittés. Je « me suis chargée de remplacer tout cela, et je t'at-« tends pour choisir ensemble les gens qu'il faudra « prendre.

« Demande donc tout de suite ton compte. Je « t'attends dans les premiers jours de la semaine « prochaine. » (Elle va pour plier sa lettre et se remet à écrire.) « Tu « pourrais même être ici samedi. Je n'ai pas encore

« parlé de toi à madame. Quoiqu'elle ne t'aime pas « beaucoup, comme elle a tout pouvoir à présent, « elle ne pourra pas te refuser, puisque cela me « convient.

« Adieu. Je finis en me disant pour la vie,

« AGATHE MONNET. »

(En pliant sa lettre.)

Nous sommes aujourd'hui mardi; il recevra ma lettre demain mercredi; il peut demander son compte le même jour..... Mais il est si lambin, si musard!.... c'est bien un garde-chasse..... Ah! il faut que je le fasse rire.

(Elle rouvre sa lettre.)

« J'oubliais de te dire que nous allons faire bâtir « le fameux pavillon dont monsieur ne voulait pas « entendre parler; j'ai mis cela dans la tête de « madame pour lui tailler de la besogne, et qu'elle « me laisse tout-à-fait maîtresse des choses essen- « tielles.

« Encore une fois, adieu. Si au lieu de samedi tu « pouvais venir vendredi, je l'aimerais mieux, parce « que, jusqu'à ton arrivée, je n'oserai arrêter per- « sonne. A vendredi. »

(Elle referme sa lettre, la cachette et y met l'adresse.)

Assurément ses maîtres ne feront pas beaucoup d'instances pour le retenir. C'est un agrément qu'il a; il peut quitter une maison tout de suite quand il le veut..... Par qui vais-je envoyer cette lettre à la ville? Il faut qu'elle soit mise dans la boîte

avant quatre heures, sans cela elle ne partirait plus que demain. (Elle s'approche d'une croisée.) Ah ! j'aperçois notre berger. (Elle appelle.) Pierre, viens me parler.

SCÈNE II.

AGATHE, PIERRE.

AGATHE.

Écoute, Pierre, tu es un bon garçon, un honnête garçon.....

PIERRE.

Pas trop, mamzelle Agathe.

AGATHE.

Comment pas trop ! Pourquoi me dis-tu pas trop ?

PIERRE.

Dame ! écoutez donc ; je vois qu'on chasse d'ici tous ceux qui sont bons, tous ceux qui sont honnêtes..... C'est-il pour me chasser aussi que vous me faites cette question-là ?

AGATHE.

Non, c'est pour te charger d'aller à la ville mettre cette lettre à la poste.

PIERRE.

Pour qui qu'elle est c'te lettre ?

AGATHE.

Est-ce que ça te regarde ?

PIERRE.

Ma fine! mamzelle Agathe, depis que madame a dans la tête les lubies que vous y avez mises, nous ne savons pus trop sur quel pied danser. Nous nous méfions de tout. A la basse-cour, nous avons fait comme une convenance entre nous de ne pus faire tout juste que notre besogne, ni pus ni moins. Or, comme ce n'est pas de ma besogne d'aller à la poste.....

AGATHE.

C'est toujours de ta besogne de faire ce que je te dis.

PIERRE.

Oh! oui, parce que vous êtes encore dans la fantaisie de madame; mais elle n'a qu'à changer d'avis sur votre compte. Comme disait le vieux berger qu'était ici avant moi : « Quand il n'y a plus de « règle dans une maison, qu'il n'y a que des fantai- « sies, il ne faut pas se presser d'obéir. »

AGATHE.

Mais sais-tu que tu peux te faire renvoyer, avec ces façons-là?

PIERRE.

Quand je vous dis que je ne peux pas l'échapper. Renvoyé pour ça, renvoyé pour autre chose, je m'attends à être renvoyé. Je connais les moutons, je les conduis bien; mais c'est égal; il ne s'agit plus de ça. On mettra à ma place un ignorant qui fera le calin auprès de vous, et, après vous, auprès de celui ou de celle qui vous remplacera, et madame

perdra tous ses moutons les uns après les autres, sans seulement qu'on l'en avertisse.

AGATHE.

Qui est-ce qui te monte la tête?

PIERRE.

Moi seul. Quand je suis toute une journée dans les champs, que mes moutons sont bien tranquilles, que mes chiens dorment, que je ne puis plus parler à personne, vous croyez donc que je ne songe à rien? Je me remets en mémoire comme tout va bien quand notre maître est ici. A présent tout le monde est mécontent; ceux qui s'en vont, parce qu'ils s'en vont, et ceux qui ne s'en vont pas, parce qu'ils savent bien qu'ils s'en iront.

AGATHE.

A qui la faute?

PIERRE.

Il ne faut pas vous flatter, mamzelle Agathe, on n'accuse que vous.

AGATHE.

Qui est-ce qui m'accuse?

PIERRE.

Tout le monde. On n'est pas assez bête pour ne pas voir que tout ce remue-ménage ne profite qu'à vous; que vous ne faites maison nette que pour vous entourer de vos parens, de vos amis, de gens qui feront tout ce que vous voudrez. Madame, avec tout son pouvoir, n'est-elle pas beu avancée

d'avoir votre tante pour cuisinière? Elle ne sait seulement pas faire une soupe aux choux.

AGATHE.

Tu ne veux donc pas porter ma lettre?

PIERRE.

Si fait; mais c'est à condition que vous me jurerez que vous n'avez pas dans vos connaissances un berger que vous voulez mettre à ma place.

AGATHE.

Tu es un imbécile.

PIERRE.

Eh bien! raison de plus; les imbéciles sont entêtés. Ainsi, promettez-moi de ne pas me jouer de tours.

AGATHE.

N'aie donc pas peur.

PIERRE.

Promettez-le-moi.

AGATHE.

Je te le promets.

PIERRE.

Foi d'honnête fille?

AGATHE.

Foi d'honnête fille. (Elle lui donne la lettre.)

PIERRE, à part en s'en allant.

Ça ne m'empêchera pas de me consulter encore au sujet si je dois porter c'te lettre.

(Il sort.)

SCÈNE III.

AGATHE seule.

Comme tous ces gens-là raisonnent à présent! Ça a des idées, ça demande des explications, ça veut savoir. Un gardeur de moutons qui réfléchit! Si on n'y met ordre, il faudra bientôt se donner de la peine pour gouverner une maison.

SCÈNE IV.

MADAME LORIOL, AGATHE.

MADAME LORIOL.

Ma chère Agathe, que fais-tu donc? J'ai été obligée de me lever toute seule.

AGATHE.

J'ai tant de choses à surveiller.

MADAME LORIOL.

Je n'ai presque pas dormi de la nuit, et j'ai réfléchi à bien des arrangemens qui te feront plaisir. D'abord je me suis décidée, d'après ton avis, à séparer la grande ferme en plusieurs métairies, surtout si tu peux me trouver les métayers dont tu m'as parlé, qui me paieront d'avance deux années de

fermage, en recevant de moi une quittance pour trois ans.

AGATHE.

C'est bon cela, madame.

MADAME LORIOL.

De cette façon, mon pavillon se trouvera bâti sans qu'il m'en coûte rien.

AGATHE.

Vous entendez les finances à merveille.

MADAME LORIOL.

Je t'avais bien dit que, quand je serais entièrement maître, ce serait tout autre chose. Si le fermier crie, on lui fera un procès. J'en veux faire un aussi à madame de Marois, qui m'a écrit ce matin la lettre la plus impertinente que l'on puisse écrire.

AGATHE.

Et à quel sujet?

MADAME LORIOL.

Tous les gens qui sortent d'ici entrent chez elle. Elle m'en avertit en me demandant si cela ne me contrarie pas, « elle serait fâchée de me déplaire. » Vois-tu l'hypocrisie? Pour toute réponse, j'ai ordonné que l'on continuât le fossé qui sépare sa terre de la mienne, et que l'on arrachât provisoirement le petit bouquet de bois qui est en litige entre nous. Qu'en penses-tu?

AGATHE.

Si ça vous amuse, il n'y a rien à dire.

MADAME LORIOL.

Ça ne m'amuse pas du tout ; mais il faut bien que je montre par quelque endroit que je ne suis plus cette madame Loriol qui avait les mains liées.

AGATHE.

Eh bien ! ce n'est pas par cet endroit-là que je le montrerais. Je n'ai pas de conseils à donner à madame; mais je ne voudrais pas trop me mettre en guerre avec les voisins; je ne voudrais pas faire continuer le fossé; je ne voudrais pas faire arracher le bouquet de bois.

MADAME LORIOL.

Dis-moi donc alors ce qu'il faut que je veuille; car il faut que je veuille quelque chose.

AGATHE.

A la place de madame, j'aimerais mieux faire revenir Antoine, par exemple.

MADAME LORIOL.

Y penses-tu ?

AGATHE.

Voilà qui ferait un fier effet dans le pays. Un homme que monsieur a renvoyé en le menaçant de le faire pendre s'il se présentait jamais ici.

MADAME LORIOL.

Il faut être juste, Agathe, ce ne serait pas raisonnable.

AGATHE.

Ah ! dès que madame le prend ainsi, je n'ai rien à

dire. Mais pour ne faire que ce qui était strictement raisonnable, nous n'avions qu'à rester comme nous étions.

MADAME LORIOL.

Tu ne me comprends pas.

AGATHE.

Madame ne manquait de rien.

MADAME LORIOL.

Écoute-moi donc.

AGATHE.

Elle était bien servie; les gens que monsieur avait placés auprès d'elle étaient tous de bons sujets; mais enfin ce n'étaient pas des gens du choix de madame; et je croyais que madame tenait, avant tout, à n'avoir que des gens qui lui fussent entièrement dévoués.

MADAME LORIOL.

Sans contredit.

AGATHE.

Qui ne fussent pas des espions.

MADAME LORIOL.

Qu'est-ce qu'on peut espionner?

AGATHE.

Madame serait bien sûre d'Antoine de ce côté-là.

MADAME LORIOL.

Je ne puis encore rien dire.

SCÈNE V.

MADAME LORIOL, AGATHE, LALLEMAND, un peu ivre.

MADAME LORIOL.

Que me voulez-vous, Lallemand?

LALLEMAND.

Matame, che fiens temanter à fous, si fous êtes touchours dans l'intention pour me renfoyer.

AGATHE, d'un ton d'impatience.

C'est convenu.

LALLEMAND.

Ch'ai pas l'honneur te parler à fous, mamzelle Agathe.

AGATHE.

Comment osez-vous vous présenter devant madame dans l'état où vous êtes?

MADAME LORIOL.

C'est vrai, Lallemand, vous avez bu.

LALLEMAND.

Che cache pas à matame. Che afais pas le courache sans ça, et ch'ai dit : Il faut poire un petit coup, et ch'ai pu un petit coup. Mais matame ne toit pas craintre que che perte le respect; car quand ch'ai pu, ch'ai encore plus de respect que quand ch'ai pas pu. C'est mon nature.

MADAME LORIOL.

Je vous ai dit, Lallemand, que vous vous en iriez: je ne puis pas vous dire à présent que vous ne vous en irez pas.

LALLEMAND.

Partonnez-moi, matame, vous pourriez tire à moi, parce que che serais content.

MADAME LORIOL.

Mais j'aurais l'air de ne pas savoir ce que je fais.

LALLEMAND.

Ouï, matame.

AGATHE.

L'insolent!

LALLEMAND, *étonné.*

Pourquoi? insolent! Ch'ai tit : Oui, matame, il n'y a pas t'insolence là-tetans. Matame il counaît mon cœur, et il sache que che suis attaché à son maison. Monsieur m'a élefé que che n'étais qu'un petit carçon de cinq ans; che me suis attaché à lui. Il m'a amené en France, il s'est marié; che me suis attaché à son première femme. Il a eu un fils; che me suis attaché à son fils. Il a pertu son première femme, il a épousé matame; che me suis attaché à matame. C'est pas être insolent.

AGATHE.

Madame ne veut auprès d'elle que des gens qui comprennent ce qu'ils disent.

LALLEMAND, *avec une intention marquée.*

Che comprends et che pense tout ce que che tis,

mamzelle Agathe, et il y a pien tes cheus qui ne me ressemplent pas. Si c'est frai que matame feut faire tes économies sur nos cages, qu'il prenne les miens, che temante pas mieux, pourfu que ce ne soit pas pour tonner à tes flatteurs.

AGATHE.

Taisez-vous donc. Est-ce que l'on fait des conditions à ses maîtres?

LALLEMAND.

Matame foit pien que che fais pas tes contitions. Che fais la contition te tonner mon archent; les maîtres ils se fâchent pas pour ça.

AGATHE.

Mais qu'est-ce que vous avez ajouté?

LALLEMAND, *avec vivacité.*

Ch'ai achouté : Pas pour tonner à tes flatteurs. (*A madame Loriol, d'un accent pénétré.*) Parton, matame, ch'ai te la tifficulté pour parler français; mais che puis tire que che suis un pon suchet; et il faut pien que che le tise moi-même, puisque ch'ai personne pour me téfendre. Ceux qui entraînent matame auront pien le poufoir pour mal faire; ils auront pas le poufoir pour faire aussi pien que ça était. Matame me chassera, et ch'en répéterai pas moins que matame est pon... et...

AGATHE, *l'interrompant.*

Vous pouvez ajouter qu'elle est bien patiente d'écouter le bavardage d'un homme ivre.

LALLEMAND.

Pafartache! Parce que che parle tans les intérêts te matame, et que che parle pas dans les vôtres. Fous troufez pas que votre tante il fait tu pafartache, lui, quand il répète toute le chournée : « Ah! matame, « fous poufez fous fier à mon nièce; c'est un fille « pien intellichente, pien ententue : afec lui, matame « pourrait se mêler te rien. »

AGATHE, *feignant de rire.*

Avec lui! qui, lui?

LALLEMAND, *déconcerté.*

Qui, lui! Ch'ai pas tit: qui, lui.

AGATHE.

Vous ne voyez pas que vous faites hausser les épaules à madame?

MADAME LORIOL, *avec bonté.*

Non, Lallemand, je ne hausse pas les épaules. Si vous n'étiez pas l'écho des mauvais sujets qui en veulent à Agathe, je trouverais même que vous avez de bons sentimens... Mais...

AGATHE, *avec empressement.*

Madame vous a dit que vous vous en iriez, et vous vous en irez.

LALLEMAND, *avec une grande émotion.*

Matame me l'a tit encore que teux fois.

AGATHE.

Combien faut-il donc vous le répéter?

MADAME LORIOL.

Madame de Marois ne vous a-t-elle pas fait faire aussi des propositions?

LALLEMAND.

Matame Marois n'est pas te la famille te mon maître. Si matame il continue à me renfoyer, che entre afec le fils te monsié.

MADAME LORIOL.

Chez mon beau-fils?

LALLEMAND.

Oui, matame; il fient te me le promettre pour me consoler.

MADAME LORIOL.

Il vient de vous le promettre! Est-ce qu'il est ici?

LALLEMAND.

Pas tans le château... Che croyais que matame il safait qu'il était tepuis hier au soir à l'auberche te la Tête-Noire, tans la villache.

MADAME LORIOL.

Le savais-tu, Agathe?

AGATHE.

Vraiment non, madame.

MADAME LORIOL.

A quoi me servez-vous alors? Vous vous amusez à des vétilles, et vous ignorez les choses les plus importantes. Ah! ciel, Firmin ici! Laissez-moi, Lallemand.

LALLEMAND.

Matame, che suis tésolé...

MADAME LORIOL.

Laissez-moi, vous dis-je.

LALLEMAND, à part.

C'est trôle. Matame qui aimait tant ce cheune homme.

(Il s'en va.)

SCÈNE VI.

MADAME LORIOL, AGATHE.

MADAME LORIOL.

Eh! bien, qu'allons-nous faire?

AGATHE.

Je ne sais que répondre à madame. A présent qu'elle doute de mon dévouement, elle peut prendre en mauvaise part tout ce que je me permettrais de lui dire.

MADAME LORIOL.

Tu ne veux pas que j'aie au moins un moment de surprise. Cette nouvelle est désespérante.

AGATHE.

Je ne vois pas cela. Madame n'est-elle pas maîtresse?

MADAME LORIOL.

Je ne suis pas maîtresse d'empêcher que mon beau-fils ne loge à la Tête-Noire.

AGATHE.

C'est une question. Cette auberge appartient à madame; il n'y en a pas d'autre dans le village; et si madame faisait dire à Lambert qu'elle ne lui renouvellera pas son bail s'il reçoit chez lui des personnes qui déplaisent à madame...

MADAME LORIOL.

Puis-je aller dire à Lambert que mon beau-fils me déplaît?

AGATHE.

Je trouve des expédiens pour tout; madame les refuse, et elle dit que je ne suis bonne à rien.

MADAME LORIOL.

Ce sont tes expédiens qui ne sont bons à rien.

AGATHE.

Votre pouvoir vous devient inutile, si vous êtes obligée de réfléchir à chaque fois.

MADAME LORIOL.

Vois donc comme cela me ferait juger dans le pays.

AGATHE.

Madame voudrait ne faire que ses volontés, et que ses volontés fussent du goût de tout le monde; ça ne s'est jamais vu.

MADAME LORIOL.

Plus tard, je serai plus hardie.

AGATHE.

Pas du tout; c'est dans les commencemens qu'il faut s'établir. Si madame reprenait Antoine, si elle renvoyait son beau-fils sans le voir, chacun serait dans la crainte vis-à-vis d'elle.

MADAME LORIOL.

A quoi cela m'avancerait-il?

AGATHE.

Si madame ne le comprend pas...

MADAME LORIOL.

Non, pas encore; mais fais-le-moi comprendre.

AGATHE.

Madame ne se soucie donc plus de ce pouvoir qu'elle a tant désiré?

MADAME LORIOL.

Comment peux-tu me faire une pareille question? Qui est-ce qui ne se soucie pas du pouvoir? Au contraire, je l'aime tant que je voudrais en abuser; mais c'est encore plus difficile qu'on ne croit. Je m'aperçois bien que depuis quelque jours les paysans détournent la tête du plus loin qu'ils me voient venir, afin de ne pas être obligés de me saluer.

AGATHE.

Pourquoi madame y fait-elle attention? Est-ce que madame tient à l'amour des paysans?

MADAME LORIOL.

Ces gens-là ne sont pas bons, pour peu qu'ils croient avoir sujet de se plaindre; ils sont très-méchans même. Enfin tu es de race paysanne, toi tu dois les connaître.

AGATHE.

Bast, bast, il ne faut pas s'arrêter à tout cela. I n'y en a pas un qui ne doive de l'argent à madame pour une chose ou pour une autre; faites-les payer A ceux qui ne le pourront pas, des procès. Étonnez-les, effrayez-les, ne leur donnez pas le temps de respirer.

SCÈNE VII.

MADAME LORIOL, AGATHE, LALLEMAND.

LALLEMAND.

Ch'apporte à matame tes papiers que l'architecte il a dit au maître maçon te remettre à matame.

MADAME LORIOL, *prenant les papiers.*

C'est le devis pour la construction du pavillon. (*Elle lit.*) Bâtisse... charpente..... couverture..... total..... Ah! ciel, vois donc, Agathe. (*Elle passe les papiers à Agathe.*)

AGATHE, *posant les papiers sur une table, après y avoir jeté un coup d'œil.*

Ce n'est rien que cela.

LALLEMAND.

Il y a aussi en pas le meunier avec un monsié

hapillé de noir, qui fiennent faire ün citation à matame.

MADAME LORIOL.

Une citation de quoi?

LALLEMAND.

Parce que matame tepuis trois chours empêche te couler l'eau.

MADAME LORIOL.

Je ne serai pas maîtresse d'empêcher de couler l'eau?

LALLEMAND.

Ils tisent que non.

MADAME LORIOL.

Celui-là est trop fort. Viens, Agathe.

(Elle sort, Agathe la suit.)

SCÈNE VIII.

LALLEMAND, *seul.*

C'te paufre matame! où tiaple a-t-il été se mettre dans tout cet emparras-là? Il appelle cela être plus maîtresse; il ne sache pas qu'il ne travaille que pour mamzelle Agathe, qui ne retire l'eau au meunier que pour se vencher de ce que le meunier n'a pas foulu lui faire la cour. Che m'en fas, moi, pour la même raison. Antoine refiendra, che m'en toute bien, parce que, comme il a rien à faire il est touchours prêt

à tire tes touceurs à mamzelle Agathe; et foilà comme matame est maîtresse.

SCÈNE IX.

FIRMIN, M. SYLVESTRE, LALLEMAND.

FIRMIN.

Je croyais trouver ma belle-mère ici.

LALLEMAND.

Il fient de tescendre pour parler au meunier.

FIRMIN.

Est-ce qu'il a déjà envoyé sa citation?

LALLEMAND.

Citation? Oui, monsié.

FIRMIN, riant.

Elle va encore en recevoir quelques autres.

M. SYLVESTRE.

Que prétendez-vous faire en l'accablant ainsi?

FIRMIN.

Tirer à la rigueur toutes les conséquences de son système, monsieur Sylvestre.

M. SYLVESTRE.

Trop est trop.

FIRMIN.

Vos ménagemens ne vous ont-ils pas bien avancé?

Par exemple, je ne conçois pas comment vous avez accepté le congé qu'elle vous a donné.

M. SYLVESTRE.

Je n'ai pas voulu la heurter. Vous voyez bien que je n'en reste pas moins régisseur. Elle ne me remplacera pas; elle ne peut prendre de résolution sur rien

FIRMIN.

Alors il fallait vous retirer tout de suite, et la laisser dans l'embarras.

M. SYLVESTRE.

Vous parlez en jeune homme, monsieur Firmin; mai j'ai de la famille.

FIRMIN.

Est-ce que vous auriez la prétention de vous maintenir au milieu de toute cette déraison?

M. SYLVESTRE.

Je ne puis pas dire au juste quelles sont mes prétentions. On n'a pas plus tôt quitté une place, qu'on s'en repent; on a beau se répéter qu'il y allait de votre honneur de ne pas la conserver; ces idées-là finissent par s'affaiblir, et il ne reste plus que le regret d'avoir été un honnête homme. (Il rit.)

FIRMIN.

Vous ne pourrez pas céder sur tout.

M. SYLVESTRE.

On ne cède pas positivement, on s'arrange.

FIRMIN.

Comment êtes-vous avec madame Loriol?

M. SYLVESTRE.

Elle ne me parle plus depuis quelques jours; ce qui ne l'a pas empêchée de m'écrire ce matin pour m'engager à ne pas quitter le château avant qu'il n'y soit revenu du monde.

FIRMIN.

Elle a donc peur?

M. SYLVESTRE.

Sans aucun doute; et c'est comme force armée qu'elle me requiert. C'est toujours cela.

FIRMIN.

Cette faiblesse aux prises avec je ne sais quelle vanité a bien son côté plaisant, vous en conviendrez.

M. SYLVESTRE.

Oui, comme cela, quand on en cause; mais je vous assure qu'à l'user, c'est fort ennuyeux. Après tout, il faudra bien s'y faire.

FIRMIN.

Ah! monsieur Sylvestre, je ne vous trouve pas comme j'aurais voulu.

M. SYLVESTRE.

Monsieur, je dois respecter les intentions de monsieur votre père. En envoyant une procuration aussi étendue à madame...

FIRMIN.

Vous auriez tort de penser qu'il a consenti à ce que l'on mît tout sens dessus dessous chez lui. Il m'a bien écrit qu'il avait cru devoir cette marque de confiance à la résignation que sa femme montrait pour la prolongation de son absence; mais il m'a chargé en même temps de lui rendre quelques visites pour surveiller, sans qu'elle s'en doute, l'emploi de sa nouvelle autorité. J'ai sa lettre que je puis vous montrer.

M. SYLVESTRE.

Monsieur, ceci change la thèse, et je suis prêt à exécuter avec respect, comme venant de monsieur votre père, tous les ordres qu'il vous plaira de me donner.

FIRMIN.

C'est Agathe qui doit mener madame Loriol?

M. SYLVESTRE, *avec hésitation.*

Monsieur, je ne pourrais pas l'affirmer positivement.

FIRMIN.

Allons, vous voilà retombé dans vos hésitations.

M. SYLVESTRE.

Monsieur, une personne du caractère de madame...

FIRMIN.

Les personnes du caractère de ma belle-mère, lorsqu'elles ont abandonné le secret de leur faiblesse à un subalterne, s'en laissent volontiers dominer; mais

en revanche elles redoutent les gens sensés avec lesquels il faut garder des mesures. Pourquoi ne seriez-vous pas de ces gens-là?

M. SYLVESTRE.

Il faut être juste, monsieur. Outre qu'il ne me conviendrait pas de chercher à me rendre redoutable à madame, qui est-ce qui me soutiendrait?

FIRMIN.

Au moins, faites sauter Agathe.

LALLEMAND.

Monsié met le toigt tessus. Foilà ce qu'il fautrait faire avant tout. Ch'aime pas à faire tu tort à personne; mais, comme on tit, il faut mieux tuer le tiable que le tiable nous tue; et mamzelle Agathe il nous tue. Il n'y a pas encore huit chours que, pour être pon serviteur, il ne fallait qu'être pon serviteur; ensuite on n'était plus un pon serviteur si on n'était pas un plat falet; ensuite il a fallu une chose, ensuite il en a fallu une autre. Si pien qu'on ne sait pas à présent jusqu'où ça peut aller. Qu'on tise donc un fois pour toutes ce qu'on feut, et qu'on achoute plus rien, parce que ça emparrasse.

FIRMIN.

Eh! bien, où t'es-tu arrêté, toi?

LALLEMAND.

Che me suis arrêté à pon serviteur; che sais pas plus.

FIRMIN.

Ce brave Lallemand, il ne sera jamais à la hauteur du siècle; n'est-il pas vrai, monsieur Sylvestre?

M. SYLVESTRE.

Monsieur, monsieur, plaisantez tant que vous voudrez; je n'ai jamais été pour les moyens violens, et je m'en suis toujours bien trouvé. Mademoiselle Agathe a l'oreille de sa maîtresse, cherchons à nous entendre avec mademoiselle Agathe. Ce n'est peut-être pas impossible.

FIRMIN.

Pardonnez-moi, monsieur Sylvestre; c'est impossible. Songez donc que je représente mon père ici.

M. SYLVESTRE.

Si par une transaction, cependant, nous pouvions parvenir....

FIRMIN, gaiement.

Lallemand, va me chercher Agathe; je vais transiger avec elle, moi.

LALLEMAND.

Ah! monsié, che approufe pas ça. Fous afez peau faire le couracheux, vous êtes trop gai; Agathe est chentille; vous n'étiez pas mal ensemble l'année ternière, fous transicherez mal.

FIRMIN.

Fais ce que je te dis.

(Lallemand sort.)

SCÈNE X.

FIRMIN, M. SYLVESTRE.

M. SYLVESTRE.

Lallemand a raison, vous transigerez mal.

FIRMIN.

Je ne dis pas le contraire; mais il faut en finir.

M. SYLVESTRE.

Laissez-moi essayer d'abord; vous aurez toujours le temps d'en venir à des moyens extrêmes.

FIRMIN.

Je me méfie de vos essais. Vous auriez dû vous être expliqué depuis long-temps avec cette fille.

M. SYLVESTRE.

Je vous avouerai que j'étais retenu comme par un reste de dignité.

FIRMIN, riant.

Ah! que votre dignité me paraît hors d'œuvre dans ce temps-ci! Nous sommes dans une émancipation générale; c'est guerre ouverte. Il n'y a même plus de ridicule à redouter, puisqu'il n'y a plus d'étonnement pour rien.

M. SYLVESTRE.

Si je ne faisais que craindre Agathe; mais je la méprise. Ceci bien de vous à moi, monsieur Firmin.

FIRMIN.

Comment donc! Je sens toute l'importance d'un pareil aveu.

M. SYLVESTRE.

Et c'est à cause de l'éloignement qu'elle m'inspire que je trouverais prudent de m'entendre avec elle.... Je ne sais pas si vous me comprenez.

FIRMIN.

C'est clair comme de la diplomatie.

M. SYLVESTRE.

Elle a de l'ascendant sur madame; le retour de monsieur votre père est encore éloigné; j'ai deux enfans, une femme qui est toujours malade..... Ce sont des considérations.

FIRMIN.

Quelle fermeté de caractère vous auriez eue, si vous fussiez resté garçon!

M. SYLVESTRE.

Ah! monsieur, j'aurais été un tout autre homme. J'aurais rompu en visière au monde entier.

FIRMIN.

Même à Agathe, je le parie.

M. SYLVESTRE.

Je me serais moqué d'elle; (plus bas et riant avec affectation.) et même un peu de madame votre belle-mère. Ah! ah! ah! ah!

FIRMIN.

En effet, si l'on était raisonnable et que l'on

prît tout gaiement, on déjouerait bien des sottises.

M. SYLVESTRE.

Oui certainement; (en soupirant.) mais il faut vivre.

FIRMIN.

Faites donc comme vous l'entendrez. Je vous cède ce premier entretien avec Agathe; mais songez que mon père sera instruit de tout, et qu'en cherchant trop à vous ménager d'un côté, vous risquez de vous perdre de l'autre.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

M. SYLVESTRE, seul.

Je ne trouve pas que ce jeune homme-là soit si gai. Il me met dans une double position fort embarrassante..... Il a beau dire, il faut aller au plus pressé. Monsieur n'est pas près de revenir; à son retour, s'il en trouve un autre à ma place, il le gardera, c'est toujours comme cela que ça se fait..... Il faut se conserver..... Je ne dissimule pas que c'est un temps difficile à passer..... On le passera.

SCÈNE XII.

AGATHE, M. SYLVESTRE.

AGATHE.

Depuis quand vous appelez-vous monsieur Firmin?

M. SYLVESTRE.

Je ne vous comprends pas, mademoiselle Agathe.

AGATHE.

On m'avait dit que c'était monsieur Firmin qui me demandait.

M. SYLVESTRE.

C'est vrai; j'ai voulu vous épargner cette entrevue.

AGATHE.

Pourquoi donc cela? Je n'ai rien à craindre de monsieur Firmin.

M. SYLVESTRE.

Vous connaissez les jeunes gens.

AGATHE.

Eh bien! après.

M. SYLVESTRE.

Celui-là a la tête très-vive.

AGATHE.

C'est une qualité.

M. SYLVESTRE.

Il pourrait se permettre de blâmer certaines choses.

AGATHE.

Il en aurait le droit.

M. SYLVESTRE.

Cependant madame est maîtresse chez elle.

AGATHE.

Qu'est-ce que cela fait ?

M. SYLVESTRE, à part.

Est-ce qu'ils se seraient déjà entendus ensemble?

AGATHE.

Allez, allez, monsieur Sylvestre, ne cherchez pas à me rendre des services que je ne vous demande pas.

M. SYLVESTRE, à part.

Il est clair qu'ils sont d'accord. (Haut.) Écoutez donc, mademoiselle Agathe, je n'ai pas l'intention de vous prémunir contre monsieur Firmin ; au contraire. Je sais aussi bien que vous qu'il a ses droits ici.

AGATHE.

Et quels sont ces droits, s'il vous plaît ?

M. SYLVESTRE.

Ne le disiez-vous pas vous-même tout à l'heure?

AGATHE.

J'ai dit qu'il avait le droit de blâmer, mais il n'en a pas d'autre.

M. SYLVESTRE, à part.

Ils ne s'entendent donc pas?

AGATHE.

Vous l'avez aussi, vous, tant que vous serez dans le château, et même quand vous en serez sorti.

M. SYLVESTRE.

Mon sentiment à moi n'est d'aucune importance; mais monsieur Firmin peut écrire à son père.

AGATHE.

Est-ce une menace que vous faites à madame, ou bien avez-vous tant d'estime pour monsieur Firmin que vous le supposiez capable de chercher à brouiller ses parens?

M. SYLVESTRE, à part.

Que diable a-t-elle donc dans la tête?

AGATHE.

Je n'ai pas la vue aussi étendue que vous apparemment; mais je ne devine pas ce que monsieur Firmin pourrait écrire à son père, si ce n'est que madame fait usage des pouvoirs qu'il lui a donnés.

M. SYLVESTRE.

Mais s'il l'induisait en erreur en lui mandant, par exemple, que madame entreprend beaucoup de choses qu'elle n'aurait pas entreprises sans de certaines influences.....

AGATHE.

Il ne l'induirait pas en erreur, monsieur Sylvestre, il lui dirait la vérité. Si c'est cela que vous cherchez à entortiller depuis une heure, vous aviez bien tort de prendre tant de peine.

M. SYLVESTRE, *à part.*

Je ne sais plus où j'en suis.

AGATHE.

Je vous désole; vous devez être déconcerté.

M. SYLVESTRE.

Vous conviendrez au moins que ce n'est pas dans mon intérêt que j'ai tâché de vous éclairer.

AGATHE.

Si fait. C'est une espèce de trigauderie en manière de rapprochement. Mais je n'en sens pas le besoin; je trouve que nous sommes bien comme nous sommes.

M. SYLVESTRE, *élevant la voix.*

En vérité, Agathe, vous le prenez sur un ton singulier avec moi.

AGATHE.

A la bonne heure, j'aime mieux que vous me parliez comme cela.

M. SYLVESTRE.

Je ne vous rappellerai pas ce que vous êtes.

AGATHE.

Je suis dans une position qui vous ferait assez envie.

M. SYLVESTRE.

Mais que vous perdrez aussitôt que madame ouvrira les yeux.

AGATHE.

Aussi m'appliquerai-je à ce qu'elle les ouvre le plus tard possible.

M. SYLVESTRE.

On pourrait bien l'aider.

AGATHE.

Ce ne sera pas vous, du moins ; je vous ai trop bien mis dans ses papiers.

M. SYLVESTRE.

Cependant, quand elle saura que vous vous vantez de la mener.....

AGATHE.

Elle ne le croira jamais..... C'est une des premières choses sur lesquelles je me sois mise en règle. (D'un ton d'assurance ironique.) Je n'ai pas d'amour-propre, je lui laisse l'invention de tout ce que je veux qu'elle fasse.

(Elle rit.)

M. SYLVESTRE.

Je ne croyais pas que l'impudence pût aller si loin.

AGATHE.

Il y a des positions où elle ne doit pas s'arrêter, monsieur Sylvestre. Si j'étais moins franche dans mon allure, il ne manquerait pas de gens qui viendraient me dire : « Écoutez, mademoiselle Agathe, « votre inexpérience peut mettre un désordre affreux dans cette maison, entendons-nous ensemble, et je vous aiderai de mes conseils. » C'est positivement ce que je ne veux pas. Quand on demande des conseils, on finit par recevoir des ordres, et je n'aime les ordres que quand je les donne.

M. SYLVESTRE.

Tout doux, Agathe, ne soyez pas si prompte à interpréter des motifs que vous n'avez pas assez de délicatesse pour comprendre. Vous ne pensez qu'à vous, je pense à vos maîtres, moi; et c'est dans leur intérêt que je vais prendre des mesures.

(Il va pour sortir.)

AGATHE, l'arrêtant.

Monsieur Sylvestre, je ne suis qu'Agathe, je ne suis qu'une pauvre servante, une fille de rien; mais, croyez-moi, n'allez pas faire parade d'un zèle qui ne tromperait personne. Comme je ne vous ai rien dit que je n'aie voulu vous dire, vous pouvez le répéter en toute sûreté pour moi.

(Elle lui fait une profonde révérence.)

M. SYLVESTRE, à part en s'en allant.

Je ne sais plus ce que je dois faire.

(Il sort.)

SCÈNE XIII.

AGATHE, seule.

Il y encore de la bonhomie dans ce caractère-là. Il a cru sérieusement que je prenais plaisir à me compromettre, et qu'il pourrait tirer un grand parti de mes confidences. Qu'il essaie d'aller les répéter à madame, et il ne couchera pas cette nuit au château. La petite Agathe est bien sûre de son fait; encore quinze jours seulement, et l'on ne connaîtra plus qu'elle ici. Madame sera toujours madame, parce

que ça ne peut pas être autrement; mais, dans la réalité, ce sera mademoiselle Agathe qui fera tout, qui se mêlera de tout. Les fermiers, les fournisseurs, les gens qui ont des prés ou des terres à location ne s'adresseront qu'à mademoiselle Agathe. Je prendrai des airs. (Elle marche en se pavanant.) « Qui est-ce qui est là? — (Accent paysan.) Mamzelle, c'est moi qui viens vous demander si vous voulez me continuer la locature de ma prairie? — C'est selon ce que vous me donnerez de pot-de-vin, Thibaut. — Mamzelle, le pot-de-vin sera d'autant meilleur que la locature sera plus basse. » (Elle rit.) Ah! ah! ah!.... C'est pourtant comme ça qu'on s'amasse une dot, qu'on devient un personnage, qu'on épouse un greffier comme a fait madame Dufour, qui n'était aussi qu'une femme de chambre. Ah! si jamais je devenais greffière, je voudrais que ce fût dans ce pays-ci, afin de recevoir madame. « Madame la greffière, c'est madame Loriol qui demande à avoir l'honneur de vous voir. — Mon Dieu! que c'est ennuyeux! Eh bien! qu'on fasse entrer madame Loriol. »

SCÈNE XIV.

MADAME LORIOL, AGATHE.

AGATHE, continuant ses rêveries.

Madame Loriol, donnez-vous la peine de vous asseoir.

MADAME LORIOL, dans le plus grand étonnement.

Qu'est-ce que cela signifie? Pourquoi m'appelles-

tu madame Loriol? Est-ce que je ne suis pas madame pour toi? Et où as-tu donc la tête de m'offrir un siége?

AGATHE, *déconcertée.*

Madame, j'étais là, et je pensais toute seule.

MADAME LORIOL.

Je crois que tu es folle de penser toute seule tandis qu'on m'accable de paperasses. Tiens, en voilà-t-il assez? (*Elle lui montre des papiers.*) Une citation de Gauthier l'arpenteur, une autre de Rousseau l'adjoint, et une lettre de madame de Marois, qui me menace de se mettre en règle si je continue mon fossé.

AGATHE.

Je vois d'où cela vient. C'est la suite d'un parti pris ici de vous mener.

MADAME LORIOL.

De me mener?

AGATHE.

Oui, madame.

MADAME LORIOL.

De me mener! De me mener est trop plaisant. Tu sais, Agathe, si je me laisse mener.

AGATHE.

Comme nous ne sommes que des femmes, monsieur Firmin et monsieur Sylvestre doivent s'imaginer que rien n'est plus facile que de nous réduire.

MADAME LORIOL.

Tu crois que mon beau-fils est aussi du complot?

AGATHE.

Je sais du moins qu'il n'a pas quitté monsieur Sylvestre de toute la matinée.

MADAME LORIOL.

C'est bien audacieux. Que penses-tu donc qu'ils veulent faire?

AGATHE.

Fatiguer madame par toutes sortes d'inventions, pour lui faire sentir la nécessité de s'entourer de ce qu'ils appellent des gens de tête.

MADAME LORIOL.

J'ai horreur des gens de tête.

AGATHE.

Puis ensuite donner à madame des soupçons contre moi, bien persuadés que, s'ils pouvaient obtenir ce triomphe, ils auraient toute facilité pour tenir madame en tutelle.

MADAME LORIOL.

Il est très-possible que ce soit là leur idée. Eh bien! comment empêcheras-tu cela?

SCÈNE XV.

MADAME LORIOL, AGATHE, LALLEMAND.

LALLEMAND.

Parton, matame; mais ma cheune maître il temante pour parler à matame.

MADAME LORIOL, avec effroi.

Je ne veux pas le voir. Lallemand, dites-lui que je ne veux pas le voir.

LALLEMAND.

Matame, che pourrai pas empêcher lui.

MADAME LORIOL.

Mais c'est donc une rébellion! Lallemand, faites venir quelques paysans; et nous, Agathe, allons nous enfermer dans ma chambre.

(Elle sort avec Agathe.)

SCÈNE XVI.

LALLEMAND, seul d'abord, ensuite FIRMIN.

LALLEMAND.

Chuste ciel! que matame s'est fait là un choli ponheur! Il est touchours sur la qui-fife. Monsié Firmin, qui l'est touce comme un petit agneau, il le fait fuir comme s'il était un loup.

FIRMIN, regardant de tous côtés.

Où est donc ma belle-mère?

LALLEMAND.

Ah! monsié, il est parricatée dans son champre afec mamzelle Agathe. Il m'a même ortonné t'aller chercher des paysans pour le téfendre contre fous.

FIRMIN, avec surprise.

Tu dis vrai?

LALLEMAND.

Très-frai. (Joignant les mains, et du ton le plus pénétré.) Ma petite maître, c'est un femme, il faut lui partonner quelque chose. Il est ponne tans le fond tu cœur; mais ça n'a pas te tête, et mamzelle Agathe il en a trop. Pour fous aimer, matame fous aime. Afant toute c'te tripotache de mamzelle Agathe, quand matame parlait te fous : « Mon Firmin! mon Firmin! » On aurait churé qu'il était fotre mère, fotre féritaple mère. Ça refientra; il ne faut que le temps.

FIRMIN, riant.

Eh bien! Lallemand, je resterai dans cette pièce jusqu'à ce que ça revienne.

LALLEMAND.

Ma cheune maître, che crains.

FIRMIN.

Mais, Lallemand, il faut en finir.

LALLEMAND.

S'il ne vient pas te la chournée?

FIRMIN.

J'y coucherai.

LALLEMAND, soupirant.

Alors, che fas chercher te quoi faire un lit.

FIRMIN.

Non. Tiens, va lui parler de ma part.

LALLEMAND.

A trafers la porte tonc; car il n'oufrira pas.

FIRMIN.

C'est égal ; tu élèveras la voix.

LALLEMAND, avec émotion.

Oui, ma petite maître ; mais il faut attendre que che sois un peu remis, parce que tant ce moment-ci che sens que ma foix il porterait pas loin.

FIRMIN.

Ah ! mon garçon, si tu veux le prendre en sentiment, ne te charge de rien. Que diable ! tu m'accorderas bien d'aimer ma belle-mère autant que tu peux l'aimer ; mais ce serait une folie que de pousser cela jusqu'à se rendre complice des gens qui la trompent.

LALLEMAND.

Eh pien ! che mettrai le sentiment te côté. C'est que, foyez-vous, ch'ai été élefé tant le respect pour les maîtres, et que le respect il s'est si pien confontu avec le sentiment, que che peux plus les téprouiller.

FIRMIN.

Prends bien garde, mon cher Lallemand, que je ne veux t'ôter ni l'un ni l'autre ; je veux seulement que tu te serves de ta raison.

LALLEMAND.

Foilà la raison encore te plus.

FIRMIN.

Ne peux-tu pas faire entendre à ta maîtresse que je n'ai aucune mauvaise disposition contre elle ; que

je suis venu là voir, comme j'ai l'habitude de le faire et comme elle m'en a sollicité vingt fois elle-même; que si cela lui déplaît aujourd'hui, je suis tout prêt à m'en retourner; mais que je désire au moins qu'elle veuille bien s'expliquer avec moi?

LALLEMAND.

Tranquille, petite maître. J'y suis à présent; che comprentre, et che suis sûr pour pien faire votre commission. T'abord che promets à fous te parler chusqu'à ce que matame il fienne. Ça l'ennuiera, et il fientra. Autant che suis emparrassé pour tire tes pétises, autant che troufe facilement tes paroles quand che sens que c'est nécessaire. Matame serait pire qu'un témon qu'il ne pourrait pas me résister; et il est pon, foui, ma petite maître, che répète à fous, fotre pelle-mère il est pon. Ah! crands tieux! pourquoi tout le monte il est-il pas pon!.... Che fas.

(Il sort.)

SCÈNE XVII.

FIRMIN, seul.

Quelle excellente créature! Il m'attendrit, il me fait rire; c'est le plus drôle de mélange..... Mais n'oublions pas que j'ai besoin de toute mon énergie..... Je viens d'attirer sur ma tête un orage formidable. (On entend la voix de madame Loriol.) Je l'entends déjà qui gronde... Tenons ferme.

(Il rit.)

SCÈNE XVIII.

FIRMIN et LALLEMAND d'abord, ensuite MADAME LORIOL.

LALLEMAND.

Monsié, ch'ai déchà réussi. Il est pien en colère; mais le foilà.

MADAME LORIOL, avec véhémence.

Restez ici, Lallemand..... près de moi. (A Firmin.) Que venez-vous chercher dans cette maison, monsieur? Ignorez-vous que j'y suis la maîtresse? la seule maîtresse? que je puis y faire ce que je veux, tout ce que je veux; que personne n'a le droit de s'y opposer, ni de me contredire..... que je ne le souffrirai pas? Non, monsieur, je ne le souffrirai pas.

FIRMIN, avec douceur et sang-froid.

Mais, madame, qui pense à vous contredire?

MADAME LORIOL, toujours avec véhémence.

Vous connaissez l'écriture de votre père; (Elle lui donne une lettre.) tenez, lisez la dernière lettre qu'il m'a écrite; et, si cela ne suffit pas, (Elle lui remet un papier.) voyez cette procuration qu'il m'a envoyée.

FIRMIN, lui rendant le tout sans l'avoir regardé.

Je n'ai pas besoin de preuves.

MADAME LORIOL.

Pourquoi donc alors vous introduisez-vous furti-

vement chez moi? Quelles sont vos intentions en recherchant mes ennemis?

FIRMIN.

Vos ennemis! vous n'en avez pas.

MADAME LORIOL.

Pardonnez-moi, monsieur; tous les gens que je renvoie sont mes ennemis.

FIRMIN.

Même ce pauvre Lallemand, qui vous sert dans ce moment-ci de garde-du-corps?

MADAME LORIOL.

Est-ce le pavillon que je fais bâtir que vous prétendez blâmer?

FIRMIN.

Je l'approuve très-fort, au contraire.

MADAME LORIOL.

C'est donc la manière dont je m'y prends pour le payer?

FIRMIN.

Je n'en sais pas un mot.

MADAME LORIOL.

Eh bien! monsieur, je demande à mes fermiers deux années d'avance sur leurs fermages, et je leur donne quittance de trois ans; cela me convient.

FIRMIN.

C'est une manière tout comme une autre.

MADAME LORIOL, prenant le devis sur la table, et le donnant à Firmin.

Et voilà ce que cela me coûtera, monsieur.

FIRMIN, après avoir jeté les yeux sur le devis.

Si cela ne va qu'au double, ce sera bon marché.

MADAME LORIOL.

Qu'appelez-vous au double?

FIRMIN.

Cela ne doit pas monter plus haut, si votre architecte est honnête.

MADAME LORIOL.

Vous moquez-vous? au double! Et où trouverai-je, s'il vous plaît, tout cet argent-là?

FIRMIN.

En doublant votre opération, et donnant à vos fermiers des quittances de six ans pour quatre années de fermages.

MADAME LORIOL.

Est-ce ainsi que vous conduisez vos affaires? Cela ne laisse pas que d'être fort tranquillisant pour votre famille.

FIRMIN, avec légèreté.

Je ne connais rien de mieux que de se contenter.

MADAME LORIOL.

Mais quand on a engagé ses revenus, comment vit-on ensuite?

FIRMIN, riant.

On vit toujours.

MADAME LORIOL.

On vit dans l'embarras.

FIRMIN.

Non, parce qu'on fait des réformes; on renvoie une grande partie de ses domestiques; on diminue son train, comme vous diminuez le vôtre.

MADAME LORIOL.

Je ne diminue rien du tout. Les domestiques que je renvoie, je compte bien les remplacer.

FIRMIN.

Alors, d'après ce que vous dites vous-même, vous voulez donc vous mettre dans l'embarras?

MADAME LORIOL, d'un ton plus doux.

Ah! Firmin, n'argumentez pas comme cela avec moi, je vous en prie; j'ai la tète trop occupée pour avoir le loisir de soutenir des thèses.

FIRMIN, d'un ton calin, et en se rapprochant de madame Loriol.

Mais, ma belle petite maman, personne ne devrait avoir la tète moins occupée que vous, à la manière dont vous tranchez les difficultés.

MADAME LORIOL.

Je les tranche pour le moment. (A Lallemand.) Vous pouvez nous quitter, Lallemand.

LALLEMAND, à part et avec joie.

Pon! la paix il va se faire; on lèfe ma consigne.

SCÈNE XIX.

MADAME LORIOL, FIRMIN.

MADAME LORIOL.

Soyez de bonne foi, Firmin, vous trouvez que ce pavillon est une folie.

FIRMIN.

Que vous importe? N'êtes-vous pas maîtresse, entièrement maîtresse, maîtresse absolue?

MADAME LORIOL.

Je sais cela. Aussi n'est-ce qu'une question que je vous fais.

FIRMIN.

Eh bien! je vous dirai au contraire que je trouve que c'est une chose fort raisonnable.

MADAME LORIOL.

Réellement?

FIRMIN.

Sans contredit. Cela vous occupe, cela vous plaît.

MADAME LORIOL.

Agathe m'y a un peu poussée.

FIRMIN.

Voilà qui gâte tout. Quand un pouvoir comme le vôtre n'est pas la volonté seule de la personne qui le possède, ce n'est plus qu'un chaos, et un chaos qui peut vous donner beaucoup d'ennuis.

MADAME LORIOL.

C'est ce que je crains. Elle prétend que cela me fera un grand honneur dans l'avenir.

FIRMIN.

Si vous avez confiance en elle.....

MADAME LORIOL.

Moi! je n'ai confiance en personne.

FIRMIN.

Vous vous laissez influencer du moins?

MADAME LORIOL.

Par surprise, et faute de vouloir me donner la peine d'approfondir les choses.

FIRMIN.

Cela peut aller loin.

MADAME LORIOL.

Il y a des instans où je pense comme toi.

FIRMIN.

Voici comme j'entendrais votre position. Vous aimez à faire de la tapisserie : je m'établirais dans mon salon, à ma place accoutumée, avec Bichon sur un petit tabouret.....

MADAME LORIOL.

Parle, parle, je t'écoute.

FIRMIN.

Et là, en maîtresse absolue, je laisserais faire à chacun sa besogne..... Seulement.....

MADAME LORIOL.

Seulement.....

FIRMIN.

J'aurais une personne toujours prête à recevoir mes commandemens, à aller chercher les aiguilles, la laine ou la soie dont j'aurais besoin, sur-le-champ et sans faire la moindre objection. Voyez tout de suite comme cela vous remet à votre rang. Plus d'allées, plus de venues, plus d'embarras. Une seule chose..... vos ordres.

MADAME LORIOL.

C'est vrai; tu as raison. Je sens combien j'y gagnerais, surtout du côté de la dignité. Mais que faire de l'imagination d'Agathe?

FIRMIN.

Vous emploieriez votre pouvoir à dominer son imagination.

MADAME LORIOL.

Quelle forte tête tu as! Cependant, si cela l'ennuie?

FIRMIN.

Croyez-vous devoir amuser Agathe aux dépens de votre tranquillité?

MADAME LORIOL.

Non, non..... Je tâcherai de le lui faire comprendre.

SCÈNE XX.

MADAME LORIOL, FIRMIN, LALLEMAND.

LALLEMAND.

C'est encore moi, monsié.

MADAME LORIOL.

Cet Allemand est insupportable. Qu'est-ce qu'il y a de nouveau ?

LALLEMAND.

Matame, depuis que le tiaple il est entré tans la maison, moi que che n'étais pas curieux, che suis touchours aux aguets, te peur te traîtrise.

FIRMIN.

C'est bien. Après.

LALLEMAND.

Foilà tonc qu'en allant foir mes chefaux, ch'aperçois un champe par le trou tu fourache. Il me fient tout te suite à l'itée que cette champe appartient à quelqu'un; che tire pour safoir à qui; c'était à Pierre.

FIRMIN.

Viens au fait, ma mère te l'ordonne.

MADAME LORIOL.

Oui, Lallemand, je vous l'ordonne.

LALLEMAND.

Le fait est que Pierre s'était caché là pour ne pas

porter à la poste une lettre de mamzelle Agathe, et que, te peur qu'elle ne s'en aperçût....

FIRMIN.

Où est cette lettre?

LALLEMAND, donnant la lettre.

La foilà.

FIRMIN.

C'est bon. Va chercher Pierre, et amène-le ici de gré ou de force.

LALLEMAND.

Ch'obéis.

(Il sort.)

SCÈNE XXI.

MADAME LORIOL, FIRMIN.

FIRMIN.

Cette Agathe est la terreur de ces lieux, à ce qu'il paraît.

MADAME LORIOL.

A qui écrivait-elle?

FIRMIN, lisant l'adresse de la lettre.

A ce bon sujet d'Antoine.

MADAME LORIOL.

Je ne serais pas étonnée qu'elle l'autorisât à revenir ici; et je puis bien vous protester, mon fils, que je n'y avais pas consenti.

FIRMIN.

Alors elle ne l'aurait pas osé.

MADAME LORIOL, prenant la lettre des mains de Firmin, la décachette avec vivacité.

On peut voir. (Tandis qu'elle lit, sa figure s'altère par degrés.) L'indigne! (Elle continue à lire bas.) Il est clair que je ne voulais rien de ce que je faisais. (Elle donne la lettre à Firmin.) Lis toi-même.

FIRMIN, tout en lisant.

C'est une fille fort entendue ; on admirerait son talent dans un rang plus élevé. (Il lit haut.) « J'ai mis « cela dans la tête de madame, pour lui tailler de « la besogne, et qu'elle me laisse maîtresse des choses « essentielles. » C'est au mieux !

MADAME LORIOL.

Firmin, mon ami, il faut m'en débarrasser tout de suite.

FIRMIN.

Rien ne presse.

MADAME LORIOL.

Suis-je maîtresse une fois?

FIRMIN.

Comment donc, ma mère!

MADAME LORIOL.

Est-ce à vous à donner l'exemple de l'insubordination? Je veux qu'Agathe sorte d'ici dès aujourd'hui ; entendez-vous que je dis que je le veux? Je n'ai jamais prononcé ce mot-là impunément.

FIRMIN.

Elle sortira.

MADAME LORIOL.

Mais tâche, Firmin, qu'elle ne cherche pas à me parler. J'ai tant de reproches à lui faire, que j'aime mieux ne pas la voir. Tu comprends; je tiens beaucoup à cela. (Avec une sorte d'effroi.) N'est-ce pas elle que j'entends?

FIRMIN.

Non, c'est Lallemand qui nous amène votre berger. Mettez-vous dans ce fauteuil. (Il lui avance un fauteuil; madame Loriol s'assied.) Bien. A présent, un tabouret sous vos pieds. (Il lui pousse un tabouret.) Dans l'attitude d'une personne occupée des idées les plus sérieuses; ne dites rien, et laissez-moi faire.

SCÈNE XXII.

MADAME LORIOL, FIRMIN, LALLEMAND, PIERRE.

PIERRE, que Lallemand tient par une oreille.

Aie! aie! aie! Mais laissez-moi donc, monsieur Lallemand.

LALLEMAND.

Il faut que tu t'expliques defant les maîtres.

PIERRE.

Madame, monsieur, dites-lui au moins de me lâcher l'oreille.

FIRMIN.

Lâchez-le, Lallemand.

(Lallemand obéit.)

SCÈNE XXIII.

MADAME LORIOL, FIRMIN, LALLEMAND, PIERRE, M. SYLVESTRE.

M. SYLVESTRE.

J'avais entendu des cris, et j'accourais près de madame.

FIRMIN, d'un ton grave.

Monsieur Sylvestre, ma mère vous sait gré de votre zèle. Quant à vous, Pierre..... (Il se penche vers madame Loriol.)

MADAME LORIOL, bas à Firmin.

Qu'est-ce que tu veux que je te dise?

FIRMIN, bas à madame Loriol.

Rien; c'est pour la forme. (Haut.) Quant à vous, Pierre, loin de blâmer votre conduite, ma mère me commande de vous dire qu'elle l'approuve entièrement, et que vous pouvez compter sur sa protection. Retournez à vos moutons, et soyez sans inquiétude.

PIERRE.

Pardine, monsieur, je remercie bien madame.

FIRMIN, d'un ton solennel.

Paix! ma mère ne souffre pas qu'on la remercie quand elle rend justice. Lallemand, vous continuerez aussi vos fonctions dans le château; c'est l'ordre exprès de ma mère, qui veut reprendre son

autorité, et qui défend expressément d'obéir à d'autres qu'à moi. (Il se penche encore vers madame Loriol.) N'est-ce pas là ce que vous entendez?

MADAME LORIOL, bas à Firmin.

Parfaitement. Tu me fais parler comme un ange.

FIRMIN.

La seule chose qu'elle blâme en vous, monsieur Sylvestre, c'est d'avoir cru, sur la foi d'une fille comme Agathe, que ma mère eût jamais pensé à se priver de vos services. Mais comme son cœur est plein de générosité, elle vous offre l'oubli de cette faute, dans l'espoir que ce sera une leçon pour l'avenir.

MADAME LORIOL, bas à Firmin.

Je garde donc monsieur Sylvestre?

FIRMIN, bas à madame Loriol.

Oui, oui; ce sont de ces honnêtes gens qui sont fort commodes.

MADAME LORIOL, haut.

Certainement, monsieur Sylvestre, je suis assez bonne, assez juste, pour que vous ne dussiez pas redouter un entretien avec moi. Ce défaut de confiance a été cause de plusieurs désagrémens que vous aurez eu à souffrir; mais vous pouvez bien croire.....

FIRMIN, bas à madame Loriol.

Assez; vous auriez l'air de demander excuse.

MADAME LORIOL, bas.

Tu as raison. (Haut.) Mais vous pouvez bien croire que je suis la maîtresse.

M. SYLVESTRE.

Madame, nous bénissons tous ce retour inopiné aux idées sages, aux idées raisonnables.....

FIRMIN, l'interrompant.

C'est parfait, monsieur Sylvestre; ma mère n'en demande pas davantage.

LALLEMAND.

Moi, monsié, ch'ai pas pesoin te parler, fous safez pien ce que che pense.

FIRMIN.

Oui, mon garçon, je te connais. Reprenez tous vos habitudes, et comptez sur moi.

PIERRE.

Mon troupeau va être bien content.

(Il sort.)

LALLEMAND.

Pour pien faire le maître, il n'y a que les maîtres.

(Il salue et s'en va.)

M. SYLVESTRE.

Je ne connais que la modération pour se conserver.

(Il sort.)

SCÈNE XXIV.

MADAME LORIOL, FIRMIN.

MADAME LORIOL.

Ah! Firmin que je t'embrasse! Tu m'as fait déployer un caractère d'une grande énergie. Quelle fermeté! quel aplomb!

FIRMIN.

Trouvez-vous?

MADAME LORIOL.

C'est là le vrai langage de l'autorité. Tu as dû être content de moi aussi?

FIRMIN.

Il ne vous avait manqué jusqu'ici que d'être secondée.

MADAME LORIOL.

Mais il ne faut pas que tu me quittes. Écoute, mon petit Firmin, je te passerai la procuration de ton père; tu agiras en mon nom; et du moins, de cette façon, serai-je sûre d'être véritablement maîtresse.

FIRMIN.

Vous me laisserez arrêter vos procès? vous ne me contrarierez en rien?

MADAME LORIOL.

En rien du tout. La seule chose que je demande,

c'est de pouvoir vivre tranquille, et qu'on ne me conteste pas mon pouvoir.

FIRMIN.

Rien n'est plus facile, en ne tourmentant personne, en maintenant la règle, et ne faisant absolument que ce qui vous est véritablement utile.

MADAME LORIOL.

C'est bien vrai. Le reste n'est qu'embarras :

QUI TROP EMBRASSE MAL ÉTREINT.

LE BRIGAND,

OU

IL NE FAUT PAS SE CONFESSER AU RENARD.



PERSONNAGES.

LE COMTE DE ROSALBA.
LA COMTESSE DE ROSALBA.
DONA FRANCISCA, mère du comte.
LA MARQUISE.
DAME MARCELLE, duègne.
PAQUITTA, camériste.
PÉDRILLO, domestique du comte.

La scène se passe dans une petite ville d'Espagne.

Le théâtre représente un salon.



DOÑA FRANCISCA.

IL NE FAUT PAS SE CONFESSER AU RENARD

LE BRIGAND.



SCÈNE I.

LA COMTESSE, PAQUITTA.

LA COMTESSE.

Viens donc, Paquitta; depuis ce matin, je n'ai pas pu t'avoir un seul instant auprès de moi. Je suis triste à mourir. Ah! quel affreux sort que le mien! Me trompais-je quand je ne voulais pas épouser le comte de Rosalba? Me voilà comtesse; on m'appelle dona Elvire..... Je suis bien avancée. Donne-moi donc encore de ces belles raisons que tu me donnais pour m'engager à faire cette sottise.

PAQUITTA.

Quand on n'a pas vu de près tout cela, madame.....

LA COMTESSE.

Quand on n'a pas vu de près, on ne donne pas de conseils. J'aimais ce pauvre Sanchez; il n'y avait pas dans toutes les Espagnes deux amans que l'on pût nous comparer pour la tendresse; et il faut que tu te ligues avec mes parens, toi qui devais être mon soutien, pour me faire épouser l'homme le plus malencontreux qui ait jamais existé.

PAQUITTA.

Vous lui trouviez pourtant une belle apparence.

LA COMTESSE.

Je ne pouvais pas lui trouver autre chose; et c'est sur ce malheureux mot-là que vous m'avez tous condamnée à devenir sa femme.

PAQUITTA.

Ce qui est fait est fait. On a cru agir pour le mieux. Monsieur votre père était au moment d'être proscrit comme ayant fait partie du gouvernement des Cortès; votre frère était en fuite pour une autre cause; le malheureux Sanchez, pour une troisième nuance d'opinion, avait aussi été forcé de passer en France; le comte partageait par hasard le triomphe du moment; c'était comme une sauvegarde pour toute votre famille : vous vous êtes dévouée.

LA COMTESSE.

Et depuis ce beau dévouement, et à cause de ce beau dévouement, nous avons déjà été exilés deux fois. Si le comte avait eu assez de bon sens pour savoir garder sa position, encore.

PAQUITTA.

Je puis dire devant madame que monseigneur n'est pas très-habile; cependant, je puis ajouter que de plus habiles que lui ne sont pas plus avancés qu'il ne l'est.

LA COMTESSE.

Quelle nécessité de me marier si jeune pour n'épouser que des proscriptions!

PAQUITTA.

Ah! madame!

LA COMTESSE.

Pas davantage, Paquitta.... Je me soucie bien de la politique, moi. Si j'avais l'âge de ma belle-mère; si j'avais son calme, son sang-froid; si surtout je pouvais me faire illusion comme elle sur l'avenir, je ferais ce qu'elle fait; je lirais des gazettes et des pamphlets toute la journée; je me flatterais de voir finir notre exil, d'être rappelée à la cour, de rentrer en faveur; mais rien de tout cela ne me tente; j'en connais le vide, le peu de durée, et je m'ennuie.

PAQUITTA.

Nous ne sommes pas faites de la même manière alors; car je trouve qu'en Espagne, aujourd'hui, on peut bien maudire l'existence vingt fois par jour, se dépiter, ronger son frein, devenir folle; mais on n'est pas assez heureux pour pouvoir s'ennuyer.

LA COMTESSE.

Pauvre Sanchez! où est-il maintenant? Paquitta, regarde-moi donc; tu as toujours la tête tournée du côté de la cour tandis que je te parle.

PAQUITTA.

C'est que madame ne sait pas....

LA COMTESSE.

Va me chercher des sels; je ne suis pas bien..... Non, prends ta guitare.... chante-moi quelque chose. Ah! Paquitta, à vingt ans, être condamnée à passer

une vie aussi triste! J'étais faite pour aimer; j'avais un cœur tendre; tout autre époux que don Marcos aurait été heureux avec moi.... Allons, encore cette maudite cour. Qu'y a-t-il donc dans cette cour de si intéressant pour toi?

PAQUITTA.

Madame, c'est ce brigand que toutes les filles viennent voir.

LA COMTESSE.

Est-ce qu'il est encore ici?

PAQUITTA.

Oui, madame; on prétend même qu'il y restera jusqu'à son jugement.

LA COMTESSE.

Comment! ce n'est pas assez d'être exilés à vingt lieues de Madrid, d'habiter un château épouvantable, au milieu d'une ville affreuse, il faut encore que nous y fassions l'office de geôliers?

PAQUITTA.

Nous n'avons pas de troupes, madame, pas un seul soldat. Les quatre alguazils qui ont amené cet homme sont tous plus ou moins blessés; ils en ont une peur horrible; ils craignent aussi qu'en se mettant en route avec lui, ses camarades ne fassent quelque tentative pour le délivrer. Ils aiment mieux le laisser sous de bons barreaux de fer, comme il est dans la salle basse.

SCÈNE II.

LA COMTESSE, PAQUITTA, PÉDRILLO.

PÉDRILLO.

Ah! le scélérat! ah! le brigand!

LA COMTESSE.

Eh bien! est-ce qu'il est échappé?

PÉDRILLO.

Non, madame; et, Dieu merci! il ne s'échappera pas; mais il tient des propos qui font dresser les cheveux sur la tête.

PAQUITTA.

Quand on est en prison, il faut bien passer le temps à quelque chose.

LA COMTESSE.

Quels propos tient-il donc?

PÉDRILLO.

Il traite monseigneur...

LA COMTESSE.

Monsieur le comte?

PÉDRILLO.

Oui, madame; il a servi sous monseigneur dans le temps que monsieur le comte était dans cette autre révolution.... pas dans la révolution où monsieur le

comte était quand il a épousé madame la comtesse, ni dans l'autre d'auparavant; mais dans l'autre, du temps de.... enfin, dans une des premières révolutions où était monsieur le comte; et ce brigand, tout jeune alors, a toujours continué dans la même révolution que je vous dis, au lieu que monseigneur....

LA COMTESSE.

Il est donc jeune, cet homme?

PÉDRILLO.

Il a l'air d'un loup; on ne peut pas deviner l'âge d'un loup.

PAQUITTA.

Il a l'air d'un loup! C'est bien extraordinaire; il a une barbe de quinze jours au moins.

PÉDRILLO.

Enfin, c'est un véritable bandit, un monstre qu'on devrait faire taire en lui tirant un bon coup de pistolet dans la tête.

PAQUITTA.

Pédrillo est brave.

PÉDRILLO.

Allez donc écouter ce qu'il dit à toutes ces sottes femelles qui viennent en foule pour le voir à travers ses grilles; ça fait frémir. « C'est encore un fier homme que votre comte! leur crie-t-il à tue-tête; ça lui a bien réussi de faire le plongeon et d'adorer toutes les idoles. Quand est-ce sera-t-il las de chan-

ger de grimaces à chaque circonstance? En a-t-il assez fait? Je suis brigand, moi, ajoute-t-il d'un ton d'orgueil; mais on ne peut pas me reprocher autre chose. »

LA COMTESSE.

Pauvre malheureux!

PÉDRILLO.

Madame le plaint?

LA COMTESSE.

Cela a l'air d'une folie.

PÉDRILLO.

Monseigneur devrait bien donner des ordres pour empêcher qu'il ne parle à personne.... Mais je ne sais pas trop comment on s'y prendrait pour les faire exécuter, tant toutes ces femmes sont assotées de voir le ravisseur de dona Bianca.

LA COMTESSE.

Quoi! c'est le ravisseur de la marquise?

PÉDRILLO.

Oui, madame.

PAQUITTA.

Je ne savais pas cela. Il faut que j'y retourne.

LA COMTESSE.

Paquitta, restez ici.

PAQUITTA.

Mais, madame, moi qui ne l'avais regardé que comme on regarde un brigand ordinaire.

PÉDRILLO.

Qu'est-ce que vous lui verrez de plus?

PAQUITTA.

C'est un personnage historique.

LA COMTESSE.

Il doit être bien.

PÉDRILLO.

Parce qu'il a enlevé une marquise, et qu'il l'a gardée prisonnière pendant plus de trois semaines.

LA COMTESSE, à elle-même.

Ah! c'est le ravisseur de la marquise!

PÉDRILLO, à part.

Allons, voilà la curiosité qui va aussi gagner madame.

PAQUITTA.

On dit qu'il s'est très-bien conduit avec elle, qu'il lui a montré beaucoup d'égards, et qu'elle ne se plaint jamais de lui.

LA COMTESSE.

Et ce mari, qui trouvait au-dessous de sa dignité de payer une rançon à un brigand, et qui pensait qu'il était plus convenable de lui laisser sa femme!

PAQUITTA.

Ah! les maris!

LA COMTESSE.

Paix! Paquitta.

PÉDRILLO.

Si madame voulait seulement m'autoriser, j'essaierais de renvoyer toute cette séquelle, et je ferais ensuite fermer les grandes portes.

PAQUITTA.

Il a raison, madame; de cette façon-là du moins les gens de la maison qui désireraient voir cet homme, ne courraient pas risque de se faire étouffer dans la foule.

LA COMTESSE.

Que Pédrillo demande cet ordre à son maître.

PÉDRILLO.

Monseigneur est enfermé avec deux bons pères qui sont venus de Madrid exprès pour causer avec lui, et il a fait défense de le déranger sous quelque prétexte que ce soit.

LA COMTESSE.

Alors, faites du mieux que vous pourrez.

PÉDRILLO.

Oui, madame.

(Il sort.)

SCÈNE III.

LA COMTESSE, PAQUITTA.

LA COMTESSE.

Quand je pense que cet infortuné Sanchez pouvait être pris et traité comme cet homme, je n'ai pas

une goutte de sang dans les veines. Toi qui l'as vu, quelle figure a-t-il ?

PAQUITTA.

Effrayante, madame, on ne peut pas dire le contraire; mais des épaules, des bras, une poitrine..... quelle force!

LA COMTESSE.

Est-il grand ?

PAQUITTA.

Une taille moyenne; mais des épaules....

LA COMTESSE.

Voilà deux fois que tu dis la même chose.

SCÈNE IV.

LA COMTESSE, PAQUITTA, DONA FRANCISCA.

DONA FRANCISCA.

Je vous apporte les gazettes, ma chère bru; vous verrez à quelles extravagances peut se livrer un ministre en délire. Pour le coup, je crois que nous touchons à une catastrophe. Dieu le veuille!

LA COMTESSE.

Je ne suis pas si hardie que vous à former de pareils souhaits.

DONA FRANCISCA.

De l'excès du mal naîtra le bien, n'en doutez pas. On s'aperçoit déjà que les bons avis manquent; et j'ai

comme un pressentiment que nous ne tarderons pas à voir lever l'interdiction sous laquelle vous, mon fils et moi, nous gémissons depuis trop long-temps.

PAQUITTA, qui a regardé à la fenêtre.

Madame, il n'y a plus personne dans la cour.

DONA FRANCISCA.

Vos nouvelles sont exagérées, Paquitta; il y a toujours quelqu'un dans quelque cour que ce soit; mais il est certain que tout ce qui porte un cœur vraiment noble, vraiment espagnol; que tous les véritables et sincères amis du.... Vous souriez, ma bru?

LA COMTESSE.

Paquitta parle de la cour de cette maison qui était remplie de monde il n'y a qu'un instant, et que Pédrillo vient de rendre libre.

DONA FRANCISCA.

Pourquoi empêcher le peuple de venir nous présenter ses hommages? De quoi se mêle Pédrillo? Est-il gagné par nos ennemis pour nous enlever jusqu'à l'ombre de la popularité? Nous ne sommes plus au temps où l'on pouvait mépriser la canaille; elle devient très-précieuse à mesure que les événemens se compliquent; chacun se l'arrache, et je vais faire rouvrir les grandes portes.

LA COMTESSE.

Mais, madame, ce n'est pas nous qui sommes l'objet de cet empressement : toute cette foule n'était attirée que par le désir de voir un brigand qu'on

a amené hier dans la prison qui est au pied de la tour.

DONA FRANCISCA.

Bien, bien. J'ai entendu parler de cela. C'est, dit-on, le brigand de la marquise. Sait-on s'il a de bonnes opinions? Est-il pour nous?

PAQUITTA.

Madame, je vais aller le lui demander.

(Elle s'enfuit.)

SCÈNE V.

LA COMTESSE, DONA FRANCISCA.

LA COMTESSE.

Paquitta n'attendait qu'un prétexte pour courir à la prison; car elle sait bien que ce brigand parle fort mal de votre fils.

DONA FRANCISCA.

Ce drôle tient donc pour les Cortès? Pardon, ma bru; je ne pensais pas à votre père. D'ailleurs il est plus vraisemblable qu'un homme de cette sorte soit à la solde des Perses *. Eh! mon Dieu, j'oubliais votre frère. Non, non, ce n'est qu'un comunero... Vous soupirez... c'est juste... vous pensez à Sanchez. Pour celui-là, en bonne conscience, je ne puis pas vous demander d'excuse.

* Dénomination d'un des partis politiques en Espagne.

LA COMTESSE.

Eh! madame, ce n'est pas moi qui me serais permis de prononcer son nom dans une pareille circonstance.

DONA FRANCISCA.

Entre nous, depuis votre mariage avec mon fils, je ne vois plus guère de circonstances où vous puissiez vous occuper d'un homme qui a été son rival.

LA COMTESSE.

Je plains tous les malheureux.

DONA FRANCISCA.

Hors de notre parti, ma bru, on ne doit pas reconnaître de malheureux; il n'y a que des coupables. Des hommes qui se soulèvent contre le gouvernement sans que ce soit pour la bonne cause! cela fait frémir.

LA COMTESSE.

Vous avez raison, madame, et je dois me taire. Moi qui ai toujours admiré le courage et le dévouement; moi, fille, sœur, parente de proscrits qui tous ont donné l'exemple, si rare dans ce temps-ci, d'une fidélité sans bornes aux engagemens qu'ils avaient contractés, il faut, à mon âge, dans l'isolement où je vis, avec un cœur comme le mien, réserver tout mon intérêt pour des opinions que je ne conçois pas, et dont le résultat est un exil.

DONA FRANCISCA.

Telle est la direction de votre esprit; c'est fort bien : mais envisagez les choses sous un autre aspect;

lisez les gazettes qui ont notre couleur, et vous verrez le changement qui se fera bientôt en vous. Vous saurez tout de suite le dédain que l'on doit affecter en parlant de ceux qu'on redoute le plus; une utile médisance, une calomnie glissée à propos ne vous coûteront rien pour les perdre de réputation. Ce sont nos armes à nous autres femmes; nous n'avons que ce moyen de seconder les hommes qui combattent pour notre cause, de nous associer à leur triomphe. Croyez-vous que cette part de gloire ne soit pas assez belle pour lui faire le sacrifice d'une mélancolie vaporeuse que toutes les véritables Espagnoles doivent désormais bannir de leur cœur?

LA COMTESSE.

O Dieu! que je suis loin de cette perfection! il n'y a pas jusqu'à ce brigand dont le sort ne m'intéresse.

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, DONA FRANCISCA, PAQUITTA.

PAQUITTA, qui a entendu les derniers mots de la comtesse.

Et madame a raison. Quel homme! quel homme!... c'est un fier homme! J'avais dit à madame qu'il était d'une taille moyenne..... où donc avais-je les yeux? C'est un homme d'une taille..... je ne connais pas d'homme de cette taille-là. Je ne m'étonne plus à présent qu'il ait tué deux de ces misé-

rables qui ont été pour le prendre, et qu'il ait blessé les quatre autres..... C'est comme un Goliath.

DONA FRANCISCA.

Un Goliath !

PAQUITTA.

Oui, madame.

LA COMTESSE.

Qu'il doit souffrir en pensant au sort qui lui est réservé !

PAQUITTA.

Lui ! pas du tout ; il est aussi tranquille que s'il était en plein air. Il dit qu'il a toujours été heureux, et qu'il compte sur son étoile.

DONA FRANCISCA.

Les étoiles n'ont qu'un temps.

PAQUITTA.

Enfin, madame, on doit désirer qu'il se fasse cette illusion.

DONA FRANCISCA.

Avant de rien désirer pour lui, encore faudrait-il savoir sous quelle bannière il est enrôlé.

PAQUITTA.

Pour cela, je crois pouvoir affirmer qu'il est sous de bonnes bannières ; car il parle absolument comme vous et comme monseigneur ; il crie contre les mêmes gens ; il rêve les mêmes choses ; il ne demande, comme vous, qu'un bouleversement général.

DONA FRANCISCA.

Et il s'appelle?

PAQUITTA.

Le brigand.

DONA FRANCISCA.

Ce n'est pas un nom, c'est une qualité.

PAQUITTA.

Je n'en sais pas davantage.

DONA FRANCISCA.

Désire-t-il une amnistie?

PAQUITTA.

Je crois que cela lui serait à peu près égal. « Tant « qu'il n'y a pas d'amnistie, dit-il, il faut être armé « pour se défendre, et quand il y a une amnistie, il « faut rester armé pour défendre l'amnistie. »

DONA FRANCISCA.

Il est vraiment épouvantable que des gens d'aussi bas étage soient déjà si avancés que cela. Comment les ramènera-t-on à l'obéissance?

LA COMTESSE.

Dis-moi, Paquitta, a-t-on eu soin de lui?

PAQUITTA.

Notre duègne, la dame Marcelle, l'a pris sous sa protection; je vous laisse à penser s'il manque de quelque chose.

DONA FRANCISCA.

Quoi! cette vieille folle aussi!

PAQUITTA.

Je ne connais rien de plus contrariant. Elle s'est établie, à poste fixe, vis-à-vis la grille du prisonnier; elle y a fait apporter son fauteuil, son tabouret de pied, son épagneul; et là, tout en tricotant, elle le prêche, pêle-mêle, sur la vertu, sur la politique, sur ce qu'elle appelle le bon parti, en un mot, sur tout ce qu'elle sait, sur tout ce qu'elle croit savoir. Il faut que ce soit un bien bon jeune homme pour l'écouter avec autant de patience.

LA COMTESSE.

Tu es donc sûre qu'il est jeune?

PAQUITTA.

Sans cela, madame, est-ce qu'il me serait venu à l'idée de lui faire des mines par-dessus la tête de la dame Marcelle pour le distraire un peu, et l'empêcher de mourir d'ennui?

DONA FRANCISCA.

Vous en êtes déjà à lui faire des mines?

LA COMTESSE.

Vraiment, Paquitta, ce n'est pas bien.

PAQUITTA.

Si vous pouviez le voir, madame, le cœur vous saignerait. Dans un lieu humide comme celui où ils l'ont mis, ils ont poussé la barbarie jusqu'à lui ôter son manteau.

LA COMTESSE.

Il faut lui en donner un; il n'en manque pas ici.

DONA FRANCISCA.

Ma bru, ma bru, ne nous pressons pas tant.

PAQUITTA.

Que faut-il donc attendre?

DONA FRANCISCA.

Que l'on connaisse ses opinions, mademoiselle. Voici Marcelle qui nous en rendra bon compte.

SCÈNE VII.

LA COMTESSE, DONA FRANCISCA, PAQUITTA, DAME MARCELLE.

DONA FRANCISCA.

Approchez donc, Marcelle.

DAME MARCELLE.

Je ne demanderais pas mieux que de pouvoir marcher plus vite, madame; mais l'âge.....

DONA FRANCISCA.

Paquitta veut nous intéresser au sort de cet homme qu'on a arrêté hier. Pensez-vous qu'il mérite notre compassion?

DAME MARCELLE.

Ce n'est pas le jugement de mademoiselle Paquitta qui déterminerait le mien. Je n'ai jamais été une femme légère; je ne suis pas non plus une petite coquette; et, sauf ce pauvre Fernando que j'avais

épousé en tout bien tout honneur, aucun homme ne peut se vanter.....

DONA FRANCISCA.

C'est convenu, Marcelle.

DAME MARCELLE.

Mon opinion est donc dégagée de toute arrière-pensée, de toute séduction, de tout prestige; c'est la vérité comme je crois la voir. Mes yeux ne se laissent fasciner ni par la jeunesse, ni par la beauté, ni par aucun signe extérieur; c'est l'âme que je juge; ce sont les bons sentimens.

DONA FRANCISCA.

Voilà justement sur quoi nous voulons avoir votre avis.

PAQUITTA.

Madame Marcelle a eu tout le temps de fixer ses idées.

DAME MARCELLE.

Ce n'est pas votre faute, mademoiselle; car vous avez bien fait tout ce que vous avez pu pour me donner des distractions.

LA COMTESSE *à Paquitta, qui va pour répondre.*

Silence, Paquitta.

DONA FRANCISCA.

Vous savez, Marcelle, que je n'ai pas de préjugés; que le nom de brigand, sous lequel on désigne cet homme, ne me paraît qu'une désignation, et rien de plus; ainsi, ne cherchez pas à le disculper sous

ce rapport, parce que c'est inutile. Dans un temps comme celui où nous vivons, les épithètes ne signifient que contre ceux dont on a à se plaindre. A quel parti le prisonnier appartient-il ?

DAME MARCELLE.

C'est ce que je ne pourrais trop vous dire, madame. Les jeunes gens ont un regard si singulier à présent, que je ne saurais les deviner. Celui-ci a pourtant dans les yeux beaucoup de ce que Fernando avait à son âge;.... mais il a de plus, dans le son de sa voix, surtout quand il parle à une femme.....

PAQUITTA.

C'est vrai.

DAME MARCELLE.

Vous le voyez, Paquitta dit comme moi. C'est une douceur, une suavité, quelque chose qui vibre.....

PAQUITTA.

Dame Marcelle est encore bon juge.

DAME MARCELLE.

C'est si surprenant de trouver cela dans un enfant, on peut dire; car qu'est-ce qu'il a? vingt-quatre à vingt-cinq ans, tout au plus..... et une prestance !....

LA COMTESSE.

Paquitta, va donc lui chercher un manteau.

PAQUITTA.

Tout à l'heure, madame. (A Marcelle.) Et comme il parle bien, dame Marcelle!

DAME MARCELLE.

Ses expressions se ressentent un peu de la vie qu'il mène ; mais elles n'en sont que plus frappantes.

DONA FRANCISCA.

Vous me donneriez presque envie de lui parler.

DAME MARCELLE.

Vous ne perdriez pas votre temps, madame. Vous verriez un grand et beau garçon plein d'énergie, et qui souffre impatiemment de ce que tant de braves gens comme lui se battent et se font tuer tous les jours au profit de petits insectes.....

DONA FRANCISCA.

Dame Marcelle, y pensez-vous? Quels sont ces insectes, je vous prie?

DAME MARCELLE.

Apparemment ceux qui triomphent aujourd'hui, et qui nous envoient en exil.

DONA FRANCISCA.

C'est là-dessus qu'il faut le faire expliquer avant de lui donner des manteaux.

LA COMTESSE.

Sera-t-il moins souffrant quand il se sera expliqué?

DONA FRANCISCA.

On dit qu'il parle mal de mon fils.

DAME MARCELLE.

Quelle insigne calomnie! Paquitta, lui avez-vous

entendu dire un seul mot contre monseigneur?

PAQUITTA.

Au contraire, il regrette que monsieur le comte ne soit pas resté leur capitaine.

DONA FRANCISCA.

Il a été sous les ordres de mon fils? Quand cela donc?

DAME MARCELLE.

Dans le temps.

DONA FRANCISCA.

Cela ne m'apprend rien. Votre maître, comme homme politique, a dû se tenir toujours au courant de tous les événemens.

PAQUITTA.

Il n'est peut-être pas politique, lui. Il se sera tenu à la première opinion qu'il aura embrassée.

DONA FRANCISCA.

Alors, c'est un imbécile.

DAME MARCELLE.

Imbécile! Ah! madame, que l'on voit bien que vous ne l'avez pas entendu! Il sait par cœur toutes les petites finesses, toutes les petites ruses qu'on invente chaque jour pour empêcher que personne ne puisse s'entendre. Il en rit malgré lui; et tout de suite il ajoute : « Mais qu'on se batte donc, et qu'une bonne fois la victoire reste aux plus braves. »

DONA FRANCISCA.

Cela ne vaudrait rien du tout.

LA COMTESSE.

Paquitta, vous ne voulez donc pas m'obéir?

PAQUITTA.

Pardonnez-moi, madame, j'y cours.

DONA FRANCISCA.

Arrêtez, Paquitta. Je veux que nous allions le voir.

PAQUITTA.

Que je regrette qu'il ne soit pas rasé!

DAME MARCELLE.

En effet, pour des dames comme vous, vous ne pourrez pas le juger avec une aussi grande barbe.

SCÈNE VIII.

LA COMTESSE, DONA FRANCISCA, DAME MARCELLE, PAQUITTA, PÉDRILLO.

PÉDRILLO.

Voyez un peu ce qui allait arriver, si on n'avait pas été aux aguets.

DONA FRANCISCA.

Qu'est-ce qu'il y a donc?

PÉDRILLO; montrant un trousseau de clefs.

Tenez, madame, un trousseau de clefs qu'une jeune fille, qui est passée par je ne sais où, était au

moment de remettre à ce bandit. (La comtesse prend les clefs qu'elle donne à Paquitta qui les pose sur une table.) Si elle ne m'avait pas échappé, on en aurait fait un bel exemple.

LA COMTESSE.

C'est peut-être sa sœur.

PÉDRILLO, tirant une lime de sa poche.

Il en a donc deux; car voici encore une lime que Pérez a arrachée à une autre jeune fille qui lui a donné un soufflet si violent, qu'il en a la berlue. (La comtesse prend aussi la lime que Paquitta met à côté des clefs.)

PAQUITTA.

Étaient-elles jolies?

PÉDRILLO.

Non. De grosses campagnardes.

PAQUITTA.

Ah! bon..... Eh! mais, madame, je fais une réflexion..... Pédrillo est barbier.

PÉDRILLO

Après.

DAME MARCELLE.

C'est on ne peut mieux. Il va mettre le prisonnier en état de paraître devant ces dames.

PÉDRILLO.

Que voulez-vous dire?

PAQUITTA.

Ces dames jugent à propos de parler au brigand;

et il s'agit de lui ôter cette figure de loup que vous lui avez trouvée tantôt, et de lui rendre le menton aussi joli que le vôtre.

PÉDRILLO, reculant d'effroi.

Moi! le ciel m'en préserve! Entrer dans sa loge! j'aimerais mieux avoir affaire à un lion. Il en mangerait dix comme moi.

LA COMTESSE.

Que pouvez-vous craindre d'un homme de courage à qui vous n'avez fait aucun mal?

DONA FRANCISCA.

Allons donc, Pédrillo, y pensez-vous? Que veut dire cette faiblesse? Songez un peu à qui vous appartenez. On ne croirait jamais que vous avez accompagné mon fils dans toutes ses campagnes.

PÉDRILLO.

J'aimerais mieux faire encore vingt campagnes comme celles que j'ai faites avec monseigneur, plutôt que de rester deux minutes tête à tête avec cet homme-là.

PAQUITTA.

Je le redoute si peu, moi, que je m'offre à vous accompagner, si cela vous encourage.

DAME MARCELLE.

Et moi de même.

PAQUITTA, d'un ton d'assurance.

Eût-il contre vous les plus mauvaises disposi-

tions du monde, d'un seul mot je serais sûre de l'arrêter.

DAME MARCELLE.

On en dirait quatre au besoin; ce n'est pas là une affaire.

PAQUITTA.

Cela vous décide-t-il ?

DONA FRANCISCA.

Il serait curieux qu'il hésitât encore.

PAQUITTA, *le poussant par l'épaule.*

Marchez donc, grand conquérant.

PÉDRILLO.

J'attends la dame Marcelle.

DAME MARCELLE.

Avancez toujours; je ferai l'arrière-garde.

DONA FRANCISCA.

Paquitta, vous m'avertirez en même temps que votre maîtresse.

(Elle sort d'un côté du théâtre ; Paquitta, dame Marcelle et Pédrillo sortent de l'autre.)

SCÈNE IX.

LA COMTESSE, *seule. Elle prend sur la table une bourse qu'elle attache à sa ceinture.*

A peu près le même âge que Sanchez..... la même douceur et le même courage. Peut-être une femme

qu'il aime est-elle en proie aux plus violentes inquiétudes. Que je la plains !

SCÈNE X.

LA COMTESSE, LE COMTE.

LE COMTE, à la comtesse qui ne l'a pas vu entrer.

Quoi donc, Elvire, toujours rêveuse ?

LA COMTESSE, avec un léger mouvement de surprise.

Je ne rêve pas, monsieur ; je réfléchis.

LE COMTE.

Imitez-moi : je ne réfléchis jamais et j'agis sans cesse ; c'est le moyen de ne pas se creuser la tête. Que pouvez-vous désirer ? Qu'est-ce qui vous tourmente ? Ce n'est pas moi, assurément. Vous êtes titrée, vous avez dans ma mère une société fort agréable ; deux femmes s'entendent toujours si bien ! Vous êtes trop sage, trop raisonnable pour penser qu'à mon âge, occupé comme je le suis d'affaires d'État, écrivant depuis le matin jusqu'au soir des plans d'administration intérieure et de politique étrangère, je puisse soupirer à vos pieds comme un berger d'idylle. Je ne vois pas, après cela, de quoi vous pourriez vous plaindre.

LA COMTESSE.

Pour qui écrivez-vous ces plans ? A qui les adresse-

rez-vous? N'êtes-vous pas exilé par ceux qui ont le pouvoir dans ce moment-ci?

LE COMTE.

Dans ce moment-ci; mais l'auront-ils long-temps? Quand je n'écrirais d'ailleurs que pour ne pas penser, et me tenir en éveil! On se tuerait à être continuellement à cheval ou à la chasse; et comme j'ai une faculté fort heureuse, qui fait que je ne puis pas être désœuvré une minute sans m'endormir, j'écris.

LA COMTESSE.

Si vous écriviez du moins pour vous plaindre de l'injustice dont nous sommes les victimes.

LE COMTE.

Je ne me plains jamais d'une injustice tant qu'elle dure; c'est le moyen de l'aggraver. Fiez-vous à mon jugement pour ces sortes de choses-là.

LA COMTESSE.

Vous avez sans doute plus d'expérience que moi; aussi ne puis-je comprendre par quel motif vous ne vous êtes jamais décidé à entrer dans tous les partis que vous avez embrassés, qu'au moment de leur chute, et pour être proscrit avec eux.

LE COMTE.

C'est par prudence, et pour leur donner le temps de s'affermir; c'est positivement le temps qu'ils prennent pour tomber; ce n'est pas ma faute. Au surplus, je me suis corrigé; et, pour ne plus être dupe comme je l'ai été jusqu'ici, c'est aux événemens futurs que

je veux me lier désormais. Savez-vous qu'il est venu aujourd'hui de Madrid deux très-grands politiques pour se concerter avec moi?

LA COMTESSE.

Je ne savais pas si c'étaient des politiques.

LE COMTE.

Il se prépare des choses extrêmement importantes. Ciel! n'allez pas parler de cela à ma mère. Dans sa joie, elle serait capable de faire quelque indiscrétion qui nous perdrait. Oui, madame la comtesse, vous serez témoin avant peu d'une de ces révolutions qui changent en un instant la face d'un royaume. Tout se trame dans l'ombre et par des personnages qu'il est impossible de soupçonner. Des lettres confidentielles circulent dans toutes les directions, et la plupart de mes domestiques sont employés, dans ce moment-ci, à porter celles que nous avons écrites ce matin... Vous êtes mon épouse, associée à mon sort; je ne dois avoir rien de caché pour vous; aussi n'hésiterai-je pas à vous dire (Il la prend par la main et l'emmène à un coin du théâtre.) que quand les peuples vont d'un côté et le gouvernement de l'autre, il est presque impossible qu'ils marchent d'ensemble.

LA COMTESSE.

Et que ferez-vous à cela?

LE COMTE.

Nous changerons le peuple (La comtesse se détourne pour rire.) totalement, entièrement. Cela a l'air d'un tour de

force. Écoutez, écoutez. (Dans ce moment, Paquita paraît à la porte : elle fait signe à la comtesse, qui quitte la scène.)

SCÈNE XI.

LE COMTE, seul d'abord, et un peu après Pédrillo.

LE COMTE, les doigts appuyés sur la bouche, dans l'attitude d'un homme qui se recueille.

Nous commençons par cerner Madrid; nous n'y laissons rien entrer, voyageurs à pied, à cheval, en voiture, effets, argent; tout est séquestré. Nous établissons ainsi une terreur factice, qui faisant illusion sur notre véritable....

PÉDRILLO, tout pensif, tenant un plat à barbe et une trousse de rasoirs.

Qui m'aurait dit que je serais le valet de chambre d'un brigand?

LE COMTE, avec le plus grand étonnement.

Qu'est-ce? (Pédrillo, effrayé, laisse tomber tout ce qu'il tient à la main.) Comment, maraud, que prétends-tu dire? Valet de chambre d'un brigand! (Il lui donne un soufflet.) Tiens, voilà pour t'apprendre à parler ainsi de tes supérieurs.

PÉDRILLO, à part en frottant sa joue.

Le brigand est un supérieur!

LE COMTE, à part.

Où est la comtesse? Est-ce un rêve? Ce drôle a surpris mes secrets. (A Pédrillo.) Montez dans votre chambre, et ne descendez que quand je vous ferai ap-

peler. (A part.) Allons confier cela à mes deux conseillers.

(Il sort.)

SCÈNE XII.

PÉDRILLO, seul.

Ce brigand est un supérieur! Il doit être content de moi. Malgré la peur que j'avais, je ne lui ai pas fait la plus légère égratignure. Je n'en trouve pas moins que les supérieurs devraient avoir une marque. Comment peut-on deviner leur supériorité sous de mauvais habits et une barbe aussi longue?

SCÈNE XIII.

LA COMTESSE, DONA FRANCISCA, PAQUITTA, PÉDRILLO.

PAQUITTA.

Eh bien! mesdames, vous avais-je trompées?

DONA FRANCISCA.

Qui donc avait trouvé qu'il était laid?

PÉDRILLO.

Pas moi.

DONA FRANCISCA.

C'est un bel homme; et s'il suivait un meilleur

parti, on pourrait même dire que c'est un très-bel homme.

PAQUITTA.

Quand on le voit, je trouve qu'on ne peut pas penser à ses opinions.

DONA FRANCISCA.

J'admire combien il rappelle un fameux toréador de mon temps, qui avait comme lui un organe effrayant, mais qu'il savait tellement adoucir en parlant aux femmes, qu'en vérité.... Avec tout cela, le prisonnier est un comunero; c'est clair, c'est évident; il ne peut pas s'en taire. Même en prison, il parle de liberté.

PAQUITTA.

Et de quoi parlerait-il?

PÉDRILLO, à dona Francisca d'un air de confidence.

Ne vous y trompez pourtant pas, madame, c'est un homme supérieur.

DONA FRANCISCA.

Vous aurait-il déjà rangé de son bord?

PÉDRILLO.

C'est monseigneur lui-même qui me l'a dit.

DONA FRANCISCA.

Mon fils!

PAQUITTA.

Il n'y aura bientôt plus qu'une voix sur son compte.

DONA FRANCISCA.

Mon fils vous a dit....

PÉDRILLO.

Oui, madame, et tellement qu'il m'a consigné dans ma chambre pour m'être permis.... Mais j'ai peur de me compromettre encore, et j'aime mieux m'en aller.

(Il sort.)

SCÈNE XIV.

LA COMTESSE, DONA FRANCISCA, PAQUITTA.

LA COMTESSE, souriant.

Ce prisonnier change d'aspect à chaque instant.

PAQUITTA.

Voyez, madame, l'anneau qu'il m'a donné.

LA COMTESSE.

Le présent est mince.

PAQUITTA.

Mais il a une vertu inappréciable : rien qu'en le montrant à ses camarades, dans le cas où je viendrais à être arrêtée par eux, je serais sûre qu'il ne m'arriverait de malheur que ce que je voudrais. Si la marquise en eût eu un pareil....

SCÈNE XV.

LA COMTESSE, DONA FRANCISCA, LA MARQUISE, PAQUITTA.

LA MARQUISE, voilée.

Je désirerais parler à madame la comtesse de Rosalba.

PAQUITTA, indiquant la comtesse.

La voici, madame.

LA MARQUISE, à la comtesse.

Madame.... (Elle regarde dona Francisca et Paquitta.) C'est avec vous seule que je voudrais m'entretenir.

LA COMTESSE.

Laisse-nous, Paquitta. (En montrant dona Francisca.) Madame est ma belle-mère.

LA MARQUISE.

Alors madame, c'est comme vous-même. (Elle se retourne sur Paquitta, qui ne s'éloigne que lentement, et qui revient à la porte aussitôt que la marquise a cessé de s'occuper d'elle.) Sans doute, mesdames, quoique je n'aie jamais eu l'honneur de me trouver avec vous, mon nom ne vous est pas inconnu... Je suis l'infortunée marquise....

LA COMTESSE, lui serrant la main.

Ah! madame!

DONA FRANCISCA, lui prenant l'autre main.

Nous savons, madame..

LA MARQUISE.

Oui, mesdames. (Elle lève son voile.) Je suis si émue, si tremblante.... Oserais-je vous prier de me faire donner un verre d'eau?

LA COMTESSE, appelant.

Paquitta!

PAQUITTA, paraissant aussitôt.

Madame.

LA COMTESSE.

De l'eau et des verres.

(Paquitta sort.)

LA MARQUISE.

Puisque vous êtes instruites, mesdames....

DONA FRANCISCA.

Nous savons seulement qu'un brigand....

LA MARQUISE.

De grâce, n'appelez pas de ce nom un jeune chef de guérillas qui, ne recevant plus les secours que des personnages puissans s'étaient engagés à lui fournir pour l'entretien de sa troupe, avait pensé que la rançon d'une femme d'un certain rang pourrait le mettre à même d'attendre quelque temps encore.

DONA FRANCISCA.

Dans ce cas-là, il est toujours fort désagréable d'être la femme d'un certain rang.

LA MARQUISE.

Ce qui m'est arrivé tient au malheur des temps; je ne m'en plains pas; je n'en accuse personne.

(Paquitta apporte de l'eau, en verse dans les verres, et en prend un qu'elle présente sur un plateau à la marquise; celle-ci en boit une gorgée, et le remet à Paquitta, qui le pose sur une petite table qu'elle a approchée de la marquise, et elle reste un peu en arrière.) Mais vous figurez-vous un époux à qui l'on remet une lettre de sa femme prisonnière dans une caverne; lettre qui lui indique l'endroit où il doit déposer un peu d'or pour la rendre à la liberté; concevez-vous cet époux qui devait craindre pour moi une vengeance plus cruelle que la mort, et qui se contente de répondre par cet indigne écrit? (Elle tire de son sein une lettre qu'elle montre à dona Francisca.)

DONA FRANCISCA, lisant.

« Je ne traite pas avec des brigands. »

LA MARQUISE, avec une grande vivacité.

C'est par cette plaisanterie glaciale, c'est par cette abnégation de tous les principes d'honneur et de devoir, c'est par ce refus de la protection qu'il me devait, tant par respect pour le titre qui m'unissait à lui, qu'à cause de ma naissance, de ma vertu, de ma susceptibilité... Je veux garder cet écrit jusqu'à la mort.

DONA FRANCISCA.

Et, nonobstant ce refus, vous sortîtes des mains de ce.... chef de guérillas.

LA MARQUISE, d'un ton posé d'abord, et s'animant ensuite par degrés.

Quoi qu'on ait pu dire, je n'hésite pas à déclarer ici, la reconnaissance m'en fait un devoir, que tout ce que la loyauté, (Elle reprend son verre.) la noblesse des sentimens, (Elle boit.) le cœur le plus sensible et le plus généreux, (Même jeu.) peuvent apporter d'adoucissemens

à une captivité de près d'un mois, m'a été prodigué avec une délicatesse dont le récit vous paraîtrait fabuleux. (Paquitte est attendrie ; la comtesse baisse les yeux.)

DONA FRANCISCA.

Certes, tout cela serait parfait, si ce geôlier si délicat n'eût pas été en même temps votre ravisseur.

LA MARQUISE.

Dussé-je vivre mille ans encore, il me serait impossible d'oublier le moment où cet inconcevable jeune homme, avec un accent plein de franchise, me dit : « Notre espérance est déçue, madame, le marquis vous abandonne : ne devant plus compter sur votre rançon, il y aurait de la barbarie à vous retenir plus long-temps. Vous êtes libre. »

LA COMTESSE.

Quel bonheur!

LA MARQUISE.

Je suis libre, m'écriai-je!..... et je tombai évanouie. Vous n'aurez pas de peine à le croire. (Elle reprend son verre et boit.) En revenant à moi, je pensai que j'avais encore besoin de quelques jours pour prévenir ma famille.

DONA FRANCISCA.

Je me serais enfuie au plus tôt.

LA MARQUISE.

Où pouvais-je fuir, madame? Près du marquis? Cette idée seule me faisait frémir. J'écrivis à mon père; et ce fut dans le court espace de temps qu'il

me fallut attendre sa réponse, que j'appris le détail d'une existence beaucoup plus malheureuse que criminelle.

DONA FRANCISCA, *avec une légère teinte d'ironie.*

Je souhaite, madame, pour ce.... chef de guérillas, que les juges, devant lesquels il ne tardera pas à paraître, lui soient aussi favorables que vous; car vous savez sans doute, madame, qu'il est prisonnier dans ce château?

LA MARQUISE, *avec dignité.*

Oui, madame; et c'est ce qui m'a déterminée à venir trouver madame. (*Elle se tourne du côté de la comtesse.*) Ma famille approuve ma démarche. Nous tenons tous également à ce qu'un infortuné, qui s'est conduit envers moi avec tant de générosité, ne puisse nous accuser d'ingratitude. Voici une partie de ma rançon, que nous avons cru devoir lui faire remettre. (*Elle tire de son sein une bourse qu'elle donne à la comtesse, qui la passe à Paquitta.*)

DONA FRANCISCA.

N'est-il pas à craindre que cette somme ne lui serve à corrompre ses gardiens?

LA COMTESSE.

Et quand cela arriverait, madame, quel intérêt avons-nous à sa perte? Ne peut-il pas se réformer? il a tant d'avenir devant lui.

LA MARQUISE.

Un sang plein de chaleur, des opinions prises trop au sérieux; de l'orgueil humilié peut-être... et voilà tout.

LA COMTESSE.

Doit-on jamais désespérer d'un jeune homme?

LA MARQUISE.

Surtout d'un jeune homme comme celui-là. (Elle prend son verre.) Si capable d'exaltation, (Elle boit.) d'enthousiasme. (Elle boit encore et remet son verre sur la table.) Un héros de son âge, près duquel il avait combattu vingt fois, et qui se nommait Sanchez, (La comtesse prend un verre à son tour.) avait excité en lui une émulation de gloire.... (La comtesse, quoique très-attentive à ce récit, s'apercevant que dona Francisca l'observe, s'empresse de vider son verre qu'elle remet à Paquitta.)

DONA FRANCISCA.

De gloire! Il ne peut pas y avoir de gloire dans l'erreur. La gloire ne veut être invoquée que par des cœurs purs; jamais elle ne sera le partage d'un aventurier.

LA MARQUISE.

Madame, que dites-vous?

DONA FRANCISCA.

Sans famille.

LA MARQUISE.

Il est fils de Diégo, un de nos plus fameux toréadors.

DONA FRANCISCA.

De Diégo le toréador! (Elle prend aussi un verre.) Je l'aurais juré. J'en avais déjà fait la remarque à la comtesse. (Elle boit.) Voilà le malheur des temps, comme vous le disiez, madame...... Ce jeune homme doit être capable de repentir... Il ne lui manque que des lumières.

Son père était si courageux dans l'arène, si terrible.... Plus j'y pense, et plus je trouve que cet infortuné est son image frappante.

LA MARQUISE.

Et le livrer à des juges!

LA COMTESSE.

A vingt-cinq ans!

(Paquitta regarde avec intérêt chacune des personnes qui parlent.)

DONA FRANCISCA, à elle-même.

Ce sont ses yeux, son sourire, la même insouciance.

LA COMTESSE.

Si je suivais les mouvemens de mon cœur...

LA MARQUISE.

Parlez, madame.

LA COMTESSE.

Mais quels moyens employer?... (Paquitta prend la lime et les clefs qui sont sur la table.) Il faut y renoncer.

DONA FRANCISCA.

Et que le hasard ait voulu que ce soit ici qu'on l'ait amené!

LA COMTESSE, à dona Francisca.

Donnez-nous des conseils, madame.

DONA FRANCISCA.

Dans l'état où sont les choses, je ne puis que partager vos vœux.

LA COMTESSE, *se consultant.*

Peut-être Paquitta... (*Élevant la voix.*) Écoute, Paquitta.

PAQUITTA.

Madame.

LA COMTESSE.

As-tu entendu ce que nous venons de dire?

PAQUITTA.

Non, madame; mais je crois inutile que vous vous donniez la peine de le répéter.

LA COMTESSE.

Bien. Qu'est-ce qui garde le prisonnier?

PAQUITTA.

De gros verrous, de bonnes serrures et des barreaux énormes.

LA COMTESSE.

Des verrous....

PAQUITTA.

Se tirent facilement.

LA COMTESSE.

Des serrures....

PAQUITTA.

Quand on n'en a pas les véritables clefs, on peut essayer d'en trouver qui les remplacent.

LA COMTESSE.

Mais des barreaux!

PAQUITTA.

Cèdent quelquefois aux efforts d'une bonne lime.

LA MARQUISE, *détachant un bracelet qu'elle présente à Paquitta.*

Et lorsqu'un bracelet de prix est la récompense d'une belle action....

PAQUITTA, *faisant la révérence.*

On le refuse, madame, pour ne pas en ternir le mérite.

DONA FRANCISCA.

Je doute encore du succès. Mais souvenez-vous, Paquitta, dans le cas où vous réussiriez, de lui bien faire entendre que c'est un engagement qu'il prend de quitter le parti des rebelles.

PAQUITTA.

C'était mon projet, madame; ce sera ma première condition.

(*Elle sort en emportant les clefs et la lime.*)

SCÈNE XVI.

LA COMTESSE, DONA FRANCISCA, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Les sentimens d'indulgence et de bonté sont tellement le partage de cœurs comme les vôtres, mesdames, que je craindrais de vous blesser en vous remerciant d'une pareille action. On sert souvent la justice en s'opposant à ses rigueurs.

DONA FRANCISCA.

A moins qu'il ne soit question de vieux criminels bien endurcis, bien incorrigibles.

LA MARQUISE, souriant.

Oui; mais ce n'est pas cela..... Je vais rejoindre ma mère et mes sœurs qui m'attendent dans une voiture tout près de ce château, heureuse de pouvoir leur donner l'assurance que l'intérêt que vous avez bien voulu prendre à ma triste destinée aura du moins été profitable à ce pauvre jeune homme.

LA COMTESSE.

Vous nous quittez avant de connaître le résultat de notre entreprise?

LA MARQUISE.

Je crains que cette visite n'ait déjà été trop longue pour vous, madame, et surtout pour ma mère, qui veut être de retour chez elle avant la nuit. Nous avons encore cinq lieues à faire. (La comtesse va pour la reconduire.) Ne vous dérangez pas, madame; j'ai là deux de mes gens qui m'avaient accompagnée.

(Elle sort.)

SCÈNE XVII.

LA COMTESSE, DONA FRANCISCA.

LA COMTESSE.

Si Paquitta allait échouer!

DONA FRANCISCA.

Elle échouerait, ma chère Elvire. Après tout, ce n'est pas le père qui est en prison, ce n'est que le fils. Je crains que l'habitude où je suis de tenir

compte aux enfans des actions de leurs ancêtres ne m'ait entraînée un peu loin. Il n'y a pas d'ancêtres parmi ces gens-là; il n'y a pas de transmission; chacun compte pour soi. Je serais désolée que l'on sût à quel point je me suis écartée de mes principes.

SCÈNE XVIII.

LE COMTE, LA COMTESSE, DONA FRANCISCA.

LE COMTE.

Ma mère, et vous, Elvire, écoutez-moi bien. Vous ne savez pas ce qui se passe?

LA COMTESSE, *avec inquiétude.*

Non, monsieur.

LE COMTE.

C'est d'une hardiesse.....

LA COMTESSE.

Expliquez-vous.

LE COMTE.

Pendant que vous êtes ici bien tranquilles....

DONA FRANCISCA.

Eh bien!

LE COMTE.

Que vous ne pensez à rien.....

DONA FRANCISCA.

Après.

LE COMTE.

Nous cernons Madrid. (La comtesse se détourne pour rire.) Deux hommes du premier mérite, qui sont dans mon cabinet, viennent d'en recevoir la nouvelle à l'instant. Notre parti est en plein triomphe.

DONA FRANCISCA.

Est-il possible?

LE COMTE.

Il me semble qu'il est bien temps de rendre au pouvoir absolu la faculté de pouvoir faire quelque chose.

DONA FRANCISCA.

Ah! sans doute, il est bien temps.

LE COMTE.

On y travaillait de longue date; on n'avait même jamais cessé d'y travailler; j'en avais parlé ce matin à Elvire; mais il paraît que nous avons trouvé l'occasion favorable, et que nous l'avons saisie avec tant d'à-propos, qu'à l'heure qu'il est on peut se flatter qu'il ne reste rien de ce qui existait encore hier.

LA COMTESSE.

C'est une révolution complète.

DONA FRANCISCA.

N'appelez donc pas révolution un événement qui est dans notre intérêt, ma bru.

LE COMTE.

Et dont il doit résulter le plus grand bien.

DONA FRANCISCA.

Comment donc vous y êtes-vous pris?

LE COMTE.

Je ne puis pas vous le dire encore; mais certainement nous le saurons demain avec détail.

DONA FRANCISCA.

Cerner Madrid!

LE COMTE, se frottant les mains.

Et de telle façon, qu'il serait impossible à un enfant de s'en échapper.

PEDRILLO, en dehors.

Le brigand est parti. (La comtesse, dont la figure, pendant toute cette scène, avait montré une légère teinte d'ironie, ne peut se contraindre davantage, et se laisse tomber dans un fauteuil en riant de toutes ses forces.)

LE COMTE, stupéfait.

D'où vient cette alerte? Qu'est-ce que cela signifie? Ma mère, voyez donc la gaieté d'Elvire. (A la comtesse.) Vous n'avez donc pas compris? Le brigand est évadé.

LA COMTESSE.

Tandis que vous cerniez la capitale.

LE COMTE.

Je n'y conçois rien.

SCÈNE XIX.

LE COMTE, LA COMTESSE, DONA FRANCISCA, PÉDRILLO.

LE COMTE.

Approche, pendard, scélérat, infâme; c'est toi qui nous joues ce tour exécrable.

PÉDRILLO.

Comment l'aurais-je pu, monseigneur? vous m'aviez consigné dans ma chambre. On dit au contraire que c'est par les ordres de monseignenr que le brigand a recouvré sa liberté.

LE COMTE.

Par mes ordres?

PÉDRILLO.

Vous avez envoyé des lettres à tous ses camarades pour venir le chercher.

LE COMTE.

Qu'on amène ici sur-le-champ les deux bons pères qui sont dans mon cabinet.

PÉDRILLO.

Monseigneur ne sait donc pas que les deux bons pères étaient aussi des brigands; ils se sont en allés avec leur chef.

LE COMTE.

Pas possible. Ils avaient l'air.....

PÉDRILLO, bas à Marcelle.

Quand je vous disais que monseigneur s'entendait avec eux.

LE COMTE.

Je ne reviens pas de ces deux grands drôles qui devinaient nos espérances aussi bien que nous, qui en parlaient mieux que moi, auxquels je confiais toutes mes idées. Si demain on les rattrape!...

DONA FRANCISCA.

Vous devez avoir des renseignemens qui vous guideront dans vos recherches, puisque vous avez envoyé des lettres.

LE COMTE.

Je les ai envoyées dans des creux d'arbres, dans des fentes de rochers, et sous des tas de pierres que ces fripons m'avaient désignés; elles ne portaient même pas de noms.

DAME MARCELLE.

Peut-être monseigneur trouvera-t-il quelque éclaircissement dans ce papier qu'ils ont laissé tomber sur le grand escalier.

LE COMTE, avec impatience.

Vous avez trouvé un papier? Donnez, donnez donc vite; c'est un coup du ciel. (Dame Marcelle lui donne une lettre cachetée qu'il ouvre avec précipitation.) Ah! ah! messieurs les scélérats!

DONA FRANCISCA, lisant par-dessus l'épaule du comte.

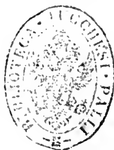
« IL NE FAUT PAS SE CONFESSER AU RENARD. »

LA

SOCIÉTÉ INTIME,

OU

AUTANT EN EMPORTE LE VENT.



Son père était si courageux dans l'arène, si terrible.... Plus j'y pense, et plus je trouve que cet infortuné est son image frappante.

LA MARQUISE.

Et le livrer à des juges!

LA COMTESSE.

A vingt-cinq ans!

(Paquitta regarde avec intérêt chacune des personnes qui parlent.)

DONA FRANCISCA, à elle-même.

Ce sont ses yeux, son sourire, la même insouciance.

LA COMTESSE.

Si je suivais les mouvemens de mon cœur...

LA MARQUISE.

Parlez, madame.

LA COMTESSE.

Mais quels moyens employer?... (Paquitta prend la lime et les clefs qui sont sur la table.) Il faut y renoncer.

DONA FRANCISCA.

Et que le hasard ait voulu que ce soit ici qu'on l'ait amené!

LA COMTESSE, à dona Francisca.

Donnez-nous des conseils, madame.

DONA FRANCISCA.

Dans l'état où sont les choses, je ne puis que partager vos vœux.

LA COMTESSE, se consultant.

Peut-être Paquitta... (Élevant la voix.) Écoute, Paquitta.

PAQUITTA.

Madame.

LA COMTESSE.

As-tu entendu ce que nous venons de dire?

PAQUITTA.

Non, madame; mais je crois inutile que vous vous donniez la peine de le répéter.

LA COMTESSE.

Bien. Qu'est-ce qui garde le prisonnier?

PAQUITTA.

De gros verrous, de bonnes serrures et des barreaux énormes.

LA COMTESSE.

Des verrous....

PAQUITTA.

Se tirent facilement.

LA COMTESSE.

Des serrures....

PAQUITTA.

Quand on n'eu a pas les véritables clefs, on peut essayer d'en trouver qui les remplacent.

LA COMTESSE.

Mais des barreaux!

PAQUITTA.

Cèdent quelquefois aux efforts d'une bonne lime.

LA MARQUISE, *détachant un bracelet qu'elle présente à Paquitta.*

Et lorsqu'un bracelet de prix est la récompense d'une belle action....

PAQUITTA, *faisant la révérence.*

On le refuse, madame, pour ne pas en ternir le mérite.

DONA FRANCISCA.

Je doute encore du succès. Mais souvenez-vous, Paquitta, dans le cas où vous réussiriez, de lui bien faire entendre que c'est un engagement qu'il prend de quitter le parti des rebelles.

PAQUITTA.

C'était mon projet, madame; ce sera ma première condition.

(*Elle sort en emportant les clefs et la lime.*)

SCÈNE XVI.

LA COMTESSE, DONA FRANCISCA, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Les sentimens d'indulgence et de bonté sont tellement le partage de cœurs comme les vôtres, mesdames, que je craindrais de vous blesser en vous remerciant d'une pareille action. On sert souvent la justice en s'opposant à ses rigueurs.

DONA FRANCISCA.

A moins qu'il ne soit question de vieux criminels bien endurcis, bien incorrigibles.

LA MARQUISE, souriant.

Oui ; mais ce n'est pas cela..... Je vais rejoindre ma mère et mes sœurs qui m'attendent dans une voiture tout près de ce château, heureuse de pouvoir leur donner l'assurance que l'intérêt que vous avez bien voulu prendre à ma triste destinée aura du moins été profitable à ce pauvre jeune homme.

LA COMTESSE.

Vous nous quittez avant de connaître le résultat de notre entreprise?

LA MARQUISE.

Je crains que cette visite n'ait déjà été trop longue pour vous, madame, et surtout pour ma mère, qui veut être de retour chez elle avant la nuit. Nous avons encore cinq lieues à faire. (La comtesse va pour la reconduire.) Ne vous dérangez pas, madame; j'ai là deux de mes gens qui m'avaient accompagnée.

(Elle sort.)

SCÈNE XVII.

LA COMTESSE, DONA FRANCISCA.

LA COMTESSE.

Si Paquitta allait échouer !

DONA FRANCISCA.

Elle échouerait, ma chère Elvire. Après tout, ce n'est pas le père qui est en prison, ce n'est que le fils. Je crains que l'habitude où je suis de tenir

compte aux enfans des actions de leurs ancêtres ne m'ait entraînée un peu loin. Il n'y a pas d'ancêtres parmi ces gens-là; il n'y a pas de transmission; chacun compte pour soi. Je serais désolée que l'on sût à quel point je me suis écartée de mes principes.

SCÈNE XVIII.

LE COMTE, LA COMTESSE, DONA FRANCISCA.

LE COMTE.

Ma mère, et vous, Elvire, écoutez-moi bien. Vous ne savez pas ce qui se passe?

LA COMTESSE, avec inquiétude.

Non, monsieur.

LE COMTE.

C'est d'une hardiesse.....

LA COMTESSE.

Expliquez-vous.

LE COMTE.

Pendant que vous êtes ici bien tranquilles....

DONA FRANCISCA.

Eh bien!

LE COMTE.

Que vous ne pensez à rien.....

DONA FRANCISCA.

Après.

LE COMTE.

Nous cernons Madrid. (La comtesse se détourne pour rire.) Deux hommes du premier mérite, qui sont dans mon cabinet, viennent d'en recevoir la nouvelle à l'instant. Notre parti est en plein triomphe.

DONA FRANCISCA.

Est-il possible?

LE COMTE.

Il me semble qu'il est bien temps de rendre au pouvoir absolu la faculté de pouvoir faire quelque chose.

DONA FRANCISCA.

Ah! sans doute, il est bien temps.

LE COMTE.

On y travaillait de longue date; on n'avait même jamais cessé d'y travailler; j'en avais parlé ce matin à Elvire; mais il paraît que nous avons trouvé l'occasion favorable, et que nous l'avons saisie avec tant d'à-propos, qu'à l'heure qu'il est on peut se flatter qu'il ne reste rien de ce qui existait encore hier.

LA COMTESSE.

C'est une révolution complète.

DONA FRANCISCA.

N'appelez donc pas révolution un événement qui est dans notre intérêt, ma bru.

LE COMTE.

Et dont il doit résulter le plus grand bien.

DONA FRANCISCA.

Comment donc vous y êtes-vous pris?

LE COMTE.

Je ne puis pas vous le dire encore; mais certainement nous le saurons demain avec détail.

DONA FRANCISCA.

Cerner Madrid!

LE COMTE, se frottant les mains.

Et de telle façon, qu'il serait impossible à un enfant de s'en échapper.

PEDRILLO, en dehors.

Le brigand est parti. (La comtesse, dont la figure, pendant toute cette scène, avait montré une légère teinte d'ironie, ne peut se contraindre davantage, et se laisse tomber dans un fauteuil en riant de toutes ses forces.)

LE COMTE, stupéfait.

D'où vient cette alerte? Qu'est-ce que cela signifie? Ma mère, voyez donc la gaieté d'Elvire. (A la comtesse.) Vous n'avez donc pas compris? Le brigand est évadé.

LA COMTESSE.

Tandis que vous cerniez la capitale.

LE COMTE.

Je n'y conçois rien.

SCÈNE XIX.

LE COMTE, LA COMTESSE, DONA FRANCISCA, PÉDRILLO.

LE COMTE.

Approche, pendard, scélérat, infâme; c'est toi qui nous joues ce tour exécrable.

PÉDRILLO.

Comment l'aurais-je pu, monseigneur? vous m'aviez consigné dans ma chambre. On dit au contraire que c'est par les ordres de monseignenr que le brigand a recouvré sa liberté.

LE COMTE.

Par mes ordres?

PÉDRILLO.

Vous avez envoyé des lettres à tous ses camarades pour venir le chercher.

LE COMTE.

Qu'on amène ici sur-le-champ les deux bons pères qui sont dans mon cabinet.

PÉDRILLO.

Monseigneur ne sait donc pas que les deux bons pères étaient aussi des brigands; ils se sont en allés avec leur chef.

LE COMTE.

Pas possible. Ils avaient l'air.....

PÉDRILLO.

Ces gens-là savent prendre tous les airs.

LE COMTE.

Quelle révélation! Ces hommes m'auraient trompé!

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENS, DAME MARCELLE.

DAME MARCELLE.

Madame! madame! Paquitta est-elle auprès de vous?

LA COMTESSE.

Il y a un quart d'heure que je ne l'ai vue.

DAME MARCELLE.

Alors, on n'en peut plus douter; elle s'est enfuie avec le brigand.

LA COMTESSE.

Dame Marcelle, êtes-vous bien sûre de ce que vous dites?

DAME MARCELLE.

Hélas! ce n'est que trop vrai, madame.

LA COMTESSE.

Pauvre Paquitta!

DAME MARCELLE.

C'est une perte qui ne sera pas difficile à réparer. Au reste, en faisant échapper son protégé, elle nous

a rendu un grand service; car tous ses camarades, que monseigneur avait mandés je ne sais pourquoi, n'avaient d'autres intentions que d'assiéger le château pour délivrer leur chef. Il vaut bien mieux que tout se soit passé sans rumeur.

LE COMTE, à dona Francisca.

Je ne sais plus trop que penser des nouvelles de Madrid.

DONA FRANCISCA, avec humeur.

Ah! laissez-moi, mon fils.

LE COMTE.

Il n'y a pas de ma faute dans tout cela..... Je vous jure que j'en suis innocent..... Vous semblez douter que je sois innocent.

DONA FRANCISCA.

Laissez-moi, vous dis-je.

LE COMTE.

Vous serez témoin des mesures que je veux prendre demain pour faire courir après ces vagabonds.

DONA FRANCISCA.

Demain?

LE COMTE.

Voici la nuit; et je n'aime pas les mesures de nuit. Faire sonner le tocsin, battre la générale, c'est un vacarme affreux. Ma foi! avant tout, il faut dormir.

PÉDRILLO, bas à Marcelle.

Quand je vous disais que monseigneur s'entendait avec eux.

LE COMTE.

Je ne reviens pas de ces deux grands drôles qui devinaient nos espérances aussi bien que nous, qui en parlaient mieux que moi, auxquels je confiais toutes mes idées. Si demain on les rattrape!...

DONA FRANCISCA.

Vous devez avoir des renseignemens qui vous guideront dans vos recherches, puisque vous avez envoyé des lettres.

LE COMTE.

Je les ai envoyées dans des creux d'arbres, dans des fentes de rochers, et sous des tas de pierres que ces fripons m'avaient désignés; elles ne portaient même pas de noms.

DAME MARCELLE.

Peut-être monseigneur trouvera-t-il quelque éclaircissement dans ce papier qu'ils ont laissé tomber sur le grand escalier.

LE COMTE, avec impatience.

Vous avez trouvé un papier? Donnez, donnez donc vite; c'est un coup du ciel. (Dame Marcelle lui donne une lettre cachetée qu'il ouvre avec précipitation.) Ah! ah! messieurs les scélérats!

DONA FRANCISCA, lisant par-dessus l'épaule du comte.

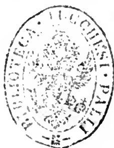
« IL NE FAUT PAS SE CONFESSER AU RENARD. »

LA

SOCIÉTÉ INTIME,

OU

AUTANT EN EMPORTE LE VENT.



PERSONNAGES.

MADAME DALINVAL.
MONSIEUR DESCHAMPS.
MONSIEUR FROGER.
MADAME FROGER.
M. VILBRUN.
MADAME JOMAR.
LÉONTINE, fille de madame Jomar.
MADAME DE ROUVIÈRE.
LE DOCTEUR ROBERT.
MADAME LA COMTESSE DE LA DUBINIÈRE.
JOSEPH, domestique de madame Dalinval.

La scène se passe à Paris.

Le théâtre représente un salon.



LA

SOCIÉTÉ INTIME.



SCÈNE I.

MADAME DALINVAL, JOSEPH.

(Madame Dalinval entre d'un côté du théâtre; elle sonne; Joseph entre de l'autre.)

MADAME DALINVAL.

Joseph, mettez des bougies sur cette table. (Joseph sort; elle prend de l'ouvrage et s'assied.) En petit comité, je trouve qu'il faut avoir l'air de faire quelque chose. (Joseph apporte des bougies.) Joseph, vous allumerez aussi dans mon cabinet, et vous y ferez du feu.

JOSEPH.

Oui, madame. (Il sort du côté où madame Dalinval est entrée sur la scène.)

MADAME DALINVAL, brodant.

Il faut avoir plusieurs pièces disponibles. Parmi les gens qu'on aime le mieux, il y en beaucoup qui vous ennuient..... On s'en débarrasse avec des cartes. (Elle quitte son ouvrage et se lève.) Il est tard, personne ne vient; me voilà depuis une heure ne sachant que faire. (A Joseph.) Vous avez fini là-dedans; c'est bien. (Joseph va pour sortir.) Ah! Joseph, vous n'êtes ici que depuis

quinze jours, et j'ai oublié de vous parler d'une habitude qu'avait François, et qui me paraissait assez bien : sans affectation, il trouvait moyen de placer un *de* devant le nom de toutes les personnes qu'il annonçait. Cela ne signifie rien, et cela a pourtant bonne mine. Comprenez-vous?

JOSEPH, riant.

Çà n'est pas difficile, madame. (On entend sonner. Il sort.)

MADAME DALINVAL.

Sans monsieur Dalinval, je ne serais pas embarrassée pour mettre ma maison sur un bon pied; mais il est si original.

JOSEPH, annonçant.

Monsieur de Deschamps.

(Il sort.)

SCÈNE II.

MADAME DALINVAL, M. DESCHAMPS.

M. DESCHAMPS.

De Deschamps! la peste! voilà un garçon qui a de belles manières.

MADAME DALINVAL.

Comment! monsieur Deschamps à Paris! mais quelle merveille!

M. DESCHAMPS.

Eh! mon Dieu, oui, ma charmante voisine. J'ai quitté la Bourgogne avant-hier matin, et me voici.

MADAME DALINVAL.

Vous ne prévoyiez donc pas cela l'automne dernier, car vous ne m'en avez pas parlé?

M. DESCHAMPS.

Comme il était question de mariage, et que rien n'est aussi incertain que ces sortes d'affaires, je n'ai pas voulu vous en rompre la tête avant que ce ne fût tout-à-fait sûr.

MADAME DALINVAL.

Ah! vous mariez monsieur votre fils!

M. DESCHAMPS.

Oui. Il épouse mademoiselle Duplessis, dont les parens ont une terre à peu près à deux lieues de la vôtre.

MADAME DALINVAL.

Je les connais un peu. Mais est-ce que c'est un mariage?

M. DESCHAMPS.

Mademoiselle Duplessis est fille unique.

MADAME DALINVAL.

J'entends bien.

M. DESCHAMPS.

Il y a vingt-cinq mille livres de rentes en fonds de terre dans cette maison-là.

MADAME DALINVAL.

C'est possible.

M. DESCHAMPS.

La jeune personne est agréable et parfaitement élevée.

MADAME DALINVAL.

Je ne dis pas le contraire..... Mais n'ai-je pas entendu dire que monsieur Duplessis faisait une espèce de commerce?

M. DESCHAMPS.

Comme vous, comme moi, comme tous les propriétaires; à la seule différence que nous ne vendons que nos vins, et que lui, avec les siens, vend aussi celui des autres.

MADAME DALINVAL.

Enfin, c'est un marchand; et, sans avoir des préjugés ridicules, je me méfie toujours de la conscience de ces messieurs-là.

M. DESCHAMPS.

Sur quelle conscience vous reposez-vous donc alors? Est-ce sur celle des gens en place? Tâchez d'en trouver un de bonne foi, et il vous dira à combien de mensonges il se condamne chaque jour. Je ne parle pas des courtisans; c'est leur métier; mais, moi, qui ne suis que d'un conseil de département, place tout-à-fait honorifique, eh bien! je n'ai jamais voté une seule fois comme je pensais que j'aurais dû le faire.

MADAME DALINVAL.

Sous un autre point de vue aussi, j'aurais cru que monsieur votre fils étant dans la magistrature,... pouvant se trouver un jour dans une position fort honorable... surtout à cause des idées actuelles, vous auriez pu porter vos prétentions vers une classe plus élevée.

M. DESCHAMPS.

Vous le savez, je suis un bon homme; je n'ai pas d'idées actuelles. Je marie mon fils comme je me serais trouvé heureux de le marier dans tous les temps.

MADAME DALINVAL.

Au fait, cela ne me regarde pas. Et que venez-vous faire à Paris pour ce mariage?

M. DESCHAMPS.

Des acquisitions, ma voisine. Ne faut-il pas une corbeille? Je me suis condamné à laisser dix mille francs dans la capitale avant de m'en retourner chez moi.

MADAME DALINVAL.

Dix mille francs!

M. DESCHAMPS.

Je pourrais même aller au-delà; cela ne me coûte rien. J'ai une partie de bois que j'avais toujours destinée à cet usage.

MADAME DALINVAL.

Vous êtes bien heureux. Je ne sais pas comment cela se fait; mais, à Paris, on n'a jamais rien à destiner d'avance. N'allez pas vous laisser tromper, au moins. Je vous indiquerai mes fournisseurs.

M. DESCHAMPS.

Est-ce que vous ne m'y conduirez pas vous-même?

MADAME DALINVAL.

Si vous le voulez. Mais c'est que je ne sais guère ce qui convient pour la province.

M. DESCHAMPS.

Tout ce qui convient pour Paris. Vous venez chaque année en Bourgogne; vous avez vu beaucoup de nos dames; je ne crois pas qu'on se mette nulle part autrement qu'on se met à Dijon.

MADAME DALINVAL.

Cela étant, je choisirai comme pour moi. Vous me restez ce soir?

M. DESCHAMPS.

Malheureusement je ne le puis pas, ma belle voisine; j'ai tant de commissions.

MADAME DALINVAL.

Vous ne ferez rien à l'heure qu'il est.

M. DESCHAMPS.

Pardonnez-moi: j'ai donné deux rendez-vous à mon hôtel.

MADAME DALINVAL.

Vous reviendrez alors. C'est aujourd'hui mon jour, et je suis curieuse de vous faire connaître cette bonne société que vous m'entendez si souvent regretter en Bourgogne. Tous les jeudis je reçois, mais en intimité seulement. Mon mari ne reste jamais ce jour-là; je suis sûre aussi de n'avoir personne de ma famille; de sorte que c'est un petit comité tout-à-fait composé d'amis. Rien n'est plus agréable.

M. DESCHAMPS.

Je ne crois pas vous avoir demandé de nouvelles de monsieur Dalinval.

MADAME DALINVAL.

C'est toujours monsieur Dalinval, comme vous le voyez dans sa terre, ne pouvant pas, Dieu merci, rester un instant en place ; ce qui fait que nous sommes très-rarement ensemble... Ah! promettez-moi de revenir, mon bon voisin.

M. DESCHAMPS.

J'y ferai tous mes efforts.

MADAME DALINVAL.

C'est que vous ne pouvez pas vous figurer en province ce que c'est qu'une société bien unie, sans tracasserie, où chacun parle tout haut, d'autant que ce sont tous gens d'esprit et dans les meilleurs principes.

M. DESCHAMPS.

Vous êtes toujours liée avec cette petite dame que vous nous avez amenée il y a deux ans?

MADAME DALINVAL.

Madame de Gennetine?..... Moins. Il n'y a pas de ma faute. C'est une personne assurément très-distinguée; elle est parfaite même; mais elle s'en tient là.

M. DESCHAMPS.

Ce n'est pas trop mal.

MADAME DALINVAL.

Sans doute; cependant il ne faut pas se singulariser. Elle veut se conduire seule; elle refuse toute association. Vous savez qu'aujourd'hui les femmes

d'une certaine sorte, pour donner l'exemple, se prêtent à différentes bonnes œuvres; nous allons, nous venons, nous courons, et toujours dans un sens convenu; elle, pas du tout. Elle a ses pauvres, dont on ne l'entend jamais parler; elle fait ses aumônes en cachette; en un mot, elle n'est bonne à rien.

SCÈNE III.

MADAME DALINVAL, M. DESCHAMPS.

JOSEPH, annonçant.

Monsieur et madame de Froger.

(Il sort.)

MADAME DALINVAL, à M. Deschamps.

Vous vous en allez... Songez que je compte sur vous.

(M. Deschamps salue et s'en va.)

SCÈNE IV.

MADAME DALINVAL, M. FROGER, MADAME FROGER.

MADAME FROGER.

Bonsoir, madame. Quel est donc ce monsieur qui vient de sortir?

MADAME DALINVAL.

C'est un voisin de terre qui m'est fort commode quand je suis en Bourgogne.

MADAME FROGER.

Ah! ne me parlez pas des voisins de terre à Paris. Ces gens-là ne sont bons que sur place.

M. FROGER.

Que sur place!

MADAME FROGER.

On ne sait qu'en faire, on ne sait que leur dire, on ne sait avec qui les mettre. Quand, par hasard, il m'en vient quelques uns de Champagne, mes domestiques ont le mot; je n'y suis jamais.

M. FROGER.

Jamais.

MADAME FROGER.

Les femmes encore, passe; mais les maris sont si maussades, si despotes...

MADAME DALINVAL.

Je ne trouve pas cela.

MADAME FROGER.

Il y a peut-être une exception pour la Bourgogne; mais, en général, et surtout en Champagne, ce sont de vrais tyrans domestiques, se mêlant de tout, choisissant eux-mêmes leur société, faisant les invitations, arrêtant leurs domestiques, les chassant, tenant toujours chez eux le dé de la conversation, ce qui est insupportable, ce qui en exclut toute grâce et toute variété... Demandez à monsieur Froger.

M. FROGER, levant les yeux au ciel.

Ah!

MADAME FROGER, avec ironie.

Mon premier mari avait eu le bon goût de prendre ces manières-là. (Monsieur Froger rit.) Cela tenterait aussi quelquefois monsieur Froger, quoiqu'il ne veuille pas en convenir.

M. FROGER.

Oh! par exemple!

MADAME FROGER.

Ne dites rien; vous savez que je prévois tout.

M. FROGER.

C'est vrai, tout.

MADAME DALINVAL, à part.

Quel bon mari!

MADAME FROGER, à son mari.

Je ne veux pas que vous vous donniez de ridicules.

MADAME DALINVAL, à part, en soupirant.

Est-elle heureuse!

M. FROGER, à madame Dalinval.

Madame, croyez-vous que ce monsieur de l'autre jour viendra ce soir pour me donner ma revanche au piquet?

MADAME FROGER.

Nous ne pouvons pas rester; j'ai encore trois visites à faire.

MADAME DALINVAL.

Comment? vous ne passez pas la soirée avec moi?

M. FROGER.

Où allons-nous donc?

MADAME FROGER.

Vous le verrez.

MADAME DALINVAL.

Je voulais vous lire une lettre de madame de Cerbonne.

MADAME FROGER.

Elle vous a écrit?

MADAME DALINVAL.

On peut dire cela devant monsieur Froger; à vingt ans, elle est déjà parfaite. Monsieur de Cerbonne, que nous avons connu si impérieux, qui nous faisait trembler pour une jeune femme... eh bien, il paraît qu'elle en a fait un esclave des plus soumis.

M. FROGER.

Voyez la petite espiègle.

MADAME FROGER.

J'ai toujours eu bonne opinion de Célestine.

MADAME DALINVAL.

Je vais chercher sa lettre; ce ne sera pas bien long.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

MONSIEUR et MADAME FROGER.

M. FROGER, se frottant les mains.

Je suis content de ce qui arrive à monsieur de Cerbonne; lui qui se moquait toujours de moi.

MADAME FROGER.

Pourquoi se moquait-il de vous?

M. FROGER.

Il répétait sans cesse que

« Du côté de la barbe est la toute-puissance. »

MADAME FROGER.

Ce n'est pas lui qui a dit cela le premier; c'est Molière.

M. FROGER.

Je le sais bien; scène seconde, acte trois, de *l'École des Femmes.*

MADAME FROGER.

Juste ciel! quelle mémoire! Vous relisez donc bien souvent cette comédie?

M. FROGER.

Pas trop.

MADAME FROGER.

Auriez-vous la prétention de vous croire un Arnolphe, un vieil imbécile; et me prenez-vous pour

une Agnès? Voyez comme ce raisonneur ridicule est puni à la fin de la pièce. Un mari sage doit se borner à être un bon mari; le reste regarde sa femme.

M. FROGER.

Vous n'avez pas à vous plaindre de moi.

MADAME FROGER.

Je n'ai pas dit un mot de cela; mais aussi suis-je une coquette, une dépensière? Ne sais-je pas conduire une maison? Manquez-vous de quelque chose?

FROGER.

Non, non; voilà qui est bien.

MADAME FROGER, regardant à la pendule.

Déjà dix heures! Partons bien vite.

M. FROGER.

Et la lettre de madame de Cerbonne?

MADAME FROGER.

Ce sera pour une autre fois.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

M. FROGER, M. VILBRUN.

JOSEPH, annonçant.

Monsieur de Vilbrun.

(Il sort.)

M. FROGER.

Bonsoir, monsieur Vilbrun.

M. VILBRUN.

Vous voyez un homme bien affligé.

MADAME FROGER, appelant en dehors.

Monsieur Froger!

M. FROGER, prenant la main de M. Vilbrun.

C'est triste.

(Il s'enfuit.)

SCÈNE VII.

M. VILBRUN, MADAME DALINVAL.

MADAME DALINVAL, lisant sans regarder sur le théâtre.

Voici le passage. (Elle lit haut.) « Je n'ai pris, comme vous croyez bien, ni l'humeur impérieuse, ni la ressource banale d'une petite santé, ni l'expédient si usé des attaques de nerfs pour réduire monsieur de Cerbonne; (Elle rit.) c'est par une extrême jalousie et en l'accablant d'un amour excessif que je l'ai amené à n'être plus qu'un enfant devant moi. » (Elle lève les yeux et aperçoit M. Vilbrun.) Pardon. Monsieur et madame Froger étaient là tout à l'heure; est-ce qu'ils sont partis?

M. VILBRUN, de l'air le plus affligé.

Oui, madame.

MADAME DALINVAL.

Qu'avez-vous donc, monsieur Vilbrun?

M. VILBRUN, d'une voix altérée.

Ah! madame, excusez le trouble où je suis. Martial,

mon pauvre cousin Martial... que j'ai eu l'honneur de vous présenter il y a deux mois...

MADAME DALINVAL, d'un air d'intérêt.

Eh bien?

M. VILBRUN.

Martial, mon ami d'enfance, un homme excellent...

MADAME DALINVAL.

Après.

M. VILBRUN.

Je sors de chez lui... (Pleurant.) Il est abandonné des médecins. (Il s'assied et met un mouchoir devant ses yeux.)

MADAME DALINVAL.

C'est terrible. Un jeune homme si fort.

M. VILBRUN, pleurant toujours.

Cela ne fait rien, madame.

MADAME DALINVAL.

Quelle est donc sa maladie?

M. VILBRUN, de même.

Ils nomment cela..... Je ne sais seulement pas comment ils nomment cela..... mais ils l'ont condamné.

MADAME DALINVAL.

Avez-vous fait faire une consultation?

M. VILBRUN, même jeu jusqu'à nouvelle indication.

On en a fait dix.

MADAME DALINVAL.

Il est garçon?

M. VILBRUN.

Heureusement. Ah! pauvre Martial!

MADAME DALINVAL.

Il ne faut pas vous désespérer de la sorte, monsieur Vilbrun; les médecins ne sont pas infaillibles; à son âge, une crise favorable...

M. VILBRUN.

Non, madame, non.

MADAME DALINVAL.

A-t-il de la fortune?

M. VILBRUN.

Vingt mille livres de rentes, tant en maisons à Paris qu'en terres et en obligations.

MADAME DALINVAL.

Quels sont ses héritiers?

M. VILBRUN, *pleurant plus fort.*

Il n'en a pas d'autres que moi.

MADAME DALINVAL.

Je sais que ce n'est pas un adoucissement pour un cœur comme le vôtre; mais, monsieur Vilbrun, il faut se faire une raison.

M. VILBRUN.

Quelle raison puis-je me faire dans un moment aussi cruel?

MADAME DALINVAL.

Il vous reste encore des amis.

M. VILBRUN.

Ah! madame, aucun comme celui-là.

MADAME DALINVAL.

Tout n'est pas fini d'ailleurs.

M. VILBRUN, regardant fixement madame Dalinval, et oubliant son rôle d'affligé.

Cela est vrai pourtant.

MADAME DALINVAL.

On revient de si loin.

M. VILBRUN.

Oui.

MADAME DALINVAL.

Il peut en réchapper.

M. VILBRUN.

Il faudrait un miracle.

MADAME DALINVAL.

Mais non.

M. VILBRUN.

C'est impossible.

MADAME DALINVAL.

Cela se voit tous les jours.

M. VILBRUN.

Vous croyez?

MADAME DALINVAL.

Certainement.

M. VILBRUN.

Vous en connaissez des exemples?

MADAME DALINVAL.

Mille.

M. VILBRUN, recommençant à pleurer.

C'est consolant.

MADAME DALINVAL.

Il peut vivre encore trente ans.

VILBRUN, pleurant plus fort.

Qu'il en vive quarante!

MADAME DALINVAL.

Il peut vivre plus long-temps que vous.

M. VILBRUN, avec explosion de sanglots.

C'est tout ce que je désire.

SCÈNE VIII.

MADAME DALINVAL, M. VILBRUN.

JOSEPH, annonçant.

Madame et mademoiselle de Jomar.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

MADAME DALINVAL, M VILBRUN, MADAME JOMAR, LÉONTINE.

MADAME JOMAR, d'une voix élevée.

Suis-je de parole, ma belle? (Madame Dalinval lui fait signe de parler moins haut en lui montrant M. Vilbrun.) Qu'est-ce donc qui lui arrive*?

MADAME DALINVAL, à demi-voix.

Il est au moment de perdre un cousin auquel il était fort attaché.

MADAME JOMAR, légèrement.

Ah! ah!

MADAME DALINVAL.

Et qui lui laisse vingt mille livres de rentes.

MADAME JOMAR.

Est-il possible! Mais savez-vous que c'est superbe. (Elle fait la révérence à M. Vilbrun de l'air du plus vif intérêt; M. Vilbrun lui rend son salut.) Quel beau parti pour Léontine!

MADAME DALINVAL.

Vous m'y faites penser: il faut que je lui en parle.

MADAME JOMAR.

Quoi! tout de suite, au travers de son chagrin!

* Dans cette scène, madame Jomar et Léontine se placent à une extrémité du théâtre, et M. Vilbrun reste à l'autre, dans l'attitude d'un homme accablé de tristesse. Madame Dalinval est au milieu.

MADAME DALINVAL.

Oui, oui. C'est quand les hommes sont fortement émus qu'on en obtient meilleure composition. D'ailleurs ne m'avez-vous pas dit qu'il avait déjà pensé à votre fille ?

MADAME JOMAR.

A la bonne heure; mais il n'avait pas ce surcroît de fortune.

MADAME DALINVAL.

Raison de plus pour se presser. Laissez-moi faire. Engagez seulement Léontine à me seconder de quelques mots, ou seulement d'un regard.

MADAME JOMAR.

Vous ne la connaissez pas. C'est le caractère le plus intraitable; elle s'est fait une dignité si ridicule...

MADAME DALINVAL.

Plus bas donc; il nous regarde. N'importe, je vais toujours jeter quelques paroles en l'air. (Elle va doucement, et avec un maintien composé, à l'autre extrémité du théâtre, trouver M. Vilbrun à qui elle parle bas, et qui lui répond de même.)

MADAME JOMAR, à demi-voix à sa fille qui est occupée à feuilleter un livre.

As-tu entendu ce que madame Dalinval me disait ?

LÉONTINE.

Non.

MADAME JOMAR, ayant l'air de lire dans le livre que tient sa fille.

Monsieur Vilbrun hérite de vingt mille livres de rentes.

LÉONTINE, d'un air de grande insouciance.

Je lui en fais mon compliment.

MADAME JOMAR, les yeux toujours fixes sur le livre.

Tu es insupportable...... Véritablement, ma fille, vous feriez croire que vous n'avez aucune sensibilité. Vous connaissez monsieur Vilbrun ; vous voyez qu'il est dans le chagrin, et vous vous obstinez à ne pas lever les yeux de dessus un méchant livre.

LÉONTINE.

Mais, maman, que faut-il donc regarder pour consoler monsieur Vilbrun ?

MADAME JOMAR.

Toujours de l'ironie et de la sécheresse. (Elle prend une broderie qu'elle examine. Léontine continue de s'occuper de son livre, et toutes deux gardent le silence.)

MADAME DALINVAL, qui a d'abord parlé bas à M. Vilbrun, élève un peu la voix.

Léontine est aimable ; elle est douce ; elle est bonne ; elle compatira à vos chagrins, et je ne doute pas qu'elle ne finisse par vous rattacher à l'existence. (M. Vilbrun soupire, baisse les yeux, et retombe dans sa rêverie. Madame Dalinval le quitte et s'approche de madame Jomar, à qui elle dit avec vitesse :) Les choses vont mieux que je ne l'espérais. Dites-moi tout de suite ce que vous comptez donner en mariage à votre fille.

MADAME JOMAR.

Mais la charge de son père, d'abord, et à peu près soixante mille francs.

MADAME DALINVAL retourne à M. Vilbrun avec le même maintien et les mêmes précautions que la première fois.

Léontine aura cent mille francs de dot, outre la

charge de son père, qui est fort honorable et assez lucrative. Quand une femme que l'on aime apporte de pareils avantages...

M. VILBRUN, du ton le plus mélancolique.

Dans la situation d'esprit où je me trouve, vous croyez bien que les honneurs ne me touchent guère; je ne sens que trop qu'il me sera impossible d'appliquer désormais mon esprit aux choses de ce monde. Non, madame, une charge ne me convient pas; et puisque vous avez la bonté de m'offrir la main de votre jeune amie pour essuyer les larmes qui pèsent sur mon cœur, je vous avouerai que j'aimerais mieux que sa dot fût toute en argent comptant.

(Il soupire, passe la main sur ses yeux, et entre négligemment dans le cabinet de madame Dalinval.)

SCÈNE X.

MADAME DALINVAL, MADAME JOMAR, LÉONTINE.

MADAME JOMAR.

J'ai cru qu'il s'en allait.

MADAME DALINVAL.

Non; il entre dans mon cabinet, apparemment pour me donner la liberté de vous présenter son *ultimatum*.

MADAME JOMAR.

Est-ce qu'il fait des objections?

MADAME DALINVAL.

Ne me parlez pas des hommes; ils se ressemblent tous. Il n'y en a pas un qui n'exploite même ses sentimens au profit de sa fortune et de son ambition. Un Vilbrun! parce qu'il a l'espoir d'hériter, s'imagine qu'il ne doit plus mettre de bornes à ses prétentions. La dot de Léontine, que j'avais même un peu arrangée, n'est plus qu'une misère à ses yeux.

LÉONTINE.

Que dites-vous, madame, de ma dot et de monsieur Vilbrun?

MADAME JOMAR.

Rien, ma fille.

LÉONTINE, *avec gaieté.*

J'espère bien que l'une ne se trouvera jamais avec l'autre. Ce n'est pas la peine d'être jeune, jolie, et d'avoir de la fortune, pour devenir madame Vilbrun.

MADAME JOMAR.

Léontine, vous êtes folle.

MADAME DALINVAL.

Mais non, et c'est moi qui perdais la tête de vouloir vous embarquer dans une semblable affaire. Monsieur Vilbrun est un sournois, un homme intéressé, un esprit faux, très-égoïste, et qui, j'en suis sûre, rendrait une femme excessivement malheureuse.

MADAME JOMAR.

Ma chère amie, tout cela est fort aisé à dire quand on n'a pas de fille à marier.

LÉONTINE, toujours gaiement.

C'est que vous ne savez pas, madame, ce que c'est qu'une fille à marier. C'est une personne destinée à entendre vanter alternativement les choses les plus opposées ; qui doit croire un jour que rien n'est plus avantageux pour elle que de donner sa main à un homme qui serait son père, et le lendemain, si ce mariage a manqué, oublier tout ce qu'on lui a dit la veille pour prendre de nouvelles idées en faveur d'un mari de son âge. S'il était possible qu'elle adoptât aussi subitement qu'on les lui présente cette foule d'images qui passent devant ses yeux, le résultat infaillible serait de la rendre folle. Heureusement pour moi, je prends tout cela en gaieté, et si je désire me marier, c'est pour ne plus entendre parler de mariage.

MADAME JOMAR.

Dissimulation de jeune personne.

SCÈNE XI.

MADAME DALINVAL, MADAME JOMAR, LÉONTINE.

JOSEPH, annonçant.

Madame de Rouvière.

(Il sort.)

MADAME JOMAR.

Je vais aller faire une petite visite à ce pauvre monsieur Vilbrun ; car, quoi que vous en disiez, il y a vraiment de l'inhumanité à le laisser ainsi tout seul.

(Elle entre dans le cabinet.)

SCÈNE XII.

MADAME DALINVAL, LÉONTINE, MADAME DE ROUVIÈRE.

MADAME DALINVAL.

Bon Dieu! que vous êtes belle!

MADAME DE ROUVIÈRE.

Je comptais sur cette exclamation.

MADAME DALINVAL.

Ce n'est pas pour moi que vous avez fait cette toilette?

MADAME DE ROUVIÈRE.

Non; c'est seulement pour faire de la toilette. Bonsoir, Léontine. Et puis il est possible que j'aille ce soir au bal.

MADAME DALINVAL.

Au bal! En vérité? A l'époque de l'année où nous sommes! Vous n'êtes donc plus dans la réforme?

MADAME DE ROUVIÈRE.

Je n'en sais rien; mais, en attendant, je retourne au bal. J'avais pris tout cela trop au sérieux, et monsieur Trufaux, qui me dirigeait, avait fini par devenir insupportable. Croiriez-vous qu'après m'avoir interdit l'un après l'autre tous les genres de spectacles, il me parlait encore de renoncer à l'Opéra-Bouffe? Un théâtre réservé! A coup sûr, ce n'est pas là qu'on peut se corrompre l'esprit.

MADAME DALINVAL.

Il allait trop vite.

MADAME DE ROUVIÈRE.

N'est-il pas vrai? D'autant que je suis dans une position charmante : je suis veuve; je ne crains pas de faire perdre une place à mon mari en me conduisant d'une façon ou d'une autre, je n'ai pas non plus d'enfans à établir; et c'est ce que je faisais observer à monsieur Trufaux chaque fois qu'il me demandait un nouveau sacrifice. On doit régler ces choses-là sur l'état des gens à qui on a affaire.

MADAME DALINVAL.

Vous bataillez ainsi avec lui?

MADAME DE ROUVIÈRE.

Pied à pied. Comme j'étais de bonne foi, j'y regardais de plus près qu'un autre. Lui a de l'ambition, il est tout simple qu'il se mette au grand complet; mais moi!

MADAME DALINVAL.

Vous pourriez penser à vous remarier; une jeune veuve ne risque jamais rien à paraître un peu prude.

MADAME DE ROUVIÈRE.

Prude tant qu'on voudra. Qu'est-ce donc que cela coûte? Mais vouloir me faire vivre au milieu de Paris comme un anachorète... ah! c'est trop fort.

MADAME DALINVAL.

Il y a tel homme en place que cela pourrait tenter.

MADAME DE ROUVIÈRE.

Mais je ne pense pas à me remarier; et, si j'y pensais, ce ne serait certainement pas avec un homme en place; le ciel m'en préserve. Ajouter à tous les désagrémens du mariage celui d'être sans cesse sur le qui-vive, dans la crainte de nuire au crédit d'un mari qui me serait peut-être odieux; ou bien, si j'avais le travers de me croire un personnage, me réveiller un matin avec toutes les angoisses d'une disgrâce imprévue; non, non, cela ne me tente pas. Je suis veuve, et je m'y tiens.

MADAME DALINVAL.

Avec une apparence de folie, elle a toujours été raisonnable.

MADAME DE ROUVIÈRE.

Mais où est donc madame votre mère, Léontine?

LÉONTINE.

Dans le cabinet de madame Dalinval.

MADAME DE ROUVIÈRE.

Toute seule? (Elle va à la porte du cabinet et revient en riant.) Elle joue aux cartes avec monsieur Vilbrun; je ne veux pas les déranger.

LÉONTINE, à madame Dalinval.

Assurément, madame, ils sont d'accord.

MADAME DE ROUVIÈRE.

D'accord sur quoi?

MADAME DALINVAL.

Cela ne vous regarde pas, curieuse.

MADAME DE ROUVIERE, après avoir examiné Léontine avec attention.

Eh bien! je devine. Il est question de mariage. Pauvre Léontine! C'est donc fini pour son cousin Martial?

MADAME DALINVAL.

Quoi! vous savez cela aussi?

MADAME DE ROUVIÈRE.

Il est venu faire avant-hier chez ma tante une scène de désespoir sur ce qu'il allait hériter de vingt mille livres de rentes. N'est-ce pas cela?

MADAME DALINVAL.

Dès avant-hier! Je croyais sa douleur toute récente. Quel comédien! Je serais tentée à présent de dire comme vous : pauvre Léontine!

MADAME DE ROUVIÈRE.

Je ne me suis donc pas trompée? Madame, nous devons faire ouvrir les yeux à madame Jomar; lui remontrer quel homme est ce Vilbrun ; et que, dût-il hériter de plusieurs millions, elle n'en ferait pas moins le malheur de sa fille. D'être malheureuse encore, ce ne serait rien; mais ne pouvoir se plaindre, parce que la femme d'un homme hypocrite a toujours un fort parti contre elle, c'est le dernier des supplices.

MADAME DALINVAL.

Taisez-vous donc.

MADAME DE ROUVIÈRE.

Pourquoi aussi Léontine n'a-t-elle pas accueilli la

demande du fils de ce médecin si célèbre et si riche dont j'avais parlé à sa mère? Je n'aime pas beaucoup les médecins; mais je préférerais en épouser cent plutôt qu'un homme comme monsieur Vilbrun.

SCÈNE XIII.

MADAME DALINVAL, MADAME DE ROUVIÈRE, LÉONTINE.

JOSEPH, annonçant.

Monsieur le docteur de Robert.

(Il sort.)

SCÈNE XIV.

MADAME DALINVAL, LÉONTINE, MADAME DE ROUVIÈRE, LE DOCTEUR.

MADAME DALINVAL.

Ah! docteur, quel dommage que vous soyez marié!

LE DOCTEUR.

C'est vrai; mais pourquoi me dites-vous cela?

MADAME DALINVAL.

Parce que madame de Rouvière aurait bien pu vous épouser.

LE DOCTEUR.

Quoi! belle dame, j'aurais eu le bonheur de vous plaire à ce point-là?

MADAME DE ROUVIÈRE.

Pas du tout. Je ne pensais pas à vous quand je disais, par plaisanterie, que j'épouserais un médecin plutôt qu'un homme faux, un hypocrite.

LE DOCTEUR.

Au moins avez-vous une bonne opinion de notre corps, puisque vous n'imaginez pas qu'il puisse renfermer de gens pareils.

MADAME DE ROUVIÈRE.

Il me semble qu'il doit vous suffire d'en imposer sur votre science sans chercher à cumuler d'autres impostures.

LE DOCTEUR.

Quant à moi, vous avez raison; je ne cumule pas; j'ai une clientèle trop nombreuse pour penser à y joindre une autre branche d'industrie. Mais d'où vous vient aujourd'hui ce surcroît de fureur contre les hypocrites?

MADAME DE ROUVIÈRE.

C'est à propos de monsieur Vilbrun.

MADAME DALINVAL.

Mais, ma chère amie, vous êtes d'une promptitude...

MADAME DE ROUVIÈRE.

Que je voudrais voir imiter par plus de monde. J'ai été enlacée si long-temps dans les filets de ces gens-là; ils m'ont tant tourmentée, tant fait de grimaces, qu'il m'est bien permis de prendre ma revanche.

LE DOCTEUR.

Très-bien, très-bien; je conçois parfaitement cela, mais pas à l'égard de monsieur Vilbrun.

MADAME DE ROUVIÈRE.

Parce que vous ne pensez qu'à un genre d'hypocrisie. N'y en a-t-il pas de toute espèce? Et quand la grande est en vigueur, n'en fait-elle pas éclore des milliers d'autres? Hypocrisie de douceur, de bonté, de désintéressement, de fidélité, de dévouement, de sensibilité... que sais-je, moi?

LE DOCTEUR.

Et à quel genre, selon vous, monsieur Vilbrun a-t-il donné la préférence?

MADAME DE ROUVIÈRE.

Il improvise depuis quelques jours des scènes variées pour se faire plaindre de la mort d'un cousin qui va doubler sa fortune.

LE DOCTEUR.

Je ne lui connais de cousin, dont il doive hériter, que monsieur Martial.

MADAME DALINVAL.

C'est cela même.

LE DOCTEUR.

Mais il est hors de danger. J'ai été appelé en consultation auprès de lui; il n'y a eu tout au plus que deux heures d'inquiétudes sérieuses; et, dans très-peu de temps, il se portera aussi bien que vous et moi.

MADAME DE ROUVIÈRE, à madame Dalinval.

Ah ! madame, permettez-moi de porter cette nouvelle à monsieur Vilbrun. (Au docteur.) Il est là, dans le cabinet de madame Dalinval.

MADAME DALINVAL.

Je m'en charge. (Elle entre dans le cabinet.)

LÉONTINE.

Quel bonheur !

LE DOCTEUR, bas à madame de Rouvière.

Est-ce que cette jeune personne aimait monsieur Martial ?

MADAME DE ROUVIÈRE.

Au contraire, c'est qu'elle ne peut pas souffrir monsieur Vilbrun.

SCÈNE XV.

MADAME DE ROUVIÈRE, LÉONTINE, LE DOCTEUR, MADAME DALINVAL, MADAME JOMAR.

MADAME DALINVAL.

Docteur, docteur, vite du secours ; il vient de se trouver mal.

LE DOCTEUR.

Ah ! ah ! (Il entre dans le cabinet.)

SCÈNE XVI.

MADAME DE ROUVIÈRE, LÉONTINE, MADAME DALINVAL, MADAME JOMAR.

MADAME DE ROUVIÈRE.

C'est votre bonne nouvelle qui a produit cet effet-là.

MADAME DALINVAL.

Comment pouvez-vous plaisanter?

MADAME JOMAR.

Laissez faire madame; il n'y a rien de moins sérieux que ce qui se passe là-dedans; vous n'avez pas pu le voir comme moi qui étais assise en face de lui. A chacune de vos paroles dont il pressentait le résultat, malgré sa surprise et son désappointement, il cherchait néanmoins la contenance qu'il devait faire; et, comme apparemment il n'en trouvait aucune qui lui convînt, il a pris le parti que nous aurions pris à sa place : il s'est trouvé mal.

MADAME DE ROUVIÈRE.

Voilà un monsieur bien difficile à contenter.

MADAME DALINVAL.

Malgré cela, madame Jomar pourrait se tromper, et je vais voir s'il n'a besoin de rien.

(Elle entre dans le cabinet.)

SCÈNE XVII.

MADAME JOMAR, MADAME DE ROUVIÈRE, LÉONTINE.

MADAME DE ROUVIÈRE.

Vous ne sauriez croire, madame, la satisfaction que j'éprouve quand je vois la fausseté se trahir elle-même.

MADAME JOMAR.

Le docteur est bien sûr que ce monsieur Martial en reviendra?

LÉONTINE.

Oh! très-sûr, maman.

MADAME JOMAR, prenant la main de sa fille.

Chère enfant! vois, si nous eussions écouté madame Dalinval.

MADAME DE ROUVIÈRE.

Elle est de si bonne foi.

MADAME JOMAR.

Assurément; mais vous ne pouvez pas deviner, madame, jusqu'à quel point sa bonne foi pouvait nous compromettre.

MADAME DE ROUVIÈRE.

Mademoiselle Léontine sait que je m'en doute.

MADAME JOMAR.

Comment!

MADAME DE ROUVIÈRE.

N'ayez aucune inquiétude, madame; je sais être discrète quand il le faut.

MADAME JOMAR.

Ce n'est pas à cause de moi; mais vous sentez quel air de légèreté cela pourrait donner à madame Dalinval. On ne se mêle ordinairement de mariage que quand on est à peu près sûr d'être avoué par les deux parties, et rien au monde ne m'engagerait à contrarier les inclinations de Léontine. (*Elle embrasse sa fille.*)

SCÈNE XVIII.

MADAME JOMAR, MADAME DE ROUVIÈRE, MADAME DALINVAL, LÉONTINE, LE DOCTEUR, M. VILBRUN.

M. VILBRUN, *s'appuyant sur le docteur.*

Je vous ai beaucoup d'obligations, monsieur.

LE DOCTEUR.

Si vous le désirez, je puis vous conduire chez votre cousin; je passe devant sa porte.

M. VILBRUN, *d'un air abattu.*

Ce n'est pas pressé, puisqu'il va si bien... J'aime mieux retourner chez moi.

MADAME DE ROUVIÈRE.

Voilà une bonne soirée pour vous, monsieur Vilbrun.

M. VILBRUN.

Ah! sans doute, madame.

MADAME DE ROUVIÈRE.

Et qui a bien fait éclater la bonté de votre cœur.

M. VILBRUN.

Je ne puis pas m'en faire un mérite. (Bas à madame Jomar.) Puis-je toujours avoir l'honneur de faire ma demande à monsieur votre mari?

MADAME JOMAR, bas et d'un air de distraction.

Je vous écrirai, monsieur Vilbrun.

M. VILBRUN.

Mesdames, je vous prie de m'excuser; mais je ne puis rester davantage.

MADAME DALINVAL.

Bonsoir, monsieur Vilbrun.

LE DOCTEUR.

Monsieur, je vais vous accompagner.

(Le docteur et M. Vilbrun sortent.)

SCÈNE XIX.

MADAME JOMAR, MADAME DE ROUVIÈRE, MADAME DALINVAL, LÉONTINE.

MADAME DE ROUVIÈRE.

Le docteur est-il parfait! Il a l'air de craindre une rechute.

MADAME DALINVAL.

Vous devenez méchante, au point que je ne vous reconnais pas.

MADAME DE ROUVIÈRE.

C'est que j'ai été si bonne!

MADAME JOMAR, bas à madame Dalinval.

Est-ce en terres ou en maisons à Paris que monsieur Martial a vingt mille livres de rentes?

MADAME DALINVAL, bas à madame Jomar.

Ne me parlez plus de mariage, madame Jomar.

MADAME JOMAR, haut.

Mais je ne vous en parle pas non plus.

MADAME DALINVAL, bas à madame Jomar.

Vous voyez comme j'ai la main malheureuse.

MADAME JOMAR, d'un ton piqué.

Léontine, tu sais que nous allons ce soir chez ta tante.

LÉONTINE, à part.

Si je pouvais y trouver mon cousin Julien.

MADAME DALINVAL.

Je suis sûre que vous n'aviez pas l'intention de me quitter si tôt.

MADAME DE ROUVIÈRE, regardant la pendule.

Mais il est dix heures et demie; il est temps de me décider si je veux aller au bal.

MADAME DALINVAL, à madame de Rouvière.

Restez-moi, du moins.

MADAME DE ROUVIÈRE.

Je réfléchis que je ne puis pas. Moi qui ai la toilette en aversion, il se trouverait que j'en aurais fait aujourd'hui inutilement.

MADAME DALINVAL, d'un ton piqué.

C'est une raison sans réplique. Je vous laisse libres, mesdames.

MADAME DE ROUVIÈRE.

Serez-vous chez vous la semaine prochaine?

MADAME DALINVAL.

Je ne crois pas.

MADAME DE ROUVIÈRE.

A tout hasard, je m'y présenterai lundi soir.

MADAME JOMAR, à madame Dalinval.

Bonsoir, madame.

(Madame de Rouvière, madame Jomar et Léontine s'en vont.)

SCÈNE XX.

MADAME DALINVAL, seule.

C'est une grande ressource que de recevoir du monde; c'est fort divertissant; et voilà une soirée employée à merveille. Que monsieur Dalinval se moquerait de moi, s'il savait comment j'ai passé mon temps! Enfin, il n'est pas onze heures, et j'ai encore de l'espoir.

SCÈNE XXI.

MADAME DALINVAL, JOSEPH.

JOSEPH, annonçant.

Madame la comtesse de la Dubinière.

(Il sort.)

SCÈNE XXII.

MADAME DALINVAL, MADAME DE LA DUBINIÈRE.

MADAME DE LA DUBINIÈRE.

Vous êtes bien esseulée, ce me semble?

MADAME DALINVAL.

J'ai eu beaucoup de monde ce soir, madame; mais, je ne sais comment cela s'est fait, on m'a quittée de bonne heure.

MADAME DE LA DUBINIÈRE.

Je vous dirai bien comment cela s'est fait, moi. Vos réunions n'ont pas de but, pas de motif. On vient chez vous, parce que c'est votre jeudi, et que c'est comme une condition pour vous avoir chez soi à son tour; vous n'avez pas de conversation posée, rien qui fixe, qui attache, aucune de ces thèses qui excitent l'envie de briller, et tiennent l'esprit de chacun en éveil; vous n'avez pas même de lectures,

la ressource de toutes les maisons où l'on ne joue pas, et où l'on craint de se compromettre en laissant parler politique : que voulez-vous qui séduise votre monde ?

MADAME DALINVAL.

Ce sont des amis qui se connaissent tous...

MADAME DE LA DUBINIÈRE.

Ah ! des amis. Des amis, c'est bon pour commencer, tant qu'on n'a trouvé rien de mieux ; mais depuis le temps que vous recevez, je m'étonne que vous en soyez encore là. Je vous avouerai que c'est une des causes qui font que je préfère venir vous voir le matin, quand vous êtes seule, plutôt que de me trouver avec des personnes qu'on ne rencontre nulle part, que par conséquent on ne se soucie pas d'aborder. Soyez franche ; je parierais que votre jeudi est bien souvent une corvée pour vous. Cela doit être ainsi avec des gens qui, sous prétexte d'amitié, vous accablent de confidences ennuyeuses, de détails assommans ; qui vont même quelquefois jusqu'à vous demander de leur rendre des services. Pour moi, ce serait à mourir.

MADAME DALINVAL.

Il faut cependant exercer de temps en temps sa bonté.

MADAME DE LA DUBINIÈRE.

Exercez-la comme moi, en écoutant d'un air satisfait un auteur qui vous lit quelque chose, en lui faisant des complimens dont vous ne pensez pas un

mot; il n'y a rien dont on soit plus reconnaissant; cela vous classe et vous attire une foule de poètes et de littérateurs qui, à leur tour, donnent le plus grand éclat à votre maison. Les hommes de mérite, dans tous les genres, demandent à vous être présentés, puis les étrangers, puis tout le monde; et, dans ce tourbillon, il n'y a pourtant personne avec qui vous soyez véritablement liée.

MADAME DALINVAL.

C'est bien agréable, je ne dis pas le contraire; mais monsieur Dalinval pourrait penser différemment.

MADAME DE LA DUBINIÈRE.

Monsieur le comte de la Dubinière ne peut pas souffrir cela non plus; mais je ne le contrains pas à rester : voilà tout ce qu'il y a. D'ailleurs, il sait que j'écris des Mémoires, et il ne se soucie pas de se fâcher avec moi. C'est une grande puissance que les Mémoires!

MADAME DALINVAL, *d'un air effrayé.*

Vous écrivez des Mémoires!... C'est singulier l'effet que cela me fait.

MADAME DE LA DUBINIÈRE.

Vous avez tort. Essayez-en, et vous verrez qu'il n'y a rien de mieux imaginé pour être parfaite dans la société. On sait si bien qu'on ne perdra rien pour attendre, que cette idée seule suffit pour vous tempérer. Animosité, envie, médisances, rivalités, tout se dépose à petit bruit pour ne paraître que quand

vous le jugerez convenable; et, grâce à cet avenir qui est à votre disposition, il ne vous en coûte rien pour vous parer dans le monde d'une patience presque divine.

MADAME DALINVAL.

Seront-ils volumineux?

MADAME DE LA DUBINIÈRE.

Mais... j'ai beaucoup d'imagination, et je connais tant de monde.

MADAME DALINVAL.

Vous n'y parlez pas de moi?

MADAME DE LA DUBINIÈRE.

Je ne veux pas leur ôter leur fraîcheur. Ce sera à vous de vous les procurer quand ils paraîtront.

MADAME DALINVAL.

Je suis si insignifiante.

MADAME DE LA DUBINIÈRE.

Vous avez une conduite exemplaire; vous êtes une femme excellente, remplie de vertus; par conséquent, dans mes Mémoires, vous devez être mon amie intime; cela va sans dire.

MADAME DALINVAL.

Et votre mari?

MADAME DE LA DUBINIÈRE.

Je l'ai déjà fait et refait plusieurs fois, suivant l'inspiration du moment, parce qu'il faut que ces choses-là soient faites d'inspiration. Mes ennemis, par exemple, sont traités avec une verve...

MADAME DALINVAL.

Vous avez des ennemis?

MADAME DE LA DUBINIÈRE.

Qu'est-ce qui donnerait donc du piquant à mes Mémoires? Certainement j'en ai, et j'espère bien en avoir davantage. Mais revenons à ce que nous disions. Vous auriez beau vous en défendre, il est bien convenu que vos petits comités vous ennuient, que vous en êtes excédée, et que vous ne semblez y tenir encore que faute de savoir comment vous y prendre pour recevoir un monde qui vous soit plus agréable. Eh bien! je m'en charge.

MADAME DALINVAL.

Mais, madame, je suis vraiment surprise....

MADAME DE LA DUBINIÈRE.

J'ai une foule d'auteurs qui me demandent à cor et à cris des soirées de lecture, et que je ne puis pas satisfaire, parce que, pouvant choisir, je ne veux me réserver que ce qu'il y a de mieux : je vous les adresserai.

MADAME DALINVAL.

A moi!

MADAME DE LA DUBINIÈRE.

Je ne me bornerai pas là; je veux que vous ayez aussi un auditoire convenable, et tel qu'il vous le faut pour les auteurs dont je viens de vous parler. Ne craignez rien, je vous le choisirai de façon à ce que vous en soyez contente sous d'autres rapports. Il y a tant de gens qui s'ennuient, et qui ne savent

que faire, qu'avec des glaces, du thé, des gâteaux, et un peu de cohue, on peut leur faire écouter tout ce qu'on veut.

MADAME DALINVAL.

C'est charmant! J'ai mon grand salon qui ne sert à rien, et qui du moins, comme cela, se trouverait avoir une destination.

MADAME DE LA DUBINIÈRE.

Vous voyez même que rien ne nous empêcherait d'admettre ce que vous appelez vos amis.

MADAME DALINVAL.

Oui; cela fait nombre.

MADAME DE LA DUBINIÈRE.

C'est quelques personnes de plus qui s'étoufferont chez vous.

MADAME DALINVAL.

Voilà tout.

MADAME DE LA DUBINIÈRE.

Concevez-vous tout ce qu'il y a d'agréable dans une pareille existence?

MADAME DALINVAL.

Comment donc! parfaitement.

MADAME DE LA DUBINIÈRE.

Je vais m'occuper de cela très-sérieusement. Venez mardi soir chez moi; je vous aurai déjà préparé les voies, et je vous indiquerai ce qui vous restera à faire. Il y aura ce jour-là une partie de la société que je vous destine.

MADAME DALINVAL.

Je ne reviens pas de votre obligeance.

MADAME DE LA DUBINIERE.

Pourquoi donc! J'aime à vous voir, et ce sera un lien de plus entre nous; il me sera agréable aussi de trouver de temps en temps un salon où je pourrai faire entendre une seconde fois celles de mes poésies légères que j'aurai déjà lues chez moi.

SCÈNE XXIII.

MADAME DALINVAL, MADAME DE LA DUBINIÈRE.

JOSEPH, annonçant.

Monsieur de Deschamps.

(Il sort.)

SCÈNE XXIV.

MADAME DALINVAL, MADAME DE LA DUBINIÈRE, M. DESCHAMPS.

MADAME DALINVAL.

Je ne comptais plus sur vous, monsieur Deschamps.

MADAME DE LA DUBINIÈRE.

Ah çà! je vous quitte, car j'ai encore toute une mortelle tragédie à entendre ce soir. Tenez bien mes conditions au moins. Plus d'amis.

MADAME DALINVAL, en riant.

Non, non.

MADAME DE LA DUBINIÈRE.

Plus de petits comités, ni de tous ces enfantillages-là; vous ne vous ennuierez pas, je vous en réponds. De la manière que vous allez vivre, vous finirez par connaître des gens de quelque importance. Si vous aimez à vous occuper le matin, écrivez-leur de petits billets; ils vous répondront; tout cela se garde; et, si vous faites des Mémoires un jour, vous pourrez y placer une partie de cette correspondance; c'est autant de fait. Bon soir, bon soir; ne me reconduisez pas; vous avez du monde.

(Elle sort.)

SCÈNE XXV.

MADAME DALINVAL, M. DESCHAMPS.

MADAME DALINVAL.

Comme vous me regardez, monsieur Deschamps!

M. DESCHAMPS.

Il faut me pardonner, madame, je suis un provincial. Mais quelle était donc votre conversation avec cette dame?

MADAME DALINVAL.

C'est une personne de beaucoup d'esprit; ne vous y trompez pas. Je suis fâchée qu'elle ne soit pas restée davantage. Elle écrit, elle fait des vers; elle reçoit tout Paris.

M. DESCHAMPS.

C'est possible; mais, autant que j'ai pu compren-

dre, il me semble qu'elle vous engageait à ne plus recevoir personne.

MADAME DALINVAL.

Des amis seulement; c'est-à-dire qu'elle ne veut pas que je ne reçoive que des amis; et, sous certains rapports, elle a raison. Il n'y a rien de plus fatigant que les gens qui vous savent par cœur; cela vous ôte beaucoup de ressources; et puis ils regardent votre maison comme la leur; ils y font leurs affaires. Tenez, ce soir, j'ai eu à souffrir toutes les convulsions d'un homme au désespoir; puis les préliminaires d'un mariage, les pourparlers, les mensonges d'obligation en pareille circonstance; ensuite la rupture. C'est étrangement abuser des sentimens que l'on suppose à une maîtresse de maison que de s'imaginer qu'elle trouvera cela admirable.

M. DESCHAMPS.

Cependant, dans une société bien unie comme vous m'aviez dit qu'était la vôtre....

MADAME DALINVAL.

Assurément, je vous ai dit cela; je n'en disconviens pas; je le croyais alors. Mais j'ai réfléchi; j'ai analysé, et je me suis convaincue que, pour ne voir que des gens qui vous plaisent, il ne faut les voir que tant qu'ils vous plaisent.

M. DESCHAMPS.

Ainsi, les amitiés, les petits comités, les intimités, les attachemens, le dévouement,

AUTANT EN EMPORTE LE VENT.

LE RETOUR

DU BARON,

OU

AVANT LE SAINT NE CHOMONS PAS LA FÊTE.



PERSONNAGES.

MONSIEUR MERCIER, ancien libraire.
THIBAUT, fermier.
DAME MARGUERITE, femme de Thibaut.
MARIE, leur fille.
LA MÈRE BORDIER, paysanne.
MORISSET, meunier.
JULIEN, son fils.
LE MAITRE D[illegible]E.

Le théâtre représente une place de village, sur l'un des côtés de laquelle on voit une porte de ferme.





[illegible]

OH! LE BON TEMS

LE RETOUR
DU BARON.



SCÈNE I.

M. MERCIER, DAME MARGUERITE, THIBAUT, LE MAITRE D'ÉCOLE, MARIE et JULIEN.

DAME MARGUERITE.

Écoutez-moi, tous; écoutez-moi bien. Je reviens de la ville, où j'ai vendu mon beurre et mes volailles tout ce que j'ai voulu; mais ce n'est rien que cela. Le domestique de monsieur le sous-préfet, que j'ai rencontré, m'a dit que le bruit qui courait ici depuis quelque temps, que monsieur le baron allait racheter son château, était un bruit vrai; qu'on en parlait comme d'une chose certaine; et qu'enfin nous allions revoir notre ancien seigneur, notre bon seigneur, notre cher seigneur. Vive monsieur le baron!

THIBAUT.

C'est une grande nouvelle que ça, ma femme.

DAME MARGUERITE.

Comment une grande nouvelle! c'est la meilleure que nous puissions apprendre. Criez donc: Vive monsieur le baron! vous autres.

TOUS, excepté monsieur Mercier.

Vive monsieur le baron !

DAME MARGUERITE.

Quand je pense que je suis sa sœur de lait, que ma mère était sa nourrice, que nous avons joué ensemble jusqu'à l'âge de quinze ans, où il est parti pour la migration avec sa pauvre mère qu'était déjà folle, je ne me sens pas d'aise. Embrasse-moi, Thibaut.

THIBAUT.

Il était ben espiègle.

DAME MARGUERITE.

Il était gentil comme tout. Nous avons eu dans ce château tant de propriétaires qui ne ressemblaient à rien, en v'là un du moins qu'aura bonne mine, qui sera à sa place, qui nous connaîtra tous, qu'aura été élevé avec ceux de notre âge; n'est-ce pas donc monsieur Mercier! Quoique vous ayez été libraire dans une ville, vous n'en êtes pas moins de ce village, et vous l'aimez, puisque vous y êtes revenu demeurer après avoir fait vos affaires. Contez donc un peu à ces enfans ce que c'était que le bon temps, afin qu'ils se réjouissent avec nous.

MARIE.

Est-ce que je dois être contente aussi, ma mère?

DAME MARGUERITE.

Plus que personne, mon enfant, plus que personne. C'est un coup du ciel pour ta noce.

JULIEN, *sautant de joie.*

En vérité, dame Marguerite, ça fera du bien à notre noce!

DAME MARGUERITE.

Ça fera du bien à tout.

JULIEN.

Faut que j'embrasse aussi Marie en réjouissance. (*Il embrasse Marie.*)

DAME MARGUERITE.

Allons donc, monsieur le maître d'école, dites-nous donc un mot là-dessus, à votre tour.

LE MAITRE D'ÉCOLE.

Ces choses-là ne se disent pas, dame Marguerite, ça se sent.

DAME MARGUERITE

V'là qu'est parler. Il n'y a que monsieur Mercier qui ne se prononce pas. D'abord, je ne vous laisserai pas tranquille, monsieur Mercier. Je ne veux pas que personne ait d'arrière-pensée.

THIBAUT.

Quant à ça, Marguerite, je réponds de monsieur Mercier; c'est un honnête homme, et qui n'est certainement pas le moins content de nous tous.

M. MERCIER.

Vous avez raison, père Thibaut; mais vous savez mon refrain sur les choses de la vie.

DAME MARGUERITE.

Il est désolant votre refrain ; il dégoûterait de vivre.

M. MERCIER.

Il n'en est pourtant pas moins vrai. En amour, en affaires, en politique comme en toutes choses, d'abord l'enthousiasme, puis la réflexion, ensuite le refroidissement.

DAME MARGUERITE, à Julien et à Marie.

N'écoutez pas ça, mes enfans, n'écoutez pas ça. Je n'ai jamais réfléchi, moi, à mon âge; ainsi voyez le temps que vous avez devant vous avant d'en être au refroidissement. Mais à propos, monsieur le maître d'école, voilà une occasion magnifique pour faire au baron un de ces beaux complimens que vous faites si bien.

LE MAITRE D'ÉCOLE.

Foi d'homme d'honneur! j'y pensais déjà.

DAME MARGUERITE.

Il faudra du nouveau.

LE MAITRE D'ÉCOLE.

Du nouveau, c'est impossible. Mais je choisirai ce qu'il y a de mieux dans tout ce que j'ai fait. Est-il brave?

DAME MARGUERITE.

Comment s'il est brave? Il n'avait pas huit ans qu'on l'avait déjà fait peindre une épée à la main.

LE MAITRE D'ÉCOLE.

Est-ce un homme d'esprit?

DAME MARGUERITE.

Il doit ressembler à son père, qu'on écoutait toujours quand il parlait.

LE MAITRE D'ÉCOLE.

Sait-on quelque chose de remarquable qu'il ait fait dans sa vie?

DAME MARGUERITE.

Tout ce qu'il a fait a dû être remarquable ; n'est-ce pas donc, monsieur Mercier?

M. MERCIER.

C'est l'usage.

THIBAUT.

De quoi allez-vous vous embarrasser? Je ne serais pas si curieux que vous, moi; j'irais toujours mon train : « Vous êtes beau, vous êtes bon, vous êtes grand ; nous vous aimons, vous nous aimez... (Il cherche.) Nous vous aimons, vous nous aimez... » Eh ben! v'là tout.

LE MAITRE D'ÉCOLE.

C'est que je voudrais tourner les choses de façon à ce que monsieur le baron demandât au moins qui je suis.

M. MERCIER.

C'est encore l'usage. On fait toujours les complimens un peu plus pour soi que pour ceux à qui on les adresse.

LE MAITRE D'ÉCOLE.

Si on ne disait que ce qu'il y a à dire, le plus souvent on ne dirait rien.

DAME MARGUERITE.

Avec le baron, pourtant, on ne peut pas rester à court, ce me semble. Oh! que vous avez eu un beau

compliment, je ne sais plus pour qui, où vous disiez : « Jamais votre souvenir ne s'effacera de nos cœurs. »

LE MAITRE D'ÉCOLE.

Je cherche.

DAME MARGUERITE.

Tâchez donc de vous le rappeler ; il irait bien celui-là. Je crois que c'est un des derniers. Cette terre-ci a passé dans tant de mains! Pour des vierges, je veux qu'il y en ait plus qu'il n'y en a jamais eu ; j'en demanderai à tous les villages des environs. Ça ne se refuse pas, et ça ne coûte rien. On en est quitte pour leur donner à chacune un morceau de pain avec un peu de fromage et un verre de cidre. Je m'en charge.

LE MAITRE D'ECOLE.

Si elles chantent leur chanson, il faudra bien leur recommander d'attendre que j'aie fini de parler. Je leur ferai un signe; car lorsqu'elles se mettent à piailler sans savoir si c'est le moment, le diable ne les ferait pas taire; et ça me donne l'air trop bête.

DAME MARGUERITE.

N'ayez pas d'inquiétude; je leur ferai tant de peur cette fois-ci que je vous réponds qu'elles ne broncheront pas que je ne leur dise. Je veux que ce soit une merveille. Ce cher monsieur le baron; quelle belle fête il va avoir! Mais quand arrivera-t-il? quand le verrons-nous? Et des guirlandes, et des bouquets, et des couronnes! Marie, il faudra penser à tout cela.

MARIE.

Oui, ma mère.

DAME MARGUERITE.

Je ne sais pas comment je ferai pour me tenir tranquille d'ici à ce temps-là. Monsieur le maître d'école, si vous preniez votre violon pour faire danser tout de suite les jeunes gens du village ?

THIBAUT.

Ne pourrait-on pas attendre à ce soir, femme ? La besogne presse ; le temps menace ; monsieur le baron n'empêchera pas de pleuvoir, et nous avons ben des gerbes à relever.

DAME MARGUERITE.

Ah ! que c'est ennuyeux qu'il y ait des gerbes à relever un jour comme aujourd'hui. Eh ben donc, à ce soir, monsieur le maître d'école. Je vais faire un tour dans le village pour les prévenir qu'après leur journée ils danseront tous devant la grange.

LE MAITRE D'ÉCOLE.

A ce soir, dame Margerite.

M. MERCIER, souriant.

A ce soir.

(M. Mercier et le maître d'école sortent.)

SCÈNE II.

DAME MARGUERITE, THIBAUT, MARIE et JULIEN.

DAME MARGUERITE.

Il a toujours l'air goguenard, monsieur Mercier.

THIBAUT.

C'est son air qui est comme ça; car, pour lui, c'est un bien bon enfant.

DAME MARGUERITE.

Nous allons être fermiers d'un baron. Dis donc, Thibaut; comme c'est bien autre chose que d'être fermiers d'un tas de gens comme tous ceux que nous avons eus.

MARIE.

Ma mère, qu'est-ce que ça fera pour not' noce?

DAME MARGUERITE.

Ah! mon enfant, peux-tu le demander? Quand j'ai épousé ton père, ce n'était déjà plus le bon temps; ce n'est pas l'embarras.....

THIBAUT.

Qu'est-ce que tu dis donc, femme?

DAME MARGUERITE.

Je m'entends bien; mais ça n'empêche pas que je ne sache comment tout ça se passait : d'abord le

seigneur faisait un beau présent à la mariée, et il dansait toujours la première danse avec elle.

JULIEN.

Toujours?

DAME MARGUERITE.

Toujours; c'est de droit. Tiens-toi donc mieux, Marie.

MARIE.

Ah! n'ayez pas peur pour ce jour-là, ma mère.

DAME MARGUERITE.

Ah! mais, c'est que tu verras le baron; je l'ai connu, moi qui te parle. Dame! c'est que c'est un beau jeune homme..... et galant. Comme il courait déjà après toutes les filles!

THIBAUT.

Il est peut-être un peu changé.

DAME MARGUERITE.

C'est égal; c'est toujours monsieur le baron. Je suis curieuse de savoir ce qu'il me dira.

THIBAUT.

Il ne te reconnaîtra seulement pas.

DAME MARGUERITE.

Lui! ah! je ne suis pas inquiète.

THIBAUT.

Songe donc que tu as une fille à marier.

DAME MARGUERITE.

Ça n'empêche pas de reconnaître une femme.

THIBAUT.

Ça empêche de courir après, au moins.

DAME MARGUERITE.

Qui est-ce qui te parle de courir après?

SCÈNE III.

DAME MARGUERITE, THIBAUT, MARIE, JULIEN, LA MÈRE BORDIER.

LA MÈRE BORDIER.

Dame Marguerite, que je vous embrasse, et vous aussi, père Thibaut.

THIBAUT.

Ben volontiers, la mère Bordier.

LA MÈRE BORDIER.

Sommes-nous heureux! Nous allons donc revoir le bon temps. Ça me rajeunit, ça me ragaillardit; en vérité, je ne pèse pas une once. Ces enfans doivent nous regarder comme des fous; car il ne savent pas ce que c'est que le bon temps.

DAME MARGUERITE.

Ils l'apprendront bien vite.

LA MÈRE BORDIER.

Certainement. Vois-tu, Marie, la mère Bordier qui te paraît si vieille aujourd'hui, eh ben, ma fille, dans le bon temps, elle était fraîche et pimpante

comme toi; demande à ton père. Mais la révolution, mes enfans, la révolution nous a fait bien du tort à tous.

THIBAUT.

Et moi, mère Bordier, comme je sautais! comme je grimpais aux arbres, et comme Marguerite était jolie!

DAME MARGUERITE.

Tais-toi donc, Thibaut.

THIBAUT, *prenant sa femme à bras-le-corps.*

Te rappelles-tu, hein, ce gros orme derrière lequel tu te cachais pour me flanquer une taloche, ou ben pour me jeter une poignée de terre? Oh! le bon temps!

DAME MARGUERITE.

Quelle nécessité de dire ça devant ces enfans?

LA MÈRE BORDIER.

Puisque ça va revenir, il faut bien leur apprendre ce que c'était. Il n'y a pas moins dans le village des gens qui font déjà la mine.

DAME MARGUERITE.

Qui çà, donc?

LA MÈRE BORDIER.

Le meunier d'abord.

JULIEN.

Mon père?

LA MÈRE BORDIER.

Tiens, je ne pensais pas que t'étais là. Écoute donc,

je peux me tromper; mais c'est qu'il disait tout à l'heure, sur la place de l'église, que le retour du baron pourrait bien nous ramener la corvée.

JULIEN.

La corvée! qu'est-ce que c'est que ça?

DAME MARGUERITE.

Ce sont des propos. Ils s'y prennent de bonne heure, à ce qu'il paraît. Venez donc faire un tour avec moi sur cette place de l'église, mère Bordier.

LA MÈRE BORDIER.

Bien volontiers, dame Marguerite.

THIBAUT.

Moi, je vais à mon ouvrage.

JULIEN.

Maître Thibaut, si je puis vous être bon à quelque chose, vous n'avez qu'à dire.

DAME MARGUERITE, *sèchement.*

Nous n'avons besoin de personne. Marie, rentrez à la ferme.

(Elle sort d'un côté du théâtre avec la mère Bordier, Thibaut sort de l'autre.)

SCÈNE IV.

JULIEN, MARIE.

JULIEN.

Qu'est-ce qu'elle a donc ta mère?

MARIE.

Je n'en sais rien.

JULIEN.

As-tu remarqué comme elle vient de me parler?

MARIE.

Ah! dame, elle est dans de si grandes affaires avec son baron!

JULIEN.

Ce n'est pas une raison pour qu'elle me tarabuste, moi.

MARIE.

Ma mère est comme ça; quand quelque chose lui fait plaisir, il faut toujours que quelqu'un s'en ressente. Mais il paraît pas moins que notre noce sera superbe. De beaux présens, et l'honneur de danser avec un baron! un seigneur!

JULIEN.

Ah! bast; nous n'avons pas besoin de présens. J'aimerais mieux qu'on nous laissât faire à notre guise. Pour quelques drogues qu'ils vont te donner, je ne pourrai pas te parler ce jour-là autant que je voudrai.

MARIE.

Songe donc que monsieur le baron dansera la première danse avec moi.

JULIEN.

C'est tout justement ce qui ne me plaît guère.

MARIE.

Ça me paraît pourtant ben gentil.

JULIEN.

Te v'là comme ta mère; tu ne penses qu'à la gloriole. Ça doit faire un joli danseur à présent que ton monsieur le baron.

MARIE.

Il doit danser au moins aussi bien qu'un paysan.

JULIEN.

Quand je disais qu'elle avait la tête tournée.

MARIE.

C'est toi qui n'es pas raisonnable.

JULIEN.

Parce que je veux t'empêcher de te faire moquer de toi.

MARIE.

Pourquoi qu'on s'en moquerait, puisque ça se faisait comme ça dans le bon temps?

JULIEN.

Eh! ne m'en parle pas de ton bon temps. Ce bon temps-là dérange tout.

MARIE.

Il m'arrange, moi. Je veux, une fois dans ma vie, danser avec un monseigneur.

JULIEN.

Tu plaisantais de ta mère.

MARIE.

C'est autre chose.

JULIEN.

C'est tout de même. V'là le baron qui revient; on ne pense plus qu'au baron. Eh ben! moi, je te dis que si tu danses une fois avec lui, tu pourras y danser toujours.

MARIE, d'un ton piqué.

Je ne demande pas mieux.

JULIEN, avec émotion.

N'y a-t-il pas de quoi se damner de voir qu'on renie ses pareils, qui vous aiment ben, pour servir d'amusement à des grands qui ne se soucient pas de vous!

MARIE, aussi avec émotion.

On ne renie personne, monsieur; on veut seulement profiter du bon temps: c'est tout naturel.

JULIEN.

Profite-s-en; mais tu t'en mordras les pouces.

MARIE.

Je ne m'en mordrai rien du tout; je n'aime pas assez les jaloux pour ça.

JULIEN.

V'là qu'est dit.

MARIE.

Ah ! mon Dieu, oui. Ma mère m'a recommandé de retourner à la ferme, et j'y retourne.

(Elle sort en portant la main sur ses yeux.)

SCÈNE V.

JULIEN, et un peu après MORISSET.

JULIEN.

Elle s'en va tout de bon. Qu'est-ce que je vas faire? Voyez pourtant ce que c'est que la vanité avec les femmes. Nous v'là brouillés; je vous demande pourquoi? Si je n'avais pas tant d'amitié pour elle, comme ça me tenterait de lui tenir rancune un jour ou deux, pour lui apprendre à être si glorieuse.

MORISSET.

A qui en as-tu donc, Julien? M'est avis que tu te parles à toi-même.

JULIEN.

C'est vous, mon père.

MORISSET.

Tu étais avec Marie, tout' à l'heure? Est-ce que vous êtes en querelle ensemble? Tu as la figure je ne sais comment.

JULIEN.

Sans le baron, j'aurais la figure comme à mon ordinaire.

MORISSET.

C'est peut-être ben au baron aussi que je dois que madame Marguerite vient de passer auprès de moi en faisant semblant de ne pas me voir.

JULIEN.

C'est ben possible. Elles en raffolent toutes deux.

MORISSET.

Elles ne sont pas seules, à ce qu'il paraît; car c'est un mouvement, un bruit dans le village! Ils ont tous l'air d'écervelés. Il y a déjà des bons et des mauvais. Moi, je suis un mauvais, parce que j'ai quelques arpens de terre qui dépendaient de l'abbaye.

JULIEN.

Là, voyez un peu. Je suis pourtant ben sûr que ça vous fait plaisir de voir le château retourner à son ancien maître.

MORISSET.

Je suis bon garçon. Quand les choses ne sont pas pour nous, qu'elles soient aux uns ou aux autres, c'est ben à peu près égal.

JULIEN.

Cependant, mon père.....

MORISSET.

Si ça ne trouble rien, à la bonne heure; mais

si ça doit nous tourmenter..... Ma foi! j'aime la paix.

JULIEN.

Ne parlez pas toujours comme ça devant madame Marguerite; car vous avez déjà dit quelque chose ce matin, sur la place de l'église, qui ne lui a pas fait plaisir.

MORISSET.

Je n'ai pas été sur la place de l'église de la journée..... Tiens, Julien, je peux me tromper; mais tout ça c'est un vilain jeu qui se prépare. Le baron n'est pas ben fin, à ce qu'on prétend; depuis qu'il a quitté son château, il ne connaît plus le village; on va lui faire accroire qu'il doit se méfier des uns, qu'il doit tout faire pour les autres; et tu verras qu'il y aura du grabuge.

JULIEN.

Pourvu que ce grabuge-là n'arrive que quand j'aurai épousé Marie.

MORISSET.

Mon pauvre garçon, tu n'as pas plus de tête qu'une linotte.

JULIEN.

Parce que j'aime Marie?

MORISSET.

Parce que tu ne sais pas te gouverner. Te v'là aussi bête qu'un sac de farine. Madame Marguerite et sa fille vont te mener par le bout du nez.

JULIEN.

Que voulez-vous, mon père?

MORISSET.

Alors, que ne vas-tu avec les autres faire des extravagances, jeter ton chapeau en l'air, et crier : *Vive monsieur le baron !* pour plaire à ta fiancée ?

JULIEN.

Écoutez, nous ne sommes déjà que trop brouillés ensemble, ne cherchez pas à nous mettre pis. Après tout, sur quoi nous sommes-nous disputés ? Sur monsieur le baron avec qui elle veut danser, et qui n'a peut-être jamais dansé de sa vie, ou qui ne danse seulement plus. Un baron peut avoir la goutte comme un autre. Par ainsi, j'ai eu tort ; et, si je rencontre Marie, je veux le lui avouer tout franchement.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

MORISSET, puis DAME MARGUERITE.

MORISSET.

Le nigaud ! Avouer à une femme qu'on a eu tort avec elle, c'est comme si on se condamnait à ne plus jamais avoir raison.

DAME MARGUERITE.

Dites-moi donc, maître Morisset, qu'est-ce que c'est que cette querelle que votre fils a faite à ma fille ?

MORISSET.

Je pourrais vous demander à mon tour, dame

Marguerite, ce que c'est que cette querelle que votre fille a faite à mon fils.

DAME MARGUERITE.

Une fille bien apprise ne fait jamais de querelle à personne, entendez-vous? Il ne faut pas non plus que Julien s'imagine que, parce qu'il y a eu des paroles en l'air sur son mariage avec Marie, le v'là autorisé à la traiter comme si elle était déjà sa femme. Ah! mais c'est que je ne le souffrirais pas, non. Tant que les choses ne sont pas faites, il est toujours temps de se dédire, maître Morisset.

MORISSET.

C'est à quoi je pensais, dame Marguerite.

DAME MARGUERITE.

Il n'y a rien de signé, Dieu merci!

MORISSET.

C'est vrai.

DAME MARGUERITE.

Par ainsi, votre fils n'est pas encore où il croit.

MORISSET.

Mais Julien n'est pas pressé du tout.

DAME MARGUERITE.

Et Marie ne demande pas mieux que d'attendre.

MORISSET.

A la bonne heure.

DAME MARGUERITE.

Il y a d'ailleurs des circonstances qui peuvent changer tout cela.

MORISSET.

Le retour du baron, par exemple.

DAME MARGUERITE.

C'est ben possible; çela ou autre chose. On a pu oublier dans un temps ce qui revient ensuite à la mémoire.

MORISSET.

Cela arrive tous les jours.

DAME MARGUERITE.

Il ne faut rien qui cloche dans une famille.

MORISSET.

C'est bien mon avis.

DAME MARGUERITE.

Et, quand on n'a pas de reproches à se faire, on peut choisir.

MORISSET.

J'ai déjà dit cela à Julien.

DAME MARGUERITE.

Qu'il choisisse, s'il peut; nous choisirons de notre côté.

MORISSET.

Cela nous donnera de l'occupation.

DAME MARGUERITE.

Nous verrons qui est-ce qui trouvera le plus vite.

MORISSET.

Ce sera vous, assurément. Avec la protection du baron, vous ne pouvez pas manquer de réussir...

DAME MARGUERITE.

C'est positivement là-dessus que je compte.

MORISSET.

Il ne revient que pour cela.

DAME MARGUERITE.

Et pour faire endêver ben des gens qui auraient autant aimé qu'il restât où il est. Au revoir, maître Morisset.

(Dame Marguerite sort.)

SCÈNE VII.

MORISSET, seul.

Voilà un baron qui fait ben de la besogne, sans s'en douter. Ah ! si Julien avait un peu de cœur, s'il voulait seulement suivre mes conseils, comme il laisserait là son amour! Mais on dit ben vrai, l'expérience des pères est perdue pour les enfans.

SCÈNE VIII.

MORISSET, M. MERCIER.

M. MERCIER.

Vous faites de la morale, maître Morisset?

MORISSET.

Dites plutôt que je fais du mauvais sang.

M. MERCIER.

L'un va très-bien avec l'autre.

MORISSET.

Entre nous, monsieur Mercier, vous qui avez vendu de l'esprit, vous avez dû en garder un peu pour vous. Quelle est votre idée sur tout ce qui se passe?

M. MERCIER.

Que ça se passera, maître Morisset. C'est une petite fièvre; ça remue les femmes; ça leur fait du bien. Eh! mon Dieu, je voudrais pouvoir la partager, moi. Malheureusement, comme je commence toujours par voir un peu plus loin que les autres, j'ai l'enthousiasme de moins.

SCÈNE IX.

M. MERCIER, MORISSET, LE MAITRE D'ÉCOLE.

MORISSET.

Et vous, monsieur le maître d'école, où en êtes-vous?

LE MAITRE D'ÉCOLE.

J'en suis que je vas peut-être perdre mon école, et vous ne vous douteriez jamais au profit de qui. Moi qui me réjouissais tant, et qui avais trouvé des idées presque neuves pour faire un compliment à monsieur le baron!

MORISSET.

Je ne vois pourtant personne dans le village.....

LE MAITRE D'ÉCOLE.

Le pèlerin.

MORISSET.

Le pèlerin ! Ce n'est pas possible !

M. MERCIER, souriant.

Si fait, si fait, c'est possible.

MORISSET.

Mais monsieur le curé, monsieur le maire n'y consentiront pas.

LE MAITRE D'ÉCOLE.

Le pèlerin se soucie bien de ces messieurs-là ; il dit qu'il est sûr que monsieur le baron ne veut pas d'un homme marié pour maître d'école.

MORISSET.

Il préfèrera un mendiant, un vagabond, un fainéant.

LE MAITRE D'ÉCOLE.

Dame ! demandez plutôt à la mère Bordier qui l'a entendu comme moi.

SCÈNE X.

M. MERCIER, MORISSET, LE MAITRE D'ÉCOLE, LA MÈRE BORDIER.

LA MÈRE BORDIER.

Qu'est-ce que c'est que la mère Bordier? Pourquoi m'appelle-t-on la mère Bordier, quand on dit dame Marguerite?

LE MAITRE D'ÉCOLE.

Parce qu'on a toujours dit comme cela.

LA MÈRE BORDIER.

On a eu tort. Mon fils n'est-il pas garde-champêtre? Mon mari n'était-il pas vigneron? N'ai-je pas des terres et une maison à moi? Voilà monsieur le baron qui revient, je veux être dame Bordier.

M. MERCIER, en riant.

Vous avez raison.

LA MÈRE BORDIER.

Je vaux ben, ce me semble, une fermière qui a passé bail avec tout le monde.

MORISSET.

Seriez-vous brouillée avec dame Marguerite?

LA MÈRE BORDIER.

Je n'ai pas de comptes à vous rendre, à vous, Morisset. Comme j'ai toujours regretté le bon temps, moi, et tout haut et devant tout le monde, il faut ben que ça me serve à quelque chose aujourd'hui.

MORISSET.

Il ne faut pas que ça vous serve à chercher noise à propos de rien.

LA MÈRE BORDIER.

Je ne cherche noise qu'à ceux qui le méritent.

M. MERCIER.

Dame Bordier, on a toujours le temps pour cela.

LA MÈRE BORDIER.

J'aime à battre le fer pendant qu'il est chaud, monsieur Mercier; et c'est ce qui fait que j'ai destiné une vingtaine de fagots à brûler ce soir devant ma porte en manière de feu de joie.

M. MERCIER.

Un feu de joie!

LA MÈRE BORDIER.

Oui, monsieur Mercier, un feu de joie à l'occasion du retour de monsieur le baron.

M. MERCIER.

Attendez donc; rien ne presse.

LA MÈRE BORDIER.

Rien ne presse! Comment, monsieur Mercier, c'est vous qui dites que rien ne presse! En vérité, ça m'étonne.

M. MERCIER.

Quoi! vous allez me quereller aussi?

LA MÈRE BORDIER.

Je ne querelle pas; je dis seulement ce que je pense.

M. MERCIER.

Vous dites que vous voulez faire revenir le bon temps, et vous êtes toujours en irritation.

LA MÈRE BORDIER.

Oui, je veux faire revenir le bon temps; mais je veux le faire revenir à ma manière.

LE MAITRE D'ÉCOLE.

C'est comme le pèlerin.

LA MÈRE BORDIER.

Que voulez-vous dire du pèlerin? Le pèlerin est un digne homme.

MORISSET.

Qu'on a chassé plus de vingt fois du pays.

LA MÈRE BORDIER.

Mais qu'on n'en chassera plus, je l'espère.

MORISSET.

C'est une question. Quand le baron saura toutes ses fredaines...

LA MÈRE BORDIER.

Le baron! le baron n'a pas de droits sur lui. Un homme qui a été en pèlerinage dans des pays lointains, qui a vu une statue de sainte lui faire la révérence en souriant, qui porte deux rangs de coquilles autour de son cou; un homme comme ça est au-dessus de tous les barons de la terre.

MORISSET.

Que les femmes sont drôles! Tout à l'heure c'était le baron qui était tout; à présent, c'est un misérable pèlerin qui est encore davantage.

LA MÈRE BORDIER.

J'aime les misérables.

MORISSET.

Un fainéant, qui n'a jamais fait œuvre de ses dix doigts.

LA MÈRE BORDIER.

Il en faut comme ça.

MORISSET.

Un effronté menteur qui attrape l'argent du monde avec des balivernes.

LA MÈRE BORDIER.

Plus vous en direz de mal, plus il me sera cher.

MORISSET.

Qui parle déjà de se mettre à la place de notre maître d'école.

LA MÈRE BORDIER.

Vous lui reprochiez de ne rien faire; c'est pour faire quelque chose.

M. MERCIER.

Cela peut aller loin; prenez-y garde, ma bonne femme.

LA MÈRE BORDIER.

Ma bonne femme! ma bonne femme! c'est la première fois que je m'entends appeler ma bonne femme. Il n'y a plus à en douter, c'est un commencement de complot. Oh! oui, j'y prendrai garde, et je vas vous recommander au pèlerin de la bonne manière. Ma bonne femme!

(Elle sort.)

SCÈNE XI.

M. MERCIER, MORISSET, LE MAITRE D'ÉCOLE.

MORISSET.

Ça va donc être des têtes comme ça qui vont tout mener à présent?

LE MAITRE D'ÉCOLE.

On nous disait si bien qu'aussitôt que le baron serait revenu, nous aurions le paradis sur la terre; qu'on ne nous tourmenterait plus, ni pour nos biens, ni pour nos enfans, ni pour quoi que ce soit. Je ne sais pas; mais ça ne prend guère cette tournure-là.

M. MERCIER.

Jusqu'ici il n'y a encore rien de positif.

MORISSET.

Enfin, monsieur Mercier, il y a au moins de quoi réfléchir.

LE MAITRE D'ÉCOLE.

Où était la nécessité de nous forcer à cela? On nous parlait tant de bonheur général! Le bonheur général, c'est quand tout le monde est heureux. S'il n'y a que des gens comme le pèlerin et la mère Bordier, ça nous avancera beaucoup.

SCÈNE XII.

M. MERCIER, MORISSET, LE MAITRE D'ÉCOLE, MARIE.

M. MERCIER.

Où allez-vous donc, Marie?

MARIE, pleurant.

Je cherche mon père, je cherche ma mère, je cherche Julien. J'ai du chagrin. Maître Morisset, j'ai eu tort avec votre fils; je vous le dis d'avance, afin que, quand je le lui dirai à lui-même, il voie que je ne m'en cache pas.

LE MAITRE D'ÉCOLE.

Vous en êtes donc aussi aux réflexions, mon enfant?

MARIE.

J'étais une sotte; j'en ai honte. Une mariée ne doit pas penser à danser avec un autre que son mari, le jour de sa noce.

M. MERCIER.

Pauvre petite!

MARIE.

J'allais faire là quelque chose de beau, à ce qu'il paraît. Avec leur ancien temps, avec la manière dont ça se faisait autrefois, il est clair qu'on ne veut que nous endormir. Julien avait raison.

MORISSET.

Viens m'embrasser, va, t'es gentille.

MARIE.

Je sais que ma mère vous a grondé à cause de moi,

maître Morisset; mais je vous permets de me gronder à votre tour. C'est le premier moment, voyez-vous? On me disait que ça me ferait de l'honneur; et comme une fille ne peut pas avoir trop de ça, je disais: Tant mieux.

MORISSET.

Qui est-ce donc qui t'a fait changer d'avis?

MARIE.

Je me suis ben aperçue que tout en me disant que c'était superbe de danser avec un baron, on riait, on chuchotait; et puis j'entendais de temps en temps: Pauvre Julien! Or, je ne veux pas qu'on plaigne Julien par rapport à moi. Nous ferons notre noce entre nous; nous nous passerons de leur ancien temps. Si le baron se mariait, et que la mode d'autrefois fût que Julien dansât la première danse avec sa femme, je ne le voudrais pas. Pourquoi donc qu'il permettrait que je dansisse avec le baron?... C'est vrai.

SCÈNE XIII.

M. MERCIER, MORISSET, LE MAITRE D'ÉCOLE, MARIE, JULIEN

JULIEN.

Marie, je viens te demander pardon.

MARIE.

Au contraire, Julien, c'est moi.

JULIEN.

Non, non, Marie.

MARIE.

Si fait, Julien.

JULIEN.

Je me suis repenti tout de suite; demande à mon père.

MARIE.

Eh ben! c'est preuve que tu vaux mieux que moi, mais je t'assure que ça ne m'arrivera plus.

JULIEN.

Tant mieux, Marie; car nous n'avons jamais eu tant besoin d'être d'accord ensemble. Le pèlerin, tout à l'heure, ne voulait-il pas me faire renoncer à toi.

M. MERCIER.

Contez-nous donc ça, Julien.

JULIEN.

Il dit qu'il vaut mieux se faire pèlerin comme lui.

LE MAITRE D'ÉCOLE.

Allons, ça commence bien. Il veut m'ôter mon école, il veut t'ôter ta femme; qu'est-ce qu'il vous ôtera à vous, père Morisset?

MORISSET.

Mon moulin peut-être, pour le rendre banal comme autrefois.

JULIEN.

Non; il ne parle encore que des terres de l'abbaye que vous avez achetées.

MORISSET.

Il devient donc fou?

JULIEN.

Ne veut-il pas attirer dans le pays d'autres pèlerins, d'autres mendians comme lui, et puis s'emparer d'un terrain pour bâtir contre l'église?

LE MAITRE D'ÉCOLE.

Contre l'église, c'est une montagne.

JULIEN.

C'est justement sur la montagne qu'il veut bâtir, afin de dominer l'église et le château.

LE MAITRE D'ÉCOLE.

Où trouvera-t-il de l'argent?

JULIEN.

Il vendra ses coquilles.

MORISSET.

O la bonne farce!... Ce n'est pas l'embarras, il y aura encore des gens assez bêtes pour lui en acheter.

JULIEN.

Voici dame Marguerite. Je vous prie, mon père, ne disons plus rien.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, DAME MARGUERITE.

DAME MARGUERITE, *les regardant d'un air étonné.*

Est-ce qu'il vous est aussi arrivé quelque chose, à vous autres, que vous gardez tous le silence?

JULIEN, *s'efforçant de paraître gai.*

Au contraire, dame Marguerite, nous sommes bien contens.

DAME MARGUERITE.

Je vous en félicite.

M. MERCIER.

Mais vous avez l'air soucieux, vous, dame Marguerite?

DAME MARGUERITE.

Cette vieille madame Boivin, l'ancienne concierge du château, est bien insolente toujours.

MARIE.

Est-ce que vous venez de chez elle?

DAME MARGUERITE, *affectant des airs de hauteur.*

« Que veut la fermière? que demande la fermière? — Madame Boivin, je viens me réjouir avec vous des bonnes nouvelles. — Quoi! vous vous en réjouissez donc aussi? Je ne croyais pas que cela vous regardât, ma chère. » Ah! je n'ai pas pu m'empêcher de lui répondre: « Ce qui ne me regardait pas, c'était de vous donner toutes les douceurs que je vous ai données pendant si long-temps, madame Boivin, et qui devraient, ce me semble, m'attirer de votre part un autre accueil que celui que vous me faites. »

MARIE.

Avez-vous été assez bonne pour elle?

MORISSET.

Je vous l'ai dit plusieurs fois: « Dame Marguerite,

ne vous fiez pas trop à madame Boivin; vous croyez vous faire bien de l'honneur en allant chez elle; si son moment revenait, vous verriez. » Vous voyez.

DAME MARGUERITE.

Après tout, ce n'est qu'une concierge.

M. MERCIER.

Et elle ne veut donc pas que vous vous réjouissiez?

DAME MARGUERITE.

Comment! elle ne le veut pas! elle ne le conçoit même pas! Elle va rentrer au château, elle sera du château, elle ne connaît plus que le château. A peine se souvient-elle qu'il y a un village; je ne serais pas étonnée qu'elle trouvât que ça ne sert à rien. « Les paysans par-ci, les paysans par-là; les paysans n'ont jamais rien valu; les paysans ont acheté tout ce qu'on a voulu leur vendre; ils n'ont seulement pas pris la peine d'attendre pour voir ce que tout cela deviendrait. » Est-ce que je sais tout ce qu'elle a encore bavardé! Comme elle dit, il n'y aura bientôt plus qu'elle qui se réjouira.

LE MAITRE D'ÉCOLE.

Ah! monsieur Mercier, c'est bien vrai : après l'engouement, la réflexion.

DAME MARGUERITE.

Par ma fine! moi j'ai sauté par-dessus la réflexion, et j'ai grand'peur d'en être déjà au refroidissement.

SCÈNE XV.

M. MERCIER, DAME MARGUERITE, LE MAITRE D'ÉCOLE, MORISSET, MARIE, JULIEN, LA MÈRE BORDIER.

LA MÈRE BORDIER.

Qui est-ce qui n'y serait pas?

M. MERCIER.

Comment! la mère Bordier aussi!

LA MÈRE BORDIER.

Appelez-moi la mère Bordier tant qu'il vous plaira; je ne suis que la mère Bordier; je ne veux être que la mère Bordier. J'avais fait la sottise de me laisser prendre à leur glu; je m'étais mis de la fumée dans la tête; je reviens à la raison à présent.

MORISSET, avec ironie.

Est-ce le pèlerin qui en est cause.

LA MÈRE BORDIER.

Certainement, c'est lui; c'est parce que je viens d'apprendre à le connaître, que je vois que ce n'est qu'un effronté coquin, un fourbe achevé. A l'entendre, il semblerait que nous n'allons plus avoir que lui pour maître, et que monsieur le baron ne sera qu'un seigneur en peinture.

MORISSET.

C'était ça que vous désiriez tantôt.

LA MÈRE BORDIER.

Si vous saviez les promesses qu'il nous avait faites à mon fils et à moi.

DAME MARGUERITE.

Comme de vous faire avoir le bail de notre ferme peut-être?

LA MÈRE BORDIER.

D'où savez-vous ça?

DAME MARGUERITE.

C'est lui-même qui me l'a dit, en me demandant de l'argent, si je voulais le conserver.

LA MÈRE BORDIER.

Comme il nous en demandait pour nous le faire avoir.

M. MERCIER.

Il jouait à coup sûr. Et lui en avez-vous donné?

DAME MARGUERITE.

Pas moi, du moins.

LA MÈRE BORDIER.

Ni nous non plus. Oh! ben oui, à d'autres? Nous nous sommes ben moqués de lui, au contraire. Aussi dit-il à présent que mon fils ne peut pas rester garde-champêtre, parce qu'il a servi dans les mauvais temps où la France était si grande qu'elle en était démoralisée.

MORISSET.

A-t-elle bonne mémoire, cette mère Bordier, de retenir des mots aussi baroques?

DAME MARGUERITE.

Parce qu'elle dit démoralisée? Je sais ça aussi, moi. Madame Boivin me l'a répété plus de vingt fois. Tout ce qui n'est pas resté, comme elle, les bras croisés pendant trente ans, est démoralisé.

MORISSET.

Nous sommes tous démoralisés.

DAME MARGUERITE.

Sans doute.

MORISSET.

Ah! ben, ça me console.

LE MAITRE D'ÉCOLE.

C'est ennuyeux pas moins; car voilà de ces choses qu'on ne peut pas apprendre à des enfans; ils n'ont qu'à dire aussi qu'ils se croisent les bras en attendant mieux, qu'est-ce qu'on pourra leur répondre?... (D'un ton de dépit.) Il n'y a donc plus de maire dans le village? Il n'y a donc plus rien? Pourquoi laisse-t-on un drôle comme le pèlerin menacer tout le monde?

LA MÈRE BORDIER.

Qui est-ce qui l'en empêcherait? Monsieur le maire? On assure qu'il est déjà de connivence avec lui.

MARIE.

Mon Dieu! ma mère, rassurez-moi, car tout ça me fait trembler.

DAME MARGUERITE.

Mon enfant, on a beau faire, je ne peux pas croire

qu'il n'y ait plus de Providence. Donne-moi la main, Julien, tu seras mon fils. En vérité, je crois que je perds la tête, maître Morisset, car je suis quasi toute prête à vous demander des excuses.

LA MÈRE BORDIER.

Moi, je ne fais pas la fine; je vous demande pardon à tous.

SCÈNE XVI.

M. MERCIER, DAME MARGUERITE, MORISSET, LA MÈRE BORDIER, LE MAITRE D'ÉCOLE, JULIEN, MARIE et THIBAUT.

THIBAUT.

Pourrez-vous ben me dicter mon testament, monsieur Mercier?

DAME MARGUERITE, *effrayée.*

Comment, Thibaut, ton testament! Est-ce que tu vas mourir?

THIBAUT.

Faudra ben que tu fasses le tien aussi, toi, et tous ceux qui se sont amusés à avoir plus d'un enfant.

LA MÈRE BORDIER.

Encore du nouveau!

THIBAUT.

Sans ça, c'te pauvre Marie, qui a le malheur d'avoir un frère, n'aurait rien après nous.

DAME MARGUERITE.

Qui est-ce qui dit ça?

THIBAUT.

Le pèlerin.

LE MAITRE D'ÉCOLE.

Toujours le pèlerin!

DAME MARGUERITE.

C'est donc le diable que cet homme-là?

LE MAITRE D'ÉCOLE.

Ma foi! je finirai par le croire; aussi suis-je tenté de faire pour lui le compliment que je préparais au baron.

MORISSET.

Une volée de coups de bâton lui vaudrait mieux.

JULIEN.

Vous savez que je suis là, mon père.

LA MÈRE BORDIER.

Mais enfin, monsieur le baron...

THIBAUT.

Il n'en est plus question. Il n'a demandé des renseignemens sur sa terre que pour savoir combien il pourrait s'en faire payer de dédommagement; mais il ne s'en soucie pas pour y revenir.

DAME MARGUERITE.

Je ne comprends pas.

M. MERCIER.

Dans ce temps-ci, il ne s'agit pas de comprendre,

dame Marguerite; il s'agit de se tenir en joie et en santé, et de faire son testament.

LA MÈRE BORDIER.

En attendant, je reprends mes fagots.

DAME MARGUERITE.

Et moi, je vais décommander ma danse de ce soir.

THIBAUT.

Tu n'as pas besoin de te déranger pour ça; le pèlerin l'a déjà décommandée, non seulement pour ce soir, mais pour toujours. On ne dansera plus.

MARIE.

On ne dansera plus, mon père! Qu'est-ce donc qu'on fera?

LE MAITRE D'ÉCOLE.

On regardera le pèlerin apparemment, et ça tiendra lieu de tout.

MORISSET.

Ah! ça, mais il se moque de nous ce gaillard-là.

LA MÈRE BORDIER.

Vous qui avez du courage, maître Morisset, donnez-lui donc une bonne leçon.

MORISSET.

C'est donc à moi qu'on a recours à présent? Ce matin pourtant j'étais un homme à pendre, pour avoir acheté des terres de l'ancienne abbaye.

LA MÈRE BORDIER.

Ce matin personne ne savait ce qu'il disait.

DAME MARGUERITE.

Ah! monsieur Mercier, comme dit le maître d'école, vous êtes un fier homme. L'enthousiasme s'enfuit bien vite quand rien n'y répond.

M. MERCIER.

De quoi vous plaignez-vous? Vous vous êtes réjouis, vous vous êtes brouillés, vous vous êtes raccommodés; tout cela pour une nouvelle qui s'est trouvée fausse, et qui n'a produit d'accidens que ceux créés par votre imagination. N'y a-t-il pas un pouvoir qui veille pour tous? Il reviendra de bons momens.

DAME MARGUERITE.

Il n'y aura donc plus de pèlerins ni d'invention de testamens, ni de madame Boivin qui fait la fière à cause qu'elle est madame Boivin; car je ne lui vois pas d'autre raison.

M. MERCIER.

Je ne vous dis pas que les fous ne feront plus de folies; les hypocrites, de grimaces; les gens cupides, de projets de toute espèce. Au lieu d'un pèlerin, il y en aura peut-être dix; il se trouvera peut-être trente madame Boivin; qu'est-ce que tout cela fait? Moquez-vous de ce qui est ridicule; apprenez à vos enfans à apprécier le bonheur dont ils peuvent jouir; repoussez froidement les gens qui essaient de faire les fiers avec vous; tenez-vous bien tous; soyez unis, calmes, tranquilles; travaillez et jouissez. Surtout n'ayez confiance qu'en ceux qui défendent vos intérêts; car c'est avec l'argent

qu'on vous prend que l'on trouve moyen de vous tourmenter. N'admirez que ce qui vous paraît véritablement admirable, cela ne vous fatiguera pas, et forcera bientôt les jongleurs à vous respecter davantage.

TOUS.

Vive monsieur Mercier !

M. MERCIER.

Allons, voilà vive monsieur Mercier, à cette heure. Vous profitez bien de mes conseils. Qu'est-il besoin de crier vive qui que ce soit?

DAME MARGUERITE.

Vous avez raison, monsieur Mercier, il faut attendre que les gens soient morts pour cela.

LA MÈRE BORDIER.

C'est vrai; on est sûr au moins de savoir ce qu'on fait.

AVANT LE SAINT, NE CHÔMONS PAS LA FÊTE.

LES

INTERPRÉTATIONS,

OU

LA PLUS MAUVAISE ROUE D'UN CHARIOT
FAIT TOUJOURS LE PLUS DE BRUIT.

PERSONNAGES.

M. LESEC.
M. DUBOURG.
M. ROBERT, ami de M. Dubourg.
MADAME BABYLAS, revendeuse.
LE COMMISSAIRE.
M. GODIVEAU, pâtissier.
ROSE, servante de madame Babylas.
CATHERINE, cuisinière chez M. Dubourg.
JACQUOT, garçon pâtissier, neveu de madame Babylas.

La scène se passe dans une rue de Paris.

D'un côté du théâtre, on voit la maison de M. Dubourg, de l'autre la boutique de madame Babylas.


LUCCHESI · PALLI

Alfd Johannot

Blanchard Sculp

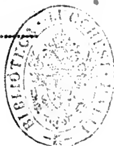
Mr DUBECOURT,

QUEL JEU EST CELA

Interpretations

LES

INTERPRÉTATIONS.



SCÈNE I.

M. DUBOURG. M. ROBERT.

M. ROBERT.

Je vous assure que je suis confus du dérangement que je vous cause; j'aurais fort bien été tout seul à la diligence.

M. DUBOURG.

Quel dérangement de se lever à cinq heures du matin, dans le mois de mai, par un temps aussi beau ! Vous plaisantez.

M. ROBERT.

Je n'oublierai de ma vie la bonne réception que vous m'avez faite, vous, madame Dubourg et votre charmante fille, mademoiselle Annette.

M. DUBOURG.

Vous n'êtes pas resté assez long-temps avec nous pour pouvoir apprécier ma femme et ma fille; ce sont des anges, monsieur Robert. Promettez-moi de revenir bientôt, et que vous me donnerez au moins une quinzaine. Le Havre n'est pas si loin.

M. ROBERT.

Vous avez quitté le commerce; moi, j'y suis encore. Une absence, quelque courte qu'elle soit, est toujours une absence; vous devez vous le rappeler.

M. DUBOURG.

Ma foi! quand on est aussi avancé que vous l'êtes, on peut bien se donner un peu ses aises. Puisque me voilà sur pieds de si bonne heure, aussitôt que je vous aurai emballé, j'irai prendre un bain.

M. ROBERT.

Sans savoir si cela vous est bon? En province, il y a encore beaucoup de gens qui ne se baigneraient pas sans avoir consulté.

M. DUBOURG.

Oh! bien, à Paris, pour un oui, pour un non, on va se jeter à l'eau; c'est ainsi qu'on parle.

SCÈNE II.

M. DUBOURG, M. ROBERT, MADAME BABYLAS.

(Cette dernière paraît sur le devant de sa boutique avec différens objets qu'elle dispose en étalage, ayant soin de marquer par son jeu la part qu'elle prend à la conversation de MM. Dubourg et Robert, qui ne font pas attention à elle.)

M. ROBERT.

L'heure avance. Que je ne vous gêne pas. Ferons-nous nos adieux ici; et, puisque vous voulez vous

jeter à l'eau, ne faites pas une course inutile; allez-y tout de suite.

M. DUBOURG.

Je veux vous conduire à la diligence d'abord, et après, j'irai me jeter à l'eau.

M. ROBERT.

Dès qu'on ne peut rien gagner sur vous, à la bonne heure.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

MADAME BABYLAS, seule, continuant ses arrangemens avec le plus grand soin.

Qu'est-ce qu'il a donc, ce monsieur Dubourg, a-t-il perdu la tête? (Elle passe ses doigts dans la garniture d'une robe pour en relever les plis.) Il va se jeter à l'eau! (Elle attache une couronne de fleurs artificielles qu'elle époussette avec un petit plumeau.) Et cet autre monsieur qui le laisse faire! (Elle avance un peu sur le théâtre pour juger l'effet de ses étalages, et s'arrête tout à coup en se frappant le front.) Mais c'est un événement que cela..... un très-grand événement! Où diantre ai-je donc l'esprit? (Elle appelle avec tous les signes du plus violent effroi.) Rose! Rose!

SCÈNE IV.

MADAME BABYLAS, ROSE.

MADAME BABYLAS, s'appuyant contre sa boutique comme une personne prête à se trouver mal.

Rose, vite une chaise.

ROSE, rentrant dans la boutique.

Ah! mon Dieu!

MADAME BABYLAS.

Rose, dépêche-toi.

ROSE, apportant une chaise.

Est-ce que vous vous trouvez mal?

MADAME BABYLAS.

Mets la chaise un peu plus au milieu de la rue. (Elle s'assied) Ah! Rose, Rose! quel malheur! (Elle a l'air de perdre connaissance.)

ROSE, lui frappant dans la main.

Madame! madame!... Est-ce qu'on l'aurait volée?... C'est peut-être le pâtissier à qui il sera arrivé quelque chose.

MADAME BABYLAS, entr'ouvrant les yeux.

Passe-t-il du monde?

ROSE.

Personne, madame.

MADAME BABYLAS.

La boutique de l'épicière est-elle ouverte du moins?

ROSE.

Pas encore.

MADAME BABYLAS.

Qu'ils deviennent paresseux dans cette maison-là!
(Elle reperd connaissance.)

ROSE.

Si je criais au feu.

MADAME BABYLAS, d'une voix éteinte.

Rose, tu sais bien, monsieur Dubourg?....

ROSE.

Oui, madame.

MADAME BABYLAS.

Pour qui tu voulais me quitter?....

ROSE.

Ce n'était qu'à cause des gages qui étaient plus forts.

MADAME BABYLAS.

Par l'événement, mon enfant, tu aurais fait une sottise. Ah! juste ciel! un père de famille se noyer!

ROSE, épouvantée.

Serait-il possible!

MADAME BABYLAS, un doigt sur la bouche.

Paix! Oui, mon enfant; à l'heure qu'il est, c'est peut-être un affaire faite.

ROSE.

Monsieur Dubourg! le mari de madame Dubourg! le père de mademoiselle Annette!.... Comment savez-vous cela, madame?

MADAME BABYLAS.

De lui-même, ma fille; de sa propre bouche, mon enfant. Il était là tout à l'heure, avec ce monsieur qui loge chez eux depuis huit jours; qui lui donnait les meilleures raisons du monde pour le calmer; mais il n'écoutait rien. « Laissez-moi, laissez-moi! disait-il, je veux me jeter à l'eau; je n'ai plus de ressources. Si je ne me détruis pas comme cela, je me détruirai autrement; vous n'y gagnerez rien. »

ROSE.

Mais, madame, il faudrait avertir chez lui.

MADAME BABYLAS.

Cela te regarde-t-il? Est-ce toi qui as fait cette découverte? Ne faut-il pas se consulter avant?

SCÈNE V.

JACQUOT, MADAME BABYLAS, ROSE.

JACQUOT.

Ma tante assise au milieu de la rue!

MADAME BABYLAS, *retombant en faiblesse.*

C'est toi, Jacquot?

JACQUOT.

Oui, ma tante; qu'avez-vous donc?

MADAME BABYLAS.

Tu cries, Jacquot. Parle donc plus bas. Ne vois-tu pas comme je suis?

JACQUOT.

Qu'est-ce qu'il y a?

MADAME BABYLAS.

J'étouffe. Demande à Rose.

ROSE.

Monsieur Dubourg s'est noyé.

JACQUOT.

Hier au soir?

MADAME BABYLAS, *d'une voix mourante.*

Non, Jacquot, ce matin.

JACQUOT.

Vous vous trompez, ma tante. Hier, à dix heures, comme je revenais de porter des pâtisseries pour une soirée rue de Richelieu, j'ai reconnu monsieur Dubourg qui longeait le parapet du Pont-Royal, et qui s'arrêtait de temps en temps pour regarder dans la rivière.

MADAME BABYLAS.

Le malheureux! il allait prendre ses mesures.

JACQUOT.

Dans ce moment-là, un cheval est venu à s'abattre; ça a attiré du monde, moi comme les autres; et, quand j'ai repris le trottoir, monsieur Dubourg avait disparu.

MADAME BABYLAS.

Malgré cela, il était encore ici ce matin, mon

garçon; mais ton récit n'en est pas moins à considérer. D'abord, personne ne regarde dans la rivière sans avoir de mauvaises intentions. (*Elle se laisse retomber sur sa chaise.*)

JACQUOT, *à Rose.*

Qu'est-ce que tu as donc, toi?

ROSE.

Belle question!

JACQUOT.

Tu ne me dis pas seulement un petit mot d'amitié. (*Il la frappe légèrement sur le bras.*)

MADAME BABYLAS, *ouvrant les yeux.*

Je vous vois, Jacquot. Ne vous ai-je pas défendu ces façons-là?

ROSE.

Madame, voici mademoiselle Catherine, la cuisinière de monsieur Dubourg, qui sort de chez elle.

MADAME BABYLAS, *se levant.*

Bon. Rangez cette chaise; laissez-moi lui parler, et ne vous mêlez de rien.

SCÈNE VI.

MADAME BABYLAS, ROSE, JACQUOT, CATHERINE.

MADAME BABYLAS, *d'un air triste.*

Bonjour, mademoiselle Catherine.

CATHERINE.

Bonjour, madame Babylas. Votre boutique est bien parée ce matin.

MADAME BABYLAS.

C'est l'effet du hasard, je vous assure ; car je n'aurais pas le courage de m'en occuper à présent.

CATHERINE.

Comme vous dites cela.

MADAME BABYLAS.

Mademoiselle Catherine, on a beau avoir des voisins fiers, des voisins qui ne prennent pas plus garde à vous que si vous étiez des anthropophages ; quand on est bonne, sensible et humaine, on ne peut pas s'empêcher de gémir sur les événemens qui leur surviennent.

CATHERINE.

Madame Babylas, chacun est fait à sa façon.

MADAME BABYLAS.

Vous prenez donc leur parti aujourd'hui ?

CATHERINE.

Monsieur et madame n'achetant jamais que du neuf, ils n'ont rien à démêler avec vous.

MADAME BABYLAS.

Ah ! dès que c'est ainsi, je me tais.

CATHERINE.

Mais, que parliez-vous d'événemens ?

MADAME BABYLAS.

Ils n'ont rien à démêler avec moi.

CATHERINE.

Sauriez-vous quelque chose ?

MADAME BABYLAS.

Je ne fais qu'un petit commerce, mademoiselle Catherine; je ne vends que du vieux, des chiffons; mais j'ai des affaires bien en ordre, Dieu merci! et l'on n'entendra jamais dire que je me sois jetée à l'eau.

CATHERINE.

Madame Babylas, expliquez-vous.

MADAME BABYLAS.

Qu'est-ce que fait votre maître ce matin?

CATHERINE.

Il est sorti.

MADAME BABYLAS.

Je le sais bien.

CATHERINE.

Pour conduire un de ses amis à la diligence.

MADAME BABYLAS.

Belle conduite!

CATHERINE.

Je ne vous comprends pas.

MADAME BABYLAS.

Qu'est-ce qu'il vous doit de gages?

CATHERINE.

L'année courante.

MADAME BABYLAS.

Vous n'aviez pas placé d'argent sur lui?

CATHERINE.

Non.

MADAME BABYLAS.

Voilà le mariage de mademoiselle Dubourg, avec le notaire, terriblement aventuré.

CATHERINE.

Pourquoi aventuré?

MADAME BABYLAS.

Ce serait le cas de parler de votre protégé. Comme il n'a pas de charge à payer celui-là, qu'il ne demanderait pas de dot, qu'il se contenterait de deux beaux yeux, c'est son affaire.

CATHERINE.

Écoutez, madame Babylas, vous savez sans doute ce que vous voulez me dire; mais, comme moi je n'en sais rien, si vous ne voulez pas vous expliquer, je m'en vas. (Elle va pour sortir.)

MADAME BABYLAS.

Arrêtez donc, cruelle fille, et dites-moi un peu si vous annonceriez de but en blanc à quelqu'un que son maître est noyé.

CATHERINE, reculant de quelque pas.

Noyé! monsieur, noyé!

MADAME BABYLAS.

Hélas! oui, mademoiselle Catherine; je l'ai vu et Jacquot aussi.

JACQUOT.

C'est-à-dire, ma tante...

MADAME BABYLAS.

Je t'ai recommandé de te taire. Qu'est-ce que tu fais ici? Retourne chez toi, et dis à monsieur Godiveau, ton maître, de venir me parler le plus tôt possible... Approche encore. Ne va pas bavarder au moins sur la route. Excepté vos pratiques, bouche close pour tout le monde. Va-t'en.

JACQUOT.

Oui, ma tante.

(Il fait quelques espiégleries à Rose, et sort en courant.)

SCÈNE VII.

MADAME BABYLAS, ROSE, CATHERINE.

MADAME BABYLAS.

On doit toujours ménager l'honneur des familles.

CATHERINE.

Monsieur, noyé!

MADAME BABYLAS.

Demandez à Rose l'état dans lequel elle m'a vue.

ROSE.

J'ai cru que madame allait mourir.

CATHERINE.

Je suis si bouleversée, que je ne puis pas deviner la raison qui a pu pousser monsieur...

MADAME BABYLAS.

N'aviez-vous pas cru pendant quelque temps qu'il mettait à la loterie ?

CATHERINE.

Ce n'était pas vrai.

MADAME BABYLAS.

C'est donc qu'il jouait alors ?

CATHERINE.

Pas davantage.

MADAME BABYLAS.

Mais cette petite lingère qu'il vient d'établir ?

CATHERINE.

C'est une filleule de madame, à qui ils ont avancé de l'argent par bon cœur.

MADAME BABYLAS.

Si vous expliquez tout comme cela, je crois bien que vous ne trouverez jamais la raison.

CATHERINE.

Madame Babylas, quand les choses deviennent aussi sérieuses, on ne doit plus dire que la vérité.

MADAME BABYLAS.

Quand on la sait ; mais, quand on ne la sait pas, il faut donc se taire?

CATHERINE.

Je crois encore que c'est un rêve... Vous l'avez vu ?

MADAME BABYLAS.

Malheureusement.

CATHERINE.

A votre place, j'aurais crié de toutes mes forces.

MADAME BABYLAS.

J'ai crié aussi; Rose est pour le dire. On ne peut rien me reprocher, mademoiselle Catherine; j'ai fait tout ce que j'avais à faire. Ces choses-là ne se manquent plus aujourd'hui.

CATHERINE.

Et madame, qui avait donné l'ordre, hier au soir, de lui avoir un remise pour faire des visites ce matin!

MADAME BABYLAS.

Il y a long-temps que j'ai dit qu'on ne devrait jamais rien commander la veille.

CATHERINE.

Quel parti prendre? Pour annoncer cela à madame, je ne l'oserai jamais. Il faut pourtant bien qu'elle le sache. N'écrit-on pas des lettres anonymes en pareille circonstance?

MADAME BABYLAS.

Fi! l'horreur! mademoiselle Catherine.

CATHERINE.

Quand c'est pour le bien.

MADAME BABYLAS.

C'est égal. Jamais de lettres anonymes.

CATHERINE.

On peut la faire faire si honnête qu'on le veut.

MADAME BABYLAS.

Mais en annonçant quelque chose par une lettre anonyme, on ne voit pas l'effet que ça produit.

SCÈNE VIII.

M. LESEC, MADAME BABYLAS, CATHERINE, ROSE.

M. LESEC.

Catherine, je voudrais vous parler.

CATHERINE.

Ah! monsieur, je devine; vous savez déjà la nouvelle.

M. LESEC.

Elle est donc vraie? Mon domestique l'a apprise chez le pâtissier.

MADAME BABYLAS.

Nous en sommes dans la consternation, monsieur.

M. LESEC.

Je n'ai pas l'honneur de vous connaître, madame.

MADAME BABYLAS.

Monsieur, vous êtes monsieur Lesec, dont le fils doit épouser mademoiselle Dubourg, afin de pouvoir payer une charge de notaire.

M. LESEC.

Quelle est donc cette femme, Catherine?

MADAME BABYLAS.

Femme! cette femme est madame Babylas, dont

vous voyez la boutique, et qui a été témoin de tout ce qui vient de se passer.

M. LESEC.

Vous avez vu cet infortuné Dubourg se jeter dans l'eau?

MADAME BABYLAS.

Tout comme je vous vois, monsieur; et de plus mon neveu l'a vu aussi.

M. LESEC.

Fatale punition d'une aveugle cupidité! C'est à la Bourse qu'il aura perdu sa fortune. S'il m'eût écouté, cela ne lui serait pas arrivé. Je lui ai répété assez de fois de ne pas se fier aux rentes; que ce n'était que ruses et tours de gibecière; que les gros poissons devaient finir par manger les petits; il s'étonnait de ce langage et ne voulait pas y croire: voilà le résultat.

CATHERINE.

Mais monsieur n'aimait pas les rentes, car il m'a toujours empêchée d'y placer le peu d'argent que j'avais.

M. LESEC.

Il avait peut-être les yeux ouverts à cette époque-là, mais il n'était plus temps. Comment n'est-on pas raisonnable? Je n'avais qu'à faire comme lui, vouloir doubler ma fortune; je serais dans le même état à cette heure-ci. Je vous demande un peu ce que va devenir sa fille.

MADAME BABYLAS.

Par bonheur pour elle, il lui reste monsieur votre fils.

M. LESEC.

Vraiment, madame, de quoi vous mêlez-vous?

CATHERINE.

Est-ce que vous penseriez à nous abandonner, monsieur?

M. LESEC.

Catherine, il n'y a que mon fils et moi qui sachions les sacrifices de tous genres que nous avons faits dans cette affaire. Nous y avons mis, je puis le dire, une patience et une générosité sans bornes. Nous savions très-bien que mademoiselle Annette avait une préférence marquée pour un autre jeune homme, que sa mère elle-même partageait cette préférence, et nous avons toujours feint de l'ignorer.

CATHERINE.

Quoi! monsieur, on vous avait dit...

M. LESEC.

Oui, Catherine; et au lieu d'éclater en reproches, et de troubler la bonne harmonie qui régnait entre monsieur Dubourg et sa femme par la révélation d'un secret aussi important pour le repos de mon fils, nous n'en avons pas moins continué nos relations.

MADAME BABYLAS.

Voilà de la délicatesse.

M. LESEC.

Mais on se lasse à la fin.

MADAME BABYLAS.

Je conçois bien cela, monsieur!

M. LESEC.

Madame Dubourg trouvait singulier que j'eusse demandé une augmentation de dot; elle en était comme choquée; mais, d'après ce que nous voyons, n'était-ce pas de la prévoyance?... Je ne devrais pas vous parler de cela; cependant il faut bien qu'on le sache; car je ne doute pas qu'on ne jette les hauts cris quand on apprendra que nous nous retirons. Je n'ai pas de préjugés. La fille d'un homme qui aurait fait une folie, si cette folie n'avait en rien dérangé sa fortune, me paraîtrait une bru tout comme une autre; je me ferais un plaisir de lui servir de père; plus son malheur serait grand, plus je l'entourerais de soins et de prévenances; c'est tout naturel. Mais que peut-on faire pour une jeune personne comme mademoiselle Annette?

MADAME BABYLAS.

C'est pourtant vrai, mademoiselle Catherine.

M. LESEC.

Qui a une autre inclination, je le répète. De ce qu'on a commencé à se sacrifier, s'ensuit-il qu'il faille consommer sa ruine? J'ai ma famille, à laquelle je me dois encore plus qu'à celle de monsieur Dubourg.

CATHERINE.

Si vous vouliez entrer à la maison, monsieur.

M. LESEC.

Non, Catherine, je n'ai rien à y faire. C'est cruel à dire; mais quand j'ai donné des conseils et qu'on

ne les a pas écoutés, je ne me mêle plus de rien, pas même de plaindre les gens.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

CATHERINE, MADAME BABYLAS, ROSE.

CATHERINE.

Grand Dieu! que c'est vilain le malheur pour vous faire voir les hommes tels qu'ils sont. (Se tournant du côté de la maison, en pleurant.) Pauvres dames! que de choses elles vont avoir à apprendre à la fois!

MADAME BABYLAS.

C'est en tout comme ça, mademoiselle Catherine. J'ai chez moi des robes, des châles que tout le monde admirait quand ils étaient dans leur brillant; à présent, personne n'y prend plus garde.

CATHERINE.

Je vais aller chez monsieur Constant; c'est un bon jeune homme qui n'a ni père ni mère, pour lui donner de mauvais conseils d'avarice; je suis bien sûre qu'il ne se conduira pas comme monsieur Lesec, et qu'il se fera au contraire une grande joie de revenir chez nous. Il a de la fortune; lui et mademoiselle s'aiment depuis long-temps... Si l'on pouvait oublier Monsieur, qui était un si brave homme!... Au revoir, madame Babylas.

(Elle sort.)

SCÈNE X.

MADAME BABYLAS, ROSE.

MADAME BABYLAS.

Vois-tu, Rose, comme tout cela se déroule.

ROSE.

Il faut avouer que mademoiselle Catherine est une bien bonne fille.

MADAME BABYLAS.

On est toujours bon pour plaindre les gens qui sont au-dessus de nous. La voilà comme la protectrice de ses maîtresses. C'est un rôle superbe.

ROSE.

Que de cuisinières, cependant, choisiraient ce moment-là pour les accabler!

MADAME BABYLAS.

Quelles cuisinières aussi? Des cuisinières de petites maisons, des sottes.

ROSE.

Qui en diraient pis que pendre.

MADAME BABYLAS.

Avec cela, il faut être juste. Quand il arrive quelque chose de glorieux aux riches, ils se mettent en quatre afin que personne ne l'ignore; dame! s'il leur arrive quelque chose d'humiliant, il faut bien qu'ils souffrent qu'on en parle. Je vais entrer un moment

chez l'épicière; ce n'est pas une hypocrite, celle-là. Si l'on me demandait tu viendrais me chercher.

(Elle sort.)

SCÈNE XI.

ROSE, seule.

Ce bon monsieur Dubourg, qui me disait encore, pas plus tard qu'avant-hier : « Rose, puisque tu n'es pas entrée chez nous où je ne t'aurais pas trouvée de trop, quand ma fille se mariera, elle te prendra pour femme de chambre, et, au bout de deux ou trois ans, tu auras ton tour et je penserai à ta dot. » Et cela, rien que pour m'avoir vue quelquefois chez lui causer avec mademoiselle Catherine. Qui sait si je me marierai à présent?... Il y a bien monsieur Godiveau qui me fait la cour en cachette de madame Babylas; mais ça peut n'être que pour plaisanter; d'ailleurs, par rapport à moi, monsieur Godiveau est déjà un vieux. Tiens, le voici.

SCÈNE XII.

ROSE, M. GODIVEAU.

M. GODIVEAU.

Ta maîtresse est-elle chez elle?

ROSE.

Elle est ici à côté.

M. GODIVEAU.

Il ne faut pas la déranger, ma jolie petite Rosinette; elle est bien où elle est. Pourquoi te tiens-tu donc dans la rue? entrons dans la boutique.

ROSE.

Non, non, monsieur Godiveau; je vais chercher madame.

M. GODIVEAU.

Tu vas chercher madame! Qui t'a dit que je voulais lui parler? Ne croirait-on pas que nous avons si souvent l'occasion de nous trouver seuls ensemble. Tiens, Rose, il faut que je t'ouvre mon cœur; il n'y a plus à barguigner.

> Dès qu'un objet a su vous plaire,
> C'est sottise que de se taire.

ROSE.

Encore vos diables de devises! Le moment est bien choisi pour plaisanter.

M. GODIVEAU.

A cause de monsieur Dubourg? je ne porte pas le deuil de ceux qui ne m'ont jamais été bons à rien. Qu'ils vivent, qu'ils meurent, qu'est-ce que cela me fait? Monsieur Dubourg n'était pas mon père, il n'était pas de ma famille; il ne se fournissait même pas chez moi. Nicolas Godiveau aurait pu se noyer cent fois, que monsieur Dubourg ne s'en serait seulement pas douté. Ma foi! je ne pleure que les gens qui m'auraient pleuré si j'eusse été à leur place. (Faisant l'agréable.) C'est comme avec les dames.

Mon amour jamais ne s'éveille
Que quand on lui rend la pareille.

Tu n'as qu'à m'aimer pour voir.

ROSE.

Madame Babylas serait d'une belle humeur.

M. GODIVEAU.

Qu'Iris me dise : « Je vous aime ; »
Je brave Jupiter lui-même.

ROSE.

Parlez donc comme tout le monde, monsieur Godiveau. Les vers, c'est bon quand on n'a rien à dire. Voilà que j'ai perdu monsieur Dubourg qui devait me placer chez sa fille, qui devait me marier, qui devait me doter... Qu'est-ce que vous voulez que je devienne?

M. GODIVEAU.

Peux-tu te plaindre de ton sort,
Puisque tes yeux donnent la mort?

ROSE.

Un grand bonheur! Allez, allez, je vois que vous ne voulez que vous moquer de moi.

M. GODIVEAU.

Laisse donc faire, Rosinette; j'ai plus d'expérience que tu n'en as. Il faut toujours, avec les femmes, commencer par des fadaises, et puis après on parle raison. Tu es jolie, je suis pâtissier, voilà de quoi faire un mariage; moi, parce que je veux une femme qui me plaise, toi, pour avoir un établissement. C'est-il la vérité?

ROSE, *soupirant.*

Ce n'est que cela!

M. GODIVEAU.

Je n'en demande pas davantage, ma petite Rosine, je me charge du reste. Va,

Le sentiment n'est pas bâtard;
S'il ne vient tôt, il vient plus tard.

Tu m'aimeras, tu seras folle de moi; ça ne m'a jamais manqué.

ROSE.

Nous verrons.

M. GODIVEAU.

Songes-tu au plaisir qu'il y a d'être la femme d'un homme qui fait les meilleures meringues de Paris?

ROSE.

Je ne m'en soucie guère.

M. GODIVEAU.

Mais d'autres s'en soucient, et tu t'en soucieras toi-même quand tu verras l'argent que ça rapporte.

ROSE.

Ce n'est pas non plus l'argent qui me tiendrait.

M. GODIVEAU.

C'est tout simple. A ton âge

Fillette ne désire rien
Qu'un bon mari qui l'aime bien.

Tu l'auras, mon enfant, sois tranquille. Si je ne

t'ai pas fait plus tôt ma proposition, c'est que je voulais t'éprouver. A présent que je te connais comme moi-même, je la risque.

ROSE.

Vous ne renverrez pas Jacquot?

M. GODIVEAU, fronçant le sourcil.

Hein!

ROSE.

C'est à cause de sa tante, madame Babylas, qui va déjà m'en vouloir assez.

M. GODIVEAU.

Tu as de grands procédés, à ce qu'il me semble. Pourquoi donc te soucier de madame Babylas, à propos de Jacquot? Ecoute, Rose, je n'aime pas ça. Diantre! la petite commère! Tu ne perds pas la carte. Est-ce que, par hasard, tu aimerais ce Jacquot?

ROSE, embarrassée.

Dites-moi ça en vers, M. Godiveau.

M. GODIVEAU.

Je ne m'étonne plus de ce que mademoiselle n'était pas intéressée, de ce qu'elle faisait tant la revêche avec moi. Elle comptait sur monsieur Dubourg pour la marier avec son amant; à présent qu'elle voit que son espoir est à vau-l'eau...

ROSE, pleurant.

Monsieur Godiveau, j'aime encore mieux vos devises.

M. GODIVEAU.

A-t-on jamais fini de connaître une femme.

ROSE, pleurant toujours.

Pourquoi me faites-vous parler aussi? Je savais bien que je ne devais pas vous dire ça ; mais vous tournez les choses de manière qu'on n'a pas le temps de réfléchir.

M. GODIVEAU.

Va, va, tu pourras réfléchir tout à ton aise à présent.

ROSE.

Mais, monsieur, ne faites pas tant fi de moi ; je n'étais déjà pas si folle de vous.

SCÈNE XIII.

M. GODIVEAU, MADAME BABYLAS, ROSE.

MADAME BABYLAS, après les avoir regardés tous les deux.

Qui est-ce qui est folle de monsieur Godiveau?

ROSE, se retournant avec surprise.

C'est vous, madame!

MADAME BABYLAS.

Effrontée!.... Si je me croyais..... Allez faire un paquet de vos hardes tout de suite, et préparez-vous à déloger de chez moi.

ROSE, sanglotant.

Mais, madame.....

MADAME BABYLAS.

Ne répliquez pas, Rose ; croyez-moi, ne répliquez pas.

(Rose rentre dans la boutique, en tenant son tablier sur ses yeux.)

SCÈNE XIV.

M. GODIVEAU, MADAME BABYLAS.

MADAME BABYLAS.

A nous deux, à présent.

M. GODIVEAU, faisant quelques pas pour s'en aller.

C'est-à-dire, à vous seule, madame; car je m'en vas.

MADAME BABYLAS, l'arrêtant.

Arrêtez. Je ne m'emporterai pas ; ne craignez rien. Madame Babylas sait ce qu'elle se doit à elle-même. Je ne vous rappellerai pas, monsieur.....

M. GODIVEAU

Ah ! je le vois, vous allez me rappeler tout.

MADAME BABYLAS, lui prenant le bras avec violence.

Quoi donc ! traître, c'est au moment où je suis occupée à prendre des renseignemens pour remonter à la source d'une catastrophe.....

M. GODIVEAU.

Abrégez, et lâchez-moi le bras.

MADAME BABYLAS.

Il faut croire que c'est un grand plaisir pour les hommes que de tromper.

M. GODIVEAU, cherchant à se débarrasser.

Moins grand que pour les femmes.

MADAME BABYLAS, le retenant plus fort.

Une petite fille de rien, que j'avais prise par charité..... Pas de mensonges, ni de subterfuges..... Je sais tout, je devine tout, je vois tout.

M. GODIVEAU.

Alors je n'ai rien à vous apprendre.

MADAME BABYLAS.

Je revenais satisfaite; vingt personnes, chez l'épicière, avaient confirmé mes soupçons sur monsieur Dubourg; on me reconnaissait généralement comme étant la première qui avais donné l'éveil : je pouvais expliquer toute sa vie comme lui-même, et montrer que, malgré les apparences, ce n'était qu'un homme... au surplus comme tous les hommes. (En voulant porter sa main sur ses yeux, comme pour cacher ses larmes, elle quitte le bras de M. Godiveau qui s'enfuit.)

SCÈNE XV.

MADAME BABYLAS, seule.

Il me laisse..... sans me répondre, sans chercher à se justifier! celui-là est fort. J'ai pleuré pour-

tant..... Que voulait-il de plus? Ah! il n'est que trop vrai, les pâtissiers sont une espèce à part. Rien ne les touche, rien ne les attendrit. Ingrat Godiveau!

SCÈNE XVI.

MADAME BABYLAS, LE COMMISSAIRE.

LE COMMISSAIRE.

Madame Babylas, je voulais vous faire prier de passer chez moi.

MADAME BABYLAS, *troublée*.

Quelle plainte a-t-on pu vous faire, monsieur le commissaire?

LE COMMISSAIRE.

Mais comme j'avais à sortir, j'ai préféré venir vous trouver pour ne pas vous déranger.

MADAME BABYLAS.

Vraiment, monsieur le commissaire, vous prenez trop de peine. Monsieur Godiveau est un ancien ami de feu monsieur Babylas; et, s'il a la bonté de venir quelquefois m'aider à fermer ma boutique, c'est que je n'ai pour toute servante qu'une petite paresseuse, une petite coquette que je renvoie tout justement à cause de cela.

LE COMMISSAIRE.

Il n'est question ni de monsieur Godiveau ni de votre servante dans ce que j'ai à vous dire.

MADAME BABYLAS.

Qu'est-ce donc alors, monsieur le commissaire? Jamais je n'attends que votre sonnette m'avertisse pour faire balayer le devant de ma porte, pour la faire arroser dans les grandes chaleurs, et, l'hiver, pour faire casser la glace. Tous les dimanches, comme je vends des objets de luxe, je barbouille moi-même mes carreaux de vitre avec du blanc d'Espagne, ainsi que doit le faire toute personne honnête qui a des mœurs et qui connaît ses devoirs. Je ne vois pas, d'après cela, monsieur le commissaire, ce qui a pu m'attirer l'honneur de votre visite.

LE COMMISSAIRE.

Vous n'êtes pas sans avoir entendu parler des bruits qui se répandent sur votre voisin monsieur Dubourg?

MADAME BABYLAS.

Je sais que monsieur Dubourg demeure au nº 45, qu'il a une femme et une fille; mais je n'en sais pas davantage.

LE COMMISSAIRE.

Allons, allons, madame Babylas, ne vous faites pas prier.

MADAME BABYLAS.

Je vous déclare, monsieur le commissaire, que si c'est pour me faire appeler comme témoin.....

LE COMMISSAIRE.

Il ne s'agit pas ici de témoignage, madame Babylas. Est-ce qu'un commissaire peut rien apprendre? Est-ce

qu'il ne sait pas tout? Est-ce qu'il ne connaît pas à fond les personnes qui demeurent sur son arrondissement?

MADAME BABYLAS.

Je le croyais, moi.

LE COMMISSAIRE, un peu étourdi.

Et vous aviez raison.

MADAME BABYLAS.

Oh! que nenni. Je vois à présent que vous ne savez les choses qu'en les demandant, et au moment que vous avez besoin de les savoir.

LE COMMISSAIRE, reprenant de l'assurance.

Qu'ai-je besoin, par exemple, de savoir que monsieur Godiveau?....

MADAME BABYLAS.

C'est bien, c'est bien, monsieur le commissaire.

LE COMMISSAIRE.

Je le sais pourtant.

MADAME BABYLAS.

Et vous pensez qu'il pourrait faire cette folie?

LE COMMISSAIRE, ayant l'air de comprendre madame Babylas.

Comment! si je le pense! j'en suis certain.

MADAME BABYLAS.

Mais cette petite Rose n'a pas une obole, au lieu que moi je puis lui apporter près de mille écus.

LE COMMISSAIRE.

Nous reviendrons sur cela plus tard.

MADAME BABYLAS.

Oui, monsieur le commissaire, et vous vous chargerez de lui dire un mot, n'est-il pas vrai? Quant à monsieur Dubourg, je ne vous apprendrai rien en vous disant que c'était un joueur déterminé.

LE COMMISSAIRE, cachant son étonnement.

Assurément..... non. Mais, voyez-vous, madame Babylas, nous ne pouvons guère assigner une pareille cause à l'action qu'il a commise, parce que l'on crie déjà assez contre les maisons de jeu, et que c'est un mal nécessaire par l'argent que ça rapporte.

MADAME BABYLAS.

Vous répondrez la même chose sur la loterie, où il risquait des sommes immenses.

LE COMMISSAIRE, même jeu.

La loterie!.... La loterie est autorisée par les lois. Il ne faut jamais chercher la cause du mal dans les lois.

MADAME BABYLAS.

Ah çà! mais, est-ce aussi accuser les lois que de dire que monsieur Dubourg s'est ruiné à tripoter sur les rentes?

LE COMMISSAIRE.

Ce sont des causes générales. Un rapport qui ne contiendrait que cela n'apprendrait rien à personne:

on n'y ferait pas attention. Cherchons donc autre chose. Monsieur Dubourg n'avait-il pas des intrigues? là..... quelques unes de ces belles dames qui mangent si lestement l'argent que des pères de famille ont pris tant de peine à amasser?

MADAME BABYLAS.

Le jeu des rentes fait beaucoup de tort aux dames dont vous voulez parler, monsieur le commissaire. Dans mon état, je sais cela mieux que personne. Autrefois je rachetais pour rien des robes et des parures presque toutes neuves; à présent les hommes ne se ruinent plus qu'à la Bourse : c'est plus moral, si vous voulez, mais c'est bien moins agréable pour tout le monde.

LE COMMISSAIRE.

Ainsi, nous ne trouverons rien?

MADAME BABYLAS.

C'est-à-dire que vous ne voulez vous servir de rien.

LE COMMISSAIRE, *après avoir réfléchi quelque temps.*

Non, non, il vaut mieux croire que monsieur Dubourg avait une conscience qui le tourmentait.

MADAME BABYLAS.

Ah!

LE COMMISSAIRE, *improvisant.*

Les mauvaises doctrines de la philosophie moderne (c'est cela) n'avaient pu déraciner entièrement de son cœur un reste de souvenirs d'enfance; et ces souvenirs, et ces mauvaises doctrines, se combattant

sans cesse dans son cœur et dans son esprit, avaient fini par le porter à une mélancolie sombre.

MADAME BABYLAS.

En vérité ?

LE COMMISSAIRE.

A une espèce de spleen.....

MADAME BABYLAS.

Qu'est-ce que c'est que cela?

LE COMMISSAIRE, *d'un ton d'impatience.*

Ce n'est pas pour vous que je parle. (*Reprenant son ton d'improvisation.*) Comme tous les élèves de cette philosophie exécrable, à l'âge où les passions s'amortissent, monsieur Dubourg était tombé dans ce vague qui est une mort anticipée; son regard était devenu farouche, sa conversation chagrine; tout lui déplaisait. Son aspect n'offrait plus qu'une image effrayante du désespoir et de la terreur.

M. DUBOURG, *chantant dans la coulisse :*

Bouton de rose,
Tu seras plus heureux que moi;
Car je te destine à ma Rose,
Et ma Rose est, ainsi que toi,
Bouton de rose. (*bis.*)

SCÈNE XVII.

MADAME BABYLAS, LE COMMISSAIRE, M. DUBOURG, un bouquet de roses à la main, entrant d'un côté du théâtre, CATHERINE, entrant de l'autre; ensuite ROSE.

CATHERINE, apercevant son maître.

O ciel! monsieur! mon maître! (Elle se jette sur une des mains de M. Dubourg.) Mon cher maître! mon bon maître!.... Quel miracle!.... Ils vous ont donc repêché?

M. DUBOURG.

La pauvre Catherine est-elle devenue folle?

ROSE, sortant de la boutique de madame Babylas avec un petit paquet qu'elle laisse tomber aux pieds de monsieur Dubourg, et sur lequel elle se met à genoux.

Monsieur Dubourg! Mon protecteur, mon bienfaiteur! Je suis sauvée! Il ne m'abandonnera pas. (Elle lui baise le pan de son habit.) Ne nous quittez plus, monsieur, n'ayez plus de mauvaises idées. La vie n'est déjà pas si longue; ce n'est qu'un peu de patience à avoir.

M. DUBOURG, dans le plus grand étonnement.

Quel jeu est cela?

MADAME BABYLAS, qui s'était rangée dans un coin du théâtre avec le commissaire.

J'avais toujours dit que ce n'était que des mensonges, et que nous reverrions monsieur.

M. DUBOURG, stupéfait.

Se moque-t-on de moi?

LE COMMISSAIRE, saluant M. Dubourg.

Monsieur.....

M. DUBOURG.

Quoi! vous aussi, monsieur le commissaire, vous vous mettez de la partie?

LE COMMISSAIRE.

Un malentendu, sans doute.....

MADAME BABYLAS, se hâtant d'interrompre le commissaire.

Oui, oui; à cause de la philosophie moderne.

M. DUBOURG.

Qu'ai-je à démêler avec la philosophie moderne?

LE COMMISSAIRE.

Taisez-vous, madame Babylas.

M. DUBOURG.

Aurais-je été dénoncé comme philosophe? Que me veut-on? Je n'ai pas de place, je n'en demande pas; et cependant je ne fais aucune difficulté d'avouer que je me conduis par conscience comme tant d'autres ne le font que par ambition.

LE COMMISSAIRE.

Monsieur, il ne s'agit pas de cela.

M. DUBOURG.

Depuis que j'ai l'âge de raison, je n'ai jamais manqué un seul dimanche, une seule fête.....

LE COMMISSAIRE.

Cela ne me regarde pas.

M. DUBOURG.

J'avoue que le maigre m'incommode, et pourtant Catherine peut attester.....

LE COMMISSAIRE.

Mais, monsieur, je n'ai aucun caractère pour recevoir de pareilles confidences.

M. DUBOURG.

Je n'en sais rien, moi. Que voulez-vous que je pense de tout ce que je vois? Je suis sorti à cinq heures, ce matin, de chez moi où j'avais laissé tout parfaitement tranquille; j'ai été conduire un de mes amis à la diligence; de là, j'ai pris un bain; en revenant, j'ai acheté ces fleurs pour les apporter à ma fille, qui les aime beaucoup..... et l'on vient me parler de la philosophie moderne!

LE COMMISSAIRE.

Vous n'aviez pas annoncé d'autres projets?

M. DUBOURG.

Je n'ai rien annoncé du tout.

LE COMMISSAIRE.

Vous n'aviez pas parlé de vous noyer?

M. DUBOURG.

De me noyer! Le ciel m'en préserve.

LE COMMISSAIRE.

De vous jeter à l'eau?

M. DUBOURG, *éclatant de rire.*

Ah! ah! ah! ah! j'ai peut-être dit que j'allais

me jeter à l'eau, comme on dit en plaisantant lorsqu'on veut prendre un bain; mais excepté mon ami, monsieur Robert, qui est sur la route du Havre dans ce moment-ci, personne ne peut m'avoir entendu. Je vous répète qu'il était cinq heures du matin.

MADAME BABYLAS.

Je ne me suis levée qu'à six, moi.

CATHERINE.

Vous disiez pourtant que vous aviez vu monsieur se noyer, vous, madame Babylas.

MADAME BABYLAS.

Quel conte, mademoiselle Catherine! Comment aurais-je pu voir une chose qui n'est pas arrivée?

LE COMMISSAIRE, à M. Dubourg.

Depuis une heure, c'est la nouvelle du quartier.

MADAME BABYLAS.

Je saurai d'où cela vient, monsieur le commissaire, et je vous en rendrai compte; car si les honnêtes gens ne se soutiennent pas......

LE COMMISSAIRE.

Monsieur, je vous fais mes excuses.

(Il salue M. Dubourg, et s'en va.)

SCÈNE XVIII.

M. DUBOURG, MADAME BABYLAS, CATHERINE, ROSE.

MADAME BABYLAS.

Je me suis toujours bien tenue avec monsieur le commissaire, qui voulait me faire parler à sa fantaisie.

M. DUBOURG, à Catherine.

Et ma femme, et ma fille, Catherine?

CATHERINE.

Elles ne doivent pas être encore levées, monsieur.

MADAME BABYLAS.

Rose et moi, nous n'avons pas quitté cette place, afin de ne laisser entrer personne chez elles.

M. DUBOURG.

Je vous en remercie, madame.

MADAME BABYLAS.

J'ai fait pour vous ce que toute autre personne aurait fait à ma place. C'est si naturel. Allons, Rose, n'importunons pas monsieur davantage. Revenez chez moi; je vous pardonne.

ROSE.

Puisque voilà monsieur revenu, je ne le quitte pas.

MADAME BABYLAS.

Je vois ton intention, petite sournoise; c'est pour qu'il ne se doute pas que tu es la première cause de tout ce tumulte. C'est bon.

(Elle rentre dans sa boutique.)

SCÈNE XIX.

M. DUBOURG, CATHERINE, ROSE.

ROSE.

Ne la croyez pas, au moins, monsieur.

CATHERINE.

Ce jour-ci m'aura donné une bonne leçon pour ne me fier dorénavant à personne. Croiriez-vous, monsieur, que monsieur Lesec lui-même, le futur beau-père de mademoiselle, n'a pas eu honte de venir retirer sa parole?

M. DUBOURG.

Monsieur Lesec!

CATHERINE.

Oui, monsieur. Rose était là quand il a eu le courage de dire qu'aussitôt que les gens devenaient malheureux, il ne s'occupait pas même de les plaindre. (M. Dubourg appuie sa main sur son front, comme pour chasser un sentiment pénible.) Heureusement, monsieur, tous les cœurs ne ressemblent pas au sien. (Elle tire une lettre de sa poche.) Voici une lettre que monsieur Constant m'avait remise pour madame.... Elle doit être bien sensible, car il pleurait comme un enfant tandis qu'il l'écrivait.

M. DUBOURG ouvre la lettre et la lit des yeux.

Excellent jeune homme! comme il parle bien de moi.... Annette et lui s'aimaient autant que cela! Je

croyais que ce n'était qu'un amour de tête. Pauvres enfans! Je ne suis plus si fâché qu'on m'ait noyé.... Au fait, j'avais écouté les propositions de monsieur Lesec, parce que, quand on a donné sa fille à un notaire, on dit : « J'ai donné ma fille à un notaire », et tout est dit. Mais, d'après ce que je vois, les fortunes mêmes ne seraient-elles pas égales, c'est une bien meilleure affaire. Monsieur Constant ne sera pas un gendre, ce sera un fils.... C'est si rare! Rentrons, Catherine.

ROSE.

Et moi, monsieur, qui n'ai plus de place?

M. DUBOURG.

Dame! mon enfant, si tu es une langue....

CATHERINE.

Mais, monsieur, n'écoutez donc pas madame Babylas. Est-ce à l'âge de Rose que l'on fait des propos? Il faut avoir fait bien d'autres choses avant.

LA PLUS MAUVAISE ROUE D'UN CHARIOT FAIT TOUJOURS LE PLUS DE BRUIT.

LE SOUPER,

OU

CHACUN EST DE SON SIÈCLE.

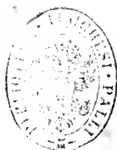


PERSONNAGES.

LA MARQUISE DE VALMER.
LA BARONNE DE BOITUZAI.
ALFRED, neveu de la marquise.
LE COMMANDEUR DE SAINT-LANDRY.
EUGÈNE DE MONBEL.
MADAME DE MONBEL, femme d'Eugène.
LE VICOMTE DE GABORI.
UN DOMESTIQUE.

La scène se passe à Paris, chez la marquise.

Le théâtre représente un salon.



IL EST TOUJOURS CHARMANT

LE SOUPER.

ıble

a

ɩn

BARONNE.

ns doute. On va chercher une foule dont même les gens de mon âge n'ont e connaissance, quand on a les soupers sous la main. Il n'y a pas de moyen plus sûr pour recréer le véritable esprit français.

LA MARQUISE.

J'étais bien jeune lors de l'émigration; mais je me rappelle que de tout ce que ma mère regrettait en France, les soupers étaient en première ligne.

LA BARONNE.

IL EST TOUJOURS CHARMANT

LE SOUPER.

SCÈNE I.

LA MARQUISE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

C'est vraiment, mon cœur, une idée admirable que de vouloir remettre les soupers à la mode ; cela vous fera le plus grand honneur, soyez-en sûre. Tout ce qui reste de l'ancienne France vous en saura un gré infini. Pour moi, j'ai toujours été étonnée que la restauration n'ait pas commencé par-là.

LA MARQUISE, *riant.*

En vérité !

LA BARONNE.

Eh ! mais, sans doute. On va chercher une foule de choses dont même les gens de mon âge n'ont aucune connaissance, quand on a les soupers sous la main. Il n'y a pas de moyen plus sûr pour recréer le véritable esprit français.

LA MARQUISE.

J'étais bien jeune lors de l'émigration ; mais je me rappelle que de tout ce que ma mère regrettait en France, les soupers étaient en première ligne.

LA BARONNE.

Elle y était si charmante, si enjouée!... Nous étions toutes comme cela alors.... Enfin, si les soupers reprennent, ce sera toujours quelque chose.

LA MARQUISE.

Il me semble que ce sera plus gai que tout ce que l'on fait aujourd'hui pour s'amuser.

LA BARONNE.

On ne sait plus rien faire.

LA MARQUISE.

Trouvez-vous, par exemple, une corvée plus ridicule que de tenir ce qu'on appelle un salon ouvert; de voir fondre chez soi une société qui n'est seulement pas de votre connaissance, et dont chaque figure ne reste tout juste que le temps qu'il faut pour vous déranger?

LA BARONNE.

Mais imaginez-vous bien qu'il n'y avait rien de cela autrefois.

LA MARQUISE.

Quelle satisfaction peut-on trouver au milieu de ce mouvement d'ennuyeux qui, roulant de porte en porte le fardeau de leur oisiveté, vous forcent de participer à leur insipide caquetage, et à qui il faut encore avoir l'air de tenir compte de leur visite?

LA BARONNE.

Tout cela, je vous le répète, est de création nouvelle; ils ont inventé cela pendant notre absence, et

nous avons eu le tort de l'adopter. Mais c'est une absurdité, c'est anti-social, c'est le chaos. Il faut nous en retirer au plus vite, et former enfin une bonne société qui puisse rester en place.

LA MARQUISE.

Mon Dieu! n'ai-je pas donné des dîners à cette bonne société? C'était toujours la même chose. A peine sortait-on de table que je n'avais plus personne; on allait chez les ministres; on allait à la cour; on allait je ne sais où; mais on allait, parce que aujourd'hui, en France, tout le monde a l'air d'être condamné à aller sans cesse.

LA BARONNE.

Que voulez-vous? Vous êtes riche, vous; vous pouvez vous reposer; mais tout le monde n'a pas le même avantage.

LA MARQUISE.

Je vois des gens bien plus riches que moi, et qui ne s'en tiennent pas plus tranquilles.

LA BARONNE.

L'ambition.

LA MARQUISE.

L'ambition de quoi? car voilà ce que je ne conçois pas. Si la fortune n'est pas quelque chose qui donne l'indépendance, je ne sais pas ce que c'est.

LA BARONNE.

Ne parlez donc pas d'indépendance, ma chère marquise; une femme de votre qualité ne doit pas connaître ce mot-là.

LA MARQUISE.

Il faut espérer qu'à onze heures du soir toutes les courses seront finies.

LA BARONNE.

Voilà le charme des soupers : c'est qu'on n'avait plus rien dans la tête ; plus d'affaires, plus d'intrigues ; et puis on était entre soi. Vous ne pouvez pas vous imaginer combien nous étions aimables quand nous n'étions qu'entre nous. Dans nos soupers, du moins, nous ne serons pas assaillis par cette foule de nouveaux visages sans nom, sans rien, qui encombrent tous les salons où l'on va.

LA MARQUISE.

Ce n'est pas que je tienne beaucoup à l'ancienneté des visages.

LA BARONNE.

Ne dites pas cela.

LA MARQUISE.

Les personnes qui m'amuseraient le plus seraient celles auxquelles je donnerais la préférence ; mais comment les deviner ? On ne se voit que comme des ombres errantes. Il semble qu'on ne sache plus causer deux minutes de suite.

LA BARONNE.

Avec cet inconcevable mélange que l'on trouve partout, qui voulez-vous qui se soucie d'avoir de l'esprit ? Ce qui excite, ce qui aiguillonne, c'est la certitude d'être compris, et encore d'être compris par les siens, par des gens de bonne compagnie. Tenez, mon

cœur, tout est là. A notre retour en France, nous avons malheureusement été obligés de faire une foule de concessions, d'accueillir tout ce qui nous était bon à quelque chose. Avant de songer à reprendre nos anciennes habitudes, il fallait savoir si l'on aurait de quoi vivre. Aujourd'hui, que nous commençons à être un peu rassurés de ce côté-là, je ne vois pas pourquoi nous continuerions des politesses qui n'ont plus aucun but. Avez-vous invité beaucoup de monde ce soir, pour commencer?

LA MARQUISE.

Je compte sur vingt personnes.

LA BARONNE.

Pour un souper, c'est bien peu.

LA MARQUISE.

Écoutez donc, je ne veux pas me ruiner, non plus.

LA BARONNE.

Vous êtes un enfant si vous croyez que cela soit ruineux. On a cinquante personnes, et une table de vingt couverts seulement; s'assied qui veut; souper est un mot; c'est le plaisir d'être ensemble. Nous avions une volaille, des légumes, quelques sucreries et du dessert; pas autre chose. Je sais bien que les financiers faisaient des folies; mais c'étaient des financiers, on les laissait faire.

LA MARQUISE.

Où trouvait-on cinquante personnes dans ce temps-là?

LA BARONNE.

Où on les trouverait aujourd'hui; dans la bonne compagnie.

LA MARQUISE.

Oui; mais qui eussent toutes de l'esprit, ou du moins qui fussent amusantes?

LA BARONNE.

Dans les gens de nom, je ne connais pas d'ennuyeux.

LA MARQUISE.

Ah! madame la baronne!

LA BARONNE.

D'abord, je tiens par-dessus tout aux bonnes manières, à quelque chose d'élégant, à des habitudes bien prises; et il est certain qu'il n'y a que nous qui ayons cela.

LA MARQUISE.

Je n'en suis pas frappée.

LA BARONNE.

Parce que vous avez été élevée à la Jean-Jacques, ma chère marquise; c'est une tache qui ne s'efface jamais. Votre mère, quoique d'un goût parfait, n'avait pas pu échapper à l'esprit du temps; elle aimait les artistes; même en émigration, elle en attirait chez elle; je vous assure que cela a influé sur vous beaucoup plus que vous ne pensez. Vous n'avez pas oublié le bonhomme de Brécy?

LA MARQUISE.

Oublié, non; mais je ne l'ai pas invité.

LA BARONNE.

Et pourquoi cela?

LA MARQUISE.

Par une raison sans réplique; c'est qu'il m'ennuie.

LA BARONNE.

Monsieur de Brécy vous ennuie? Vous êtes difficile. C'est un des hommes de France qui a conservé les meilleures manières, et le seul peut-être aujourd'hui qui sache encore prendre du tabac.

LA MARQUISE.

Il a une place; et quand on veut causer librement, il ne faut pas recevoir des gens en place.

LA BARONNE.

Vous ne comptez pas parler politique?

LA MARQUISE.

On parlera de tout ce qu'on voudra, pourvu qu'on en parle bien.

LA BARONNE.

Prenez donc garde que la politique aujourd'hui ce sont les ministres, et toujours les ministres; c'est bien fatigant.

LA MARQUISE.

Il faut voir; on n'en a pas encore parlé à souper.

LA BARONNE.

Si l'on faisait quelques distinctions, si l'on ménageait ceux qui tiennent à la bonne compagnie.

LA MARQUISE.

On fera l'éloge de ceux-là si l'on veut.

LA BARONNE.

Mon cœur, prenez-y garde; croyez-moi, ne vous mettez pas en hostilité avec le pouvoir.

LA MARQUISE.

Quels grands mots!

LA BARONNE.

A tout moment on peut en avoir besoin; c'est commode pour quantité de choses.

SCÈNE II.

LA MARQUISE, LA BARONNE, ALFRED.

ALFRED.

Bonsoir, ma tante. Madame la baronne, j'ai l'honneur de vous présenter mes respects. J'ai un drôle de cheval depuis trois jours. Je ne sais pas à qui il a appartenu; mais il s'arrête devant toutes les églises, et tout à l'heure, en passant rue de Rivoli, il voulait à toutes forces me faire entrer au ministère des finances.

LA MARQUISE.

Le pauvre animal! c'était peut-être là qu'il était accoutumé à aller chercher son fourrage.

ALFRED.

Il faut le croire. Mais savez-vous, ma tante, que

vos soupers font un bruit d'enfer? C'est la nouvelle de tout Paris. Chacun les arrange à sa guise. Selon les uns, c'est un bureau d'esprit; selon d'autres, un foyer d'opposition; pour tout le monde, un grand sujet de curiosité.

LA BARONNE.

Quel conte nous faites-vous là, monsieur Alfred?

ALFRED.

Je sais déjà deux personnes prudentes qui ne viendront pas ce soir, monsieur d'Albouy et monsieur de Monléagre.

LA MARQUISE.

C'est une folie.

ALFRED.

Et une troisième qui hésitait encore ce matin à dix heures.

LA MARQUISE.

Qui cela donc?

ALFRED.

M. de Vervelles, à qui son directeur a fait faire des réflexions.

LA MARQUISE.

Pauvre monsieur de Vervelles! Dans un temps où l'on voit tant de gens qui vendent leur conscience, il a la simplicité de payer quelqu'un pour se charger de la sienne. Mais monsieur d'Albouy et monsieur de Monléagre n'ont pas encore de directeur, que je sache.

ALFRED.

Non; mais ils ont des pensions, ou des espérances

de pensions, ou des espérances d'autre chose; enfin ils ne s'appartiennent plus; et de venir ici leur paraît une imprudence trop dangereuse jusqu'à ce qu'on connaisse la couleur que prendront vos soupers.

LA MARQUISE.

A la manière dont cela va, vous aviez raison, madame la baronne, je ne risquais rien d'inviter cinquante personnes. Mais savez-vous que je commence à craindre pour la gloire que vous m'aviez promise?

LA BARONNE.

Je ne vous ai pas dissimulé non plus, vous le savez, les inconvéniens de la malice de votre esprit; en voilà pourtant la suite. On ne veut plus rire de tout, comme vous faites; on est convenu de reconnaître des choses sérieuses, des choses solides; et c'est d'assez bon goût.

ALFRED.

Sans doute, si cela pouvait les faire durer; mais nous vivons dans un temps où les choses solides ne durent pas plus que d'autres.

LA MARQUISE.

D'ailleurs, c'est que je n'accepte pas les reproches que me fait madame la baronne. Sur quoi donc me suis-je tant égayée? Sur cette quantité de vertus qu'on a vues éclore tout d'un coup pour se faire payer beaucoup plus qu'elles ne valent. Mais j'étais sûre de ne pas discréditer ce genre d'industrie, et je n'ai jamais eu l'espoir de lui faire le moindre tort.

LA BARONNE.

Vous savez, mon cœur, l'amitié que j'ai pour vous ; ce n'est que dans votre intérêt que je vous parle. Si cette mode de vertus n'avait pas été adoptée en grande partie par des gens de la meilleure compagnie, si elle n'avait pas comme un but d'utilité par l'espèce d'illusion que cela fait dans le peuple, croyez bien que je serais la première à en rire avec vous ; mais il y a des noms qui m'arrêteront toujours : c'est plus fort que moi.

LA MARQUISE.

On a eu bien raison de vous nommer la bonne baronne. Mais soyez sans inquiétude ; je ne veux plus rire désormais que des gens qui ne seront pas titrés.

LA BARONNE.

Pas trop non plus de ceux qui sont à la tête des affaires. Pour obliger quelques amis, pour l'avancement de monsieur Alfred, par exemple, vous ne serez peut-être pas fâchée de les trouver un jour.

ALFRED.

Il n'y a plus d'avancement pour moi, madame ; j'ai quitté le service.

LA BARONNE.

Je n'en savais pas le mot. Est-ce que c'est la condition de quelque mariage que vous avez en vue ?

ALFRED.

Non ; mais la vérité est que je n'étais pas assez homme d'église pour rester militaire. Toujours suivre, toujours escorter des cérémonies....

LA MARQUISE.

J'aime assez les cérémonies, moi. C'est une occasion pour ceux qui paient des contributions, de passer en revue ceux qui les mangent.

LA BARONNE.

Qui les mangent! Quelle expression!

LA MARQUISE.

Eh bien! qui les gaspillent.

LA BARONNE.

C'est mieux. Mais pourquoi en revenir toujours là? Je ne vous vois pas de fois que je ne vous entende vous plaindre de ce que vos terres ne vous rapportent que des impôts. Si vous étiez intéressée, on concevrait cela; mais comme vous ne l'êtes pas, on ne sait pas ce que cela veut dire.

SCÈNE III.

LA MARQUISE, ALFRED, LA BARONNE, LE COMMANDEUR.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur le commandeur de Saint-Landry.

(Il sort.)

LE COMMANDEUR, à la porte.

Je ne suis pas de trop? Je ne dérange personne?

LA BARONNE.

Il est toujours charmant.

LE COMMANDEUR, baisant la main de la marquise.

Vous croyez bien, madame la marquise, que je ne suis venu que pour faire acte de soumission à vos ordres. Les plaisirs de nuit ne sont plus guère de mon âge. (Il salue la baronne et Alfred.) Mais où est donc votre monde?

LA MARQUISE, riant.

Vous voyez.

LE COMMANDEUR.

Quoi! ce n'est qu'une partie carrée? On disait que vous aviez tout Paris.

LA MARQUISE.

Que voulez-vous? Il paraît qu'on me boude.

LA BARONNE.

C'est sa faute aussi; grondez-la, commandeur. Elle ne peut pas s'empêcher de parler politique; comme elle n'y entend rien, elle en parle mal, et cela effarouche. J'en suis désolée, moi qui me faisais une fête de ses soupers.

LE COMMANDEUR.

Madame la baronne vous calomnie, n'est-il pas vrai, madame? Vous ne parlez pas politique?

LA MARQUISE.

Non.

LA BARONNE.

Elle s'occupe de contributions.

LE COMMANDEUR, riant aux éclats.

Ah! ah! ah! Les contributions! c'est parfait. Il

faut laisser cela à débattre entre nos députés; ils s'y entendent si bien! D'ailleurs ne sait-on pas que, dans une fortune bien administrée, on obtient toujours des pensions pour couvrir toutes ces misères-là?.... Est-ce que vous n'avez pas de pensions? Il faut en avoir.

LA BARONNE.

Je ne fais pas parler le commandeur. Certes, il vous donne un moyen excellent pour calmer votre irritation.

LA MARQUISE, *gaîment.*

Ne dirait-on pas que je suis furieuse?

LE COMMANDEUR.

Quelles sont donc ces personnes si farouches que vous aviez invitées? Y avait-il beaucoup de jeunes femmes? Il faut des jeunes femmes dans un souper.

LA MARQUISE.

J'attends d'abord madame Eugène de Monbel, que mon parent vient d'épouser. Assurément, celle-là est fort agréable.

LA BARONNE.

C'est une fille de banquier. J'avoue que j'aurais mieux aimé pour monsieur de Monbel, qui est allié à toute l'Europe, quelque cent mille francs de moins et une espèce de naissance.

LE COMMANDEUR.

Si elle est jolie.

LA BARONNE.

Pour une personne de cette classe-là, son visage est

assez bien ; mais ce sont des manières..... Enfin, commandeur, vous finirez par la rencontrer, son mari la mène partout ; il ne peut pas se passer d'elle..... Vous verrez.

LE COMMANDEUR.

Elle n'est mariée que depuis six mois, ce me semble ?

LA MARQUISE.

A peu près.

LE COMMANDEUR.

Et son mari la conduit déjà dans les soupers ?

LA MARQUISE.

Pourquoi pas ?

LE COMMANDEUR.

Comment donc ! mais c'est fort bien. Il faut toujours finir par-là ; autant s'exécuter tout de suite.

ALFRED.

Que dites-vous, monsieur le commandeur ? Si Monbel vous entendait, vous lui donneriez des inquiétudes.

LE COMMANDEUR.

Ma foi ! cela ne m'étonnerait pas, tant la jeunesse d'à présent ressemble peu à la nôtre. Je vous demande pardon, monsieur Alfred ; mais il est incontestable qu'il manque je ne sais quoi aux jeunes gens d'aujourd'hui.

LA BARONNE, à Alfred.

Vous pouvez vous en rapporter au commandeur.

LE COMMANDEUR.

Vous vous piquez trop d'être raisonnables, et je crains que cela ne vous ôte un peu de ce que nous appelions la grâce.

LA BARONNE.

La grâce! Ah! la grâce! Un homme qui avait de la grâce! une femme qui avait de la grâce! c'était tout. Et ne croyez pas que ce fût si facile à acquérir; il fallait beaucoup d'études.

LE COMMANDEUR, *avec un léger mouvement de fatuité.*

Il fallait aussi que la nature s'y prêtât. Vous vous rappelez ce pauvre du Pillou?

LA BARONNE.

Ancienne rivalité!

LE COMMANDEUR.

Ah! pas du tout. Je me suis toujours tué à lui rendre justice pour sa manière d'aborder une femme, de la saluer; mais je ne pouvais pas l'empêcher d'avoir un corps d'une longueur ridicule et des jambes qui ne ressemblaient à rien!.... On trouvait aussi que sa conversation n'avait pas assez de légèreté..... Il lisait trop pour un homme du monde.

LA BARONNE.

On ne dirait plus cela aujourd'hui; c'est la science qui l'emporte, c'est l'esprit; et je vous demande un peu ce que cela prouve? On peut avoir de l'esprit sans être un homme de cour; de la grâce, c'était impossible.

LE COMMANDEUR.

A propos, je ne vois pas le vicomte. Est-ce qu'il y aurait de la brouille ?

LA BARONNE.

Commandeur, c'est une indiscrétion impardonnable.

LE COMMANDEUR.

Je ne sais rien, moi ; contez-moi donc cela.

LA MARQUISE, *d'un air sérieux.*

Voyons, madame la baronne, expliquez-vous.

LA BARONNE.

Non, mon cœur ; vous ne m'avez pas fait de confidence.

LA MARQUISE.

Confidence de quoi ?

LE COMMANDEUR.

Je croyais dire une chose toute simple.

LA BARONNE.

Elle ne l'avouera que quand il y aura dix ans qu'ils seront mariés.

LA MARQUISE.

Mariés ? On nous marie donc le vicomte et moi ? Alfred, saviez-vous cela aussi ?

ALFRED.

Je sais que plusieurs personnes le désiraient.

LE COMMANDEUR.

Pour un neveu, la réponse est bien.

LA MARQUISE.

Quelle est donc la fatalité qui me poursuit? J'invite vingt personnes à souper, c'est une conspiration que j'organise. Je ne puis pas recevoir le vicomte de Gabori, qui va partout et dans beaucoup de maisons bien plus assidûment que dans la mienne, sans qu'il ne soit question de mariage entre nous. (Avec un peu de chaleur.) Dites, continuez; ajoute-t-on encore autre chose?

LA BARONNE.

On ne peut qu'approuver votre choix; le vicomte est bien né.

LA MARQUISE, avec dépit.

Toujours le vicomte! Il faudra donc que je lui fasse fermer ma porte pour prouver à ceux qui s'occupent tant de moi que je n'ai jamais pensé à lui?

LE COMMANDEUR.

On croyait le contraire; son sort faisait des envieux; il n'y a rien là de bien étonnant.

LA MARQUISE.

Ce qui me fait surtout de la peine, c'est de voir mes amis, et jusqu'à Alfred, ajouter foi à ce bruit ridicule.

ALFRED.

Ma tante, j'aime beaucoup le vicomte, vous le savez; c'est un homme si rare! Il n'a pas de fortune; quatorze à quinze mille livres de rentes tout au plus; il ne veut pas faire illusion; il le dit à tout le monde; avec cela, il ne désire rien, ne demande

rien, n'envie rien, et ne ménage rien, du moins de ce qui est faux et ridicule. C'est là un homme comme il en faudrait beaucoup pour refaire la société.

LA BARONNE.

Dites, pour refaire un genre de société, monsieur Alfred.

ALFRED.

Un genre de société, si vous voulez; mais qui vaudrait au moins celui que nous avons.

LE COMMANDEUR.

Je vous y prends, jeune homme; voilà ce que je vous reprochais. Vous avez vingt-deux ans, je crois; j'ai plus de trois fois votre âge, et je n'ai jamais pensé à rien refaire.

LA BARONNE.

Écoutez, écoutez monsieur le commandeur; il ne vous donnera que de bonnes leçons.

LE COMMANDEUR.

Je ne professe pas; mais en général, je trouve qu'un homme de qualité ne doit pas trop désirer des réformes; un peu de laisser-aller ne fait pas de mal. Si l'on parvenait à voir clair partout, je vous assure que nous nous en ressentirions.

LA BARONNE.

C'est positivement ce que je ne cesse de dire.

LE COMMANDEUR.

On n'entend parler que des lois, de la nécessité

de faire des lois; ils disent, je crois, la loi des finances. Heureusement ils n'y comprennent rien, et ça va.

LA BARONNE.

Ça va parfaitement. Quand je pense que Henri IV se vantait de conduire la France avec un connétable qui ne savait pas lire et un chancelier qui ne savait pas le latin, je ne vois pas la nécessité de recourir à des faiseurs de lois pour nous gouverner.

LE COMMANDEUR.

Des gens qui aident à trouver de l'argent, voilà tout ce qu'il faut. L'argent est le nerf des gouvernemens; c'est ce qui leur donne des partisans, des soutiens; il faut donc en attirer le plus possible, pour payer le plus possible de serviteurs dévoués.

LA BARONNE.

Ah! mais, commandeur, je ne vous supposais pas aussi profond sur ces matières-là.

LE COMMANDEUR.

J'ai bien été obligé de les étudier pour calmer un petit neveu que j'ai, qui n'a qu'un cri, comme tous les jeunes gens d'aujourd'hui, contre tout ce qui se passe; et pour lui, personnellement, je ne sais pas ce qu'il veut; car il est dans une position admirable. Il a plus de trente mille livres de rentes; il fait à peu près pour autant de dettes tous les ans; c'est comme soixante mille francs de revenu. Eh bien! non; il faut qu'il trouble tout cela par des chimères, parce qu'il a un ami qui est Anglais, et qui

lui parle de l'indépendance de l'aristocratie dans son pays.

SCÈNE IV.

LA MARQUISE, LE COMMANDEUR, LA BARONNE, ALFRED, EUGÈNE DE MONBEL, MADAME DE MONBEL, sa femme.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur le comte et madame la comtesse de Monbel.

(Il sort.)

LE COMMANDEUR, bas à la marquise.

C'est sans doute le jeune ménage?

LA MARQUISE.

Oui. (Allant au devant de monsieur et madame de Monbel.) Que je vous sais gré, Eugène, de ne m'avoir pas oubliée ce soir! J'ai dans l'idée que c'est à Edvige que je dois cela.

MADAME DE MONBEL.

Je crois, madame, qu'il se passera bien du temps avant que je sois obligée de vous rappeler au souvenir de monsieur de Monbel.

LE COMMANDEUR, à Eugène, à demi-voix.

Monsieur, vous avez là une femme charmante. (A madame de Monbel.) Étiez-vous hier au bal de l'ambassadeur, madame?

EUGÈNE.

Depuis quelque temps madame de Monbel ne va plus au bal.

LE COMMANDEUR, regardant madame de Monbel avec intention.

Par ordre, peut-être? (Madame de Monbel lève les yeux un instant sur le commandeur et les baisse aussitôt comme embarrassée de sa question. Le commandeur se penche vers la baronne, et lui dit d'un air d'ironie:) Elle a de la dignité.

LA BARONNE, au commandeur.

Elle a vu faire cela.

EUGÈNE, à la marquise.

Je croyais trouver ici monsieur le vicomte de Gabori.

LE COMMANDEUR.

Vous voyez, madame, que je ne suis pas le seul indiscret.

EUGÈNE.

Je ne vous comprends pas, monsieur le commandeur; j'étais chargé de lui remettre dix louis que mon père a perdus avant-hier contre lui.

LE COMMANDEUR.

Mais monsieur votre père ne vous avait chargé de cette restitution que parce que, sachant que vous veniez ici, il ne doutait pas que vous n'y trouvassiez le vicomte.

EUGÈNE.

Eh bien !

LE COMMANDEUR.

C'en est assez pour me justifier d'un crime que j'ai commis ce soir.

ALFRED, bas à la marquise.

Je ne trouve pas ces plaisanteries-là si gracieuses.

LA MARQUISE, à Alfred.

C'est détestable.

LE COMMANDEUR.

Madame de Monbel désire-t-elle beaucoup voir les soupers reprendre faveur?

MADAME DE MONBEL.

Avant de désirer il faut connaître.

LE COMMANDEUR.

C'est prudent; car j'ai peine à croire qu'on réalise jamais nos soupers d'autrefois. Même dans la plus haute société, je vois une disposition à tomber dans la raideur bourgeoise : on néglige tout-à-fait cette aimable aisance qui faisait le charme de nos réunions.

LA BARONNE.

Il faut espérer qu'on y reviendra.

ALFRED.

Sans doute, quand on n'aura plus que cela à faire.

LE COMMANDEUR.

Les traditions se perdent pendant ce temps-là. J'ignore ce que font nos belles dames; pas un attachement, pas une liaison. Que diable! on ne peut pas croire que le cœur ne dit plus rien. Cela me fait de la peine. Les Français étaient essentiellement galans, et je ne devine pas ce qu'ils sont à présent. (En voyant rire la marquise, Eugène et Alfred.) Vous riez. Y a-t-il quelque chose que mon âge m'empêche de savoir? Les arrangemens, quoique plus secrets, vont-ils tou-

jours leur train? A la bonne heure; mais je vous avouerai que je n'ai jamais aimé le mystère : c'est mesquin; cela ressemble à de l'hypocrisie.

LA BARONNE.

Mais, commandeur, vous feriez croire que de notre temps.....

LE COMMANDEUR.

Notre temps n'est pas connu du tout; il a été calomnié à plaisir, et tous les jours on en prend une idée plus fausse. Je connais cent jeunes gens qui s'imaginent que nous étions les plus grands vauriens du monde, que nous n'avions aucuns principes; et, au contraire, il n'y a peut-être pas, dans notre histoire, une époque plus fertile en actes de générosité et de dévouement.

LA BARONNE.

Sans aller chercher si loin, vous en seriez un bel exemple.

LA MARQUISE.

Vraiment, commandeur?

LE COMMANDEUR.

Je ne parle pas de moi.

LA BARONNE.

Mais moi j'en parle. (A la marquise.) Demandez-lui, mon cœur, comment il est entré dans l'ordre de Malte. C'est une abnégation inouïe. Vous savez qu'on est obligé de prononcer des vœux? Eh bien!....

LE COMMANDEUR, négligemment.

Eh bien! je les ai prononcés pour satisfaire une pe-

tite femme charmante que je ne pouvais pas épouser, et qui ne voulait pas que je pusse en épouser une autre.

LA BARONNE.

C'est sublime, surtout quand on sait que le commandeur était un cadet de famille, sans fortune, n'ayant que l'espoir de porter son nom dans quelque alliance avantageuse, ressource à laquelle il lui fallait renoncer.... Aussi cela lui fit-il le plus grand honneur.

LE COMMANDEUR.

Et, par contre-coup, me valut une protection très-brillante, sur laquelle j'étais loin de compter, et qui me fit faire le chemin le plus rapide sans que j'aie jamais rien sollicité.

LA BARONNE.

Je ne crois pas qu'on aurait le même succès aujourd'hui.

LE COMMANDEUR.

Parce que tout est rétréci, tout est calcul; que le vent est à la pédanterie; que la jeunesse craint de se livrer à ses mouvemens naturels. On voit jusqu'à des marquises qui se feraient un scrupule d'avouer la plus légère préférence...... (La marquise le regarde d'un air d'impatience.) Je me tais; mais il ne faut pas alors penser à donner des soupers.

LA BARONNE.

Commandeur, vous avez un défaut : vous parlez d'une manière trop absolue. Il semblerait qu'une maîtresse de maison doit être faite exprès pour donner à souper.

LE COMMANDEUR.

Mais, madame la baronne, je ne me trompe pas de beaucoup. Vous conviendrez avec moi qu'il faut d'abord qu'elle connaisse tous les petits secrets des personnes qu'elle invite.

LA MARQUISE.

Mais quand il n'y a pas de petits secrets?

LE COMMANDEUR.

Alors il n'y a pas de soupers. Si ce n'est pas quelque chose de particulier; si ce n'est pas une réunion arrangée de gens qui se conviennent; si vous n'invitez pas une femme sans son mari; si vous n'invitez pas un mari sans sa femme, ce ne sera qu'une manière de prolonger plus long-temps l'ennui qu'on aura eu dans la journée. Il faut de la gaieté; il faut des anecdotes piquantes qui ne fassent faire la grimace à personne. Nous avions la chronique de la ville, de la cour, un peu celle de l'Opéra par conséquent. On a beau se cacher davantage, je suis bien sûr que quelqu'un qui se donnerait de la peine en découvrirait tout autant. Par malheur, nous n'avons plus ces petits abbés, qui étaient de véritables furets; c'est une grande perte. Mais, à la quantité qu'on en fait, il est impossible qu'il ne nous en revienne pas. Ceux qui auront de l'esprit voudront s'en servir dans le monde.... C'était une si drôle d'invention.

LA BARONNE.

Je n'ai jamais pu les souffrir.

LE COMMANDEUR.

Parce que le chevalier de Servien, votre oracle, avait eu à s'en plaindre. Je les aimais beaucoup, moi; je les trouvais divertissans; et, tout le temps que j'ai eu de l'influence sur la feuille des bénéfices, c'est incalculable le bien que je leur ai fait.

LA MARQUISE.

Ce que vous dites là, monsieur le commandeur, est déjà un peu extraordinaire pour moi; jugez ce que ce doit être pour ces jeunes gens. Des abbés qui divertissaient, par exemple.

LE COMMANDEUR.

On les voulait comme cela dans ce temps-là, on les avait comme cela.

LA BARONNE.

Je suis effrayée quelquefois, quand je pense à tout ce que j'ai vu en usage, et qui a besoin de commentaires pour être compris de la génération actuelle. Il me semble que je suis du temps de Pharamond.

LE COMMANDEUR.

Moi, cela me fait l'effet contraire; je trouve la génération actuelle bien plus vieille que nous. J'ai beau chercher, je ne vois pas de quel temps elle peut être. Il faut convenir aussi qu'elle est bien embarrassée; nous lui parlons d'un ancien régime qu'elle n'a pas connu; on lui en a fait un qui n'a jamais existé; et, tandis qu'on la tiraille à droite et à gauche, elle prend le parti d'aller toute seule, à sa guise, comme elle l'entend, se croyant bien plus raisonnable

que tout ce qui l'a précédée. C'est un grand malheur.

LA BARONNE

Énorme! énorme! cette génération tue la France; elle la rend bourgeoise, comme vous disiez tout à l'heure. Plus de légèreté, plus d'étourderie, plus de mouvement; la société a l'air d'être composée d'enfans qu'on a mis en pénitence.

LE COMMANDEUR.

Ce n'est qu'une rivière gelée; la surface paraît tranquille, mais l'eau coule toujours en dessous; n'est-il pas vrai, monsieur Alfred? Il y a déjà eu des temps de surface comme cela; on s'en est ennuyé bien vite; ce n'est pas fait pour nous.

LA BARONNE.

Le ciel vous entende!

LE COMMANDEUR.

Les belles dames ne craindront plus d'être aussi aimables que l'ont été leurs grand'mères; les maris reprendront leur ancienne insouciance; et ce vernis de pruderie, qui existe aujourd'hui, disparaîtra pour faire place à des mœurs plus élégantes.

LA BARONNE.

Des mœurs qui ne ressembleront pas positivement à celles du faubourg Saint-Jacques ou de la rue Saint-Denis. Je ne vais pas aussi loin que le commandeur, qui met toujours les choses au pis; mais il est incontestable qu'il n'y a plus de nuances; tout est confon-

du. La bourgeoisie s'est élevée, nous sommes descendus, et nous voilà aujourd'hui face à face.

LE COMMANDEUR.

Ayez de la persévérance, madame la marquise, continuez vos soupers; ce sera le commencement de quelque chose. Tandis que tant de gens suent sang et eau pour nous refaire, selon l'expression de monsieur Alfred, vous pouvez tout doucement former une école qui finira par jeter le plus grand éclat.

LA BARONNE

Surtout, commandeur, si vous vous chargez de la présider de temps en temps.

LA MARQUISE.

Je crois voir dans les yeux de madame de Monbel que, si j'avais le dessein de tenir cette école, elle me demanderait la permission de ne me rendre visite que le matin.

MADAME DE MONBEL.

Il n'est pas d'heure, madame, où je ne me trouverais bien sous votre protection.

EUGÈNE, *à sa femme.*

Vous avez l'air de souffrir.

MADAME DE MONBEL.

Un peu.

LA MARQUISE.

Ne vous gênez pas, ma chère amie; mon souper de ce soir n'est pas assez important pour que vous croyiez devoir lui sacrifier votre santé. Reconduisez-

la, Eugène, et faites-moi savoir demain de ses nouvelles.

(Monsieur et Madame de Monbel sortent.)

SCÈNE V.

LA MARQUISE, LE COMMANDEUR, LA BARONNE, ALFRED.

LA BARONNE.

Cette petite femme n'a pas la moindre curiosité; rien de ce que disait le commandeur ne l'a frappée. Il est pourtant toujours intéressant d'entendre parler d'un temps qu'on n'a pas vu, surtout par quelqu'un qui en parle aussi bien.

ALFRED.

Il serait possible qu'elle crût que monsieur le commandeur en parlait mal.

LA BARONNE.

Vous badinez. Elle serait ingénue à ce point-là? Mais monsieur de Monbel, qui a de l'esprit, devrait lui faire son éducation. Qui est-ce qui m'a dit qu'il allait entrer dans la magistrature? Est-ce qu'on peut être quelque chose dans la magistrature? C'est ce qu'on appelait la robe?

LA MARQUISE, souriant.

Oui.

LA BARONNE.

Un Monbel, homme de robe, cela me paraît singu-

lier. Je parierais qu'il y a de l'influence de sa nouvelle famille. Pour des bourgeois, un juge! ah!

LE COMMANDEUR.

Définitivement, madame, on vous tient rigueur.

LA MARQUISE.

Monsieur le commandeur, j'en suis moins étonnée à présent que vous m'avez expliqué comment on pouvait interpréter des soupers.

LA BARONNE.

Que voulez-vous dire, mon cœur?

LA MARQUISE.

Je serais inconsolable si je croyais qu'on pût me supposer l'ambition de faire renaître le temps que vous venez de nous vanter.

LA BARONNE.

Vous préférez celui que l'on invente.

LA MARQUISE.

Pas davantage.

LE COMMANDEUR.

Il faudrait s'expliquer cependant.

LA MARQUISE.

Non, parce que vous ne me comprendriez pas.

LA BARONNE.

Que prétendiez-vous faire?

LA MARQUISE.

Réunir, comme je vous l'avais dit, des personnes qui causeraient bien et qui m'amuseraient.

LA BARONNE.

Est-ce que monsieur le commandeur ne vous a pas amusée? Multipliez-le; supposez dix ou douze hommes comme lui dans un salon, mais plus jeunes, si vous voulez, et des femmes comme vous; cela vous paraîtrait-il ennuyeux?

LE COMMANDEUR.

Je devine bien ce que rêve madame la marquise; ce serait des conversations amusantes où le cœur ne serait pour rien. Il n'y en a pas; il n'y en a jamais eu. Nous étions tous aimables, parce que nous savions tous ce que nous voulions. C'était une société toute vive, toute active, où personne ne languissait. Les hommes, même à l'âge que j'ai aujourd'hui, n'étaient pas sans emploi; ils devenaient les confidens des jeunes femmes; ils leur donnaient des conseils. C'était à eux qu'on s'adressait pour les raccommodemens, soit avec un amant, soit avec un mari, quand il fallait éviter un éclat. Vous voyez tout d'un coup l'avantage qu'il y avait, au milieu des folies de la jeunesse, de trouver un mentor qui connaissait les usages reçus, et dont l'autorité servait à entretenir cette facilité de mœurs et ces manières exquises que toute l'Europe avait fini par nous envier.

LA BARONNE.

Toute l'Europe.

LE COMMANDEUR.

Que voulez-vous que fasse aujourd'hui un homme de soixante ans passés? A quoi est-il bon, quand il ne

veut pas faire l'imbécile? De quoi voulez-vous qu'il s'occupe? De l'avenir de la France?

LA BARONNE.

Fi donc! on a l'air de tenir à un parti.

LE COMMANDEUR, d'un ton chagrin.

J'avoue qu'il m'eût été agréable de ne pas perdre tout-à-fait le fruit de mon expérience; de pouvoir être utile à cette jeunesse que je vois nager dans le vide.

LA BARONNE, avec vivacité.

Vous devriez écrire, commandeur, laisser quelques Mémoires, quelque chose.

LE COMMANDEUR.

Ces soupers me paraissent parfaits pour cela; j'espérais y faire quelque sensation.... Il faut y renoncer; c'est un parti pris d'aller sans boussole. On essaiera tour à tour les grâces du bivouac ou les allures du cloître; on aura l'air d'un recruteur ou d'un béat; et avant vingt ans d'ici on ne saura plus à quoi reconnaître un gentilhomme français.

LA MARQUISE.

Vous vous tourmentez trop, monsieur le commandeur; rien ne tombe qu'il ne vienne autre chose à la place.

LE COMMANDEUR.

Ce qui viendra à la place, madame, ce sera la suffisance et la gaucherie bourgeoises.

LA BARONNE, avec effroi.

Non, commandeur, non.

LE COMMANDEUR.

Vous y allez à pleines voiles, avec vos scrupules et vos conversations amusantes où l'on ne parlera de rien. Le temps où nous avons vécu, nous autres, sera un temps de scandale; on n'osera pas y penser. Des hommes dont on connaissait les maîtresses! des femmes qui avouaient leurs amans! Est-ce que cela se pratique ainsi dans les comptoirs? On se cachera, on craindra, on dissimulera même avec ses amis, toutes choses fort nobles assurément, et qui ne laissent pas que de donner bon air.... Ah! que de mal cette révolution nous a fait! quelles mœurs elle nous a données!..... je suis trop vieux; j'ai trop vécu..... Adieu, madame la marquise..... Pardonnez-moi mon bavardage.... C'est fini; on ne verra plus le temps passé.

LA BARONNE.

Je vais m'en aller aussi. Commandeur, vous voulez bien me reconduire, n'est-ce pas? (A la marquise.) Il ne vous viendra personne, mon cœur. On aura craint. Vos domestiques ne sont peut-être pas sûrs; et, pour moi-même, rien ne me serait désagréable comme d'imaginer qu'on dirait demain partout que madame la baronne de Boituzai a soupé chez madame la marquise de Valmer. Je n'aime à rien braver; chacun son caractère, vous concevez. Bonsoir, monsieur Alfred.

SCÈNE VI.

ALFRED, LA MARQUISE.

LA MARQUISE, *gaiement.*

Vous ne les suivez pas, Alfred?

ALFRED.

Non, vraiment, ma tante. Je ne suis pas aussi craintif que madame la baronne; et quant au commandeur, je n'ai plus rien à apprendre de lui. Comme je ne l'avais jamais entendu causer aussi long-temps, j'étais resté sur l'idée qu'on m'en avait donnée, que c'était un chevalier français par excellence..... Etrange chevalerie!

LA MARQUISE.

J'ai été bercée avec cela dans l'émigration. J'ai vu les restes de l'ancienne grâce, de l'ancienne courtoisie. C'était déjà bien singulier, même pour un enfant. Des fadeurs, des riens dits d'un ton d'assurance, avec des gestes de poupée, suffisaient pour faire à un homme une réputation colossale. J'ignore si à cette époque cette facilité de mœurs, tant regrettée par le commandeur, existait encore; j'étais trop jeune pour y rien deviner; mais je préférerais, je crois, la cupidité actuelle, qui fait au moins qu'on a des affaires, à ce désœuvrement occupé depuis le matin jusqu'au soir à raffiner sur des misères.

ALFRED.

C'est plus positif.

LA MARQUISE.

Je ne demanderais que de voir déterminer le point où un homme bien né doit s'arrêter. Mais qu'on se laisse enlacer par des places et par des pensions au point de ne conserver la liberté d'aucun de ses mouvemens, c'est trop.

ALFRED.

Je cherche ce qui peut nous priver du vicomte de Gabori; car certainement vous l'attendiez.

LA MARQUISE.

Aussi viendra-t-il; je ne suis pas inquiète. Il faut qu'il ait parcouru vingt maisons avant de m'apporter le reste de son humeur frondeuse.

ALFRED.

Quelles expressions! je le croyais mieux dans vos idées.

LA MARQUISE.

Mon cher Alfred, ne vous pressez jamais de louer.

ALFRED.

Même le vicomte.

LA MARQUISE.

J'aime que l'on soit indépendant; j'aimerais qu'on le fût sans le rappeler sans cesse. L'humeur satirique n'est quelquefois qu'une manière de cacher des projets qu'on n'oserait avouer.

ALFRED.

C'est la première fois que je vous entends parler ainsi du vicomte.

LA MARQUISE.

Le bruit d'un mariage arrêté entre nous, les sottes plaisanteries du commandeur, la discrétion prétentieuse de la baronne, tant d'interprétations données à des soupers si innocens; tout cela ne me paraît pas naturel.

ALFRED.

Qu'en concluez-vous donc?

LA MARQUISE.

Je ne conclus pas, je réfléchis. Quelqu'un qui voudrait me faire sentir mon isolement....

SCÈNE VII.

LA MARQUISE, ALFRED, LE VICOMTE.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur le vicomte de Gabori.

(Il sort.)

LE VICOMTE, à la marquise.

Je craignais d'avoir à percer la foule pour arriver jusqu'à vous, et je n'ai été arrêté un moment que par le commandeur et la baronne. Ils ne m'ont pas trompé : désertion complète.

LA MARQUISE.

Tout-à-fait.

LE VICOMTE.

Je n'ai pas osé vous le prédire; vous m'auriez reproché d'exagérer toujours; mais j'aurais parié que

vos soupers ne réussiraient pas. Il n'y a plus d'heure en France maintenant où l'on n'ait des affaires, des hommes à voir ou à ménager, des intrigues à suivre. Vous connaissez le jeune de Mirau, qui vient d'épouser la nièce d'une de nos Excellences?

LA MARQUISE.

Elle est d'une laideur qu'on ne peut oublier.

LE VICOMTE.

C'est à peu près le compliment que lui faisait un de ses amis, en lui demandant ce qui avait pu le décider à ce mariage.

ALFRED.

La question était embarrassante.

LE VICOMTE.

Pas du tout. Il répondit franchement qu'il avait de l'ambition, et que c'était pour ne pas perdre ses nuits.

ALFRED.

C'est encore mieux que Titus.

LE VICOMTE.

Voyez jusqu'à quel degré d'abaissement, de servitude, peuvent conduire et la soif d'argent, et ce besoin d'être quelque chose qui tourmentent notre siècle. Une invitation de la femme la plus aimable, la moins offensive du royaume, une invitation que, dans tout autre temps, on aurait regardée comme un honneur, devient un sujet d'effroi pour les braves de nos jours. On craint que ce qui se dirait entre honnêtes gens ne remontât jusqu'aux distributeurs des

grâces. Et l'on se croit noble! on porte la tête haute! On a l'air de dire : Je vaux tant, puisqu'on me paie tant.

LA MARQUISE.

Dès qu'un vice est général, il a une cause dont il ne faudrait peut-être pas trop accuser l'humanité. Tant de gens ont leur fortune à rétablir!

LE VICOMTE.

Dites : tant de gens n'ont ni assez d'esprit ni assez de fierté pour comparer ce qu'ils désirent à ce qu'il en coûte pour l'obtenir. L'indigence qu'on redoute de nos jours, c'est la privation de ce qui n'est pas nécessaire; ce qu'on estime le moins, c'est l'indépendance qui fait qu'on se respecte, qu'on peut avouer ses sentimens et rester fidèle à ses amitiés. J'admire que ce soit vous qui défendiez ceux qui vous abandonnent, et dans un moment où un peu d'humeur n'aurait certainement pas compromis la douceur de votre caractère.

LA MARQUISE.

Vous pensiez donc que vous me trouveriez en colère?

LE VICOMTE.

En colère, non; mais un peu piquée.

LA MARQUISE.

Je me contentais de faire des réflexions.

ALFRED.

Ma tante s'imagine que, si on n'avait pas fait de ses soupers un bruit qu'elle ne peut pas comprendre, personne n'aurait hésité à y venir.

LE VICOMTE.

Elle s'abuse; je le lui ai dit cent fois. Elle est trop désintéressée des affaires de ce monde pour apprendre à le connaître.

LA MARQUISE.

Je crois pourtant le voir sans illusion ; aussi ne lui demandais-je rien. En lui offrant une maison agréable, des plaisirs tranquilles payés par un peu d'amabilité, ce n'était pas beaucoup exiger.

LE VICOMTE.

Et c'est ce que vous n'obtiendrez jamais.

LA MARQUISE.

L'arrêt est dur.

LE VICOMTE.

Ne vient-il pas d'être justifié? Dans nos mœurs, aucune liaison ne se forme que par des intérêts, ou, si le mot vous paraît trop dur, par des opinions. Une femme riche, veuve, spirituelle, mais étrangère à tout ce qui agite les esprits, ne réunira jamais autour d'elle que ceux qui sont hors de toute ambition. En connaissez-vous beaucoup?

LA MARQUISE.

Voilà une de ces raisons que je comprends parfaitement. Il est clair que, n'étant ni intrigante ni ambitieuse, je dois me résigner à vivre comme un ermite. C'est sans doute pour cela qu'on prétend que je suis disposée à former de nouveaux nœuds; on va même jusqu'à nommer le choix que j'ai fait.

ALFRED.

C'est peut-être une manière de vous l'indiquer.

LE VICOMTE.

La prétention serait étrange. (*A la marquise.*) Mais vous n'y pensez pas, j'en suis sûr.

LA MARQUISE.

Il ne me manque quelquefois que de moins réfléchir pour faire cette folie. J'aimerais, dans un époux, cette fierté, cette indépendance dont les exemples sont si rares de nos jours.

LE VICOMTE.

Oh! bien rares; c'est vraiment la honte du siècle.

LA MARQUISE.

Et cependant j'aurais peine à supporter qu'avec des talens il abjurât toute ambition, et restât confondu dans la foule.

LE VICOMTE.

Et pourquoi ne s'élèverait-il pas, s'il avait véritablement du mérite? N'y a-t-il pas une ambition noble? On en repousse les inspirations quand on peut craindre de se voir compromis avec le vulgaire des ambitieux. Mais un homme qui n'annoncerait de prétentions qu'au moment où la fortune viendrait à lui, se placerait au-dessus de tout soupçon d'intérêt personnel. Quatorze mille livres de rentes ont suffi pour m'ôter jusqu'au désir des sollicitations, et moins me suffirait encore; vous n'en doutez pas. Mais si j'avais une maison formée, il n'est pas de mérite, de célébrité juste-

ment acquise que je ne réunirais autour de moi; point de projets utiles dont ma société ne devînt le moteur ou le soutien; point de ces médiocrités triomphantes que je ne réduisisse à compter avec moi. L'ambition, comme je la comprends, c'est l'essai de ses forces contre ce qui résiste; c'est un combat ouvert contre toutes les vanités, les passions cupides, les déceptions honteuses qui tourmentent la société; c'est le triomphe d'un seul sur les vices et les erreurs de son siècle. Plus de repos, je le sais; plus de bonheur peut-être; mais qu'est-ce que le sacrifice de soi-même? Celui qui hésite lorsqu'il s'agit de grands intérêts, doit ramper toute sa vie; ramper vaut encore mieux que de ne s'élever qu'à demi.

ALFRED.

Monsieur le vicomte, l'ambition paraît trop belle d'après le tableau que vous en faites; les plus hardis n'oseraient y prétendre.

LA MARQUISE.

Et quelle femme oserait la désirer dans l'homme qu'elle prendrait pour époux? On ne voit pas trop ce qu'elle deviendrait à travers de si grands intérêts.

LE VICOMTE.

Vous trouvez peut-être que j'ai chargé les couleurs?

LA MARQUISE.

Pourquoi donc? Dans une peinture d'imagination, on peut tout se permettre. Mais, messieurs, il se fait tard; nous ne souperons pas. Je vais demander du thé.

LE VICOMTE, essayant de dissimuler son désappointement.

Pour moi, je vous remercie. J'avais refusé de partir cette nuit avec monsieur de Sercourt pour passer quelques jours à sa terre; je ne voulais pas manquer à votre invitation. Puique votre souper n'a pas lieu....

LA MARQUISE.

Vous ne m'oublierez pas auprès de madame de Sercourt; c'est une femme dont j'ai toujours désiré l'amitié.

(Le vicomte salue et sort.)

SCÈNE VIII.

LA MARQUISE, ALFRED.

LA MARQUISE, en riant.

Eh bien! mon cher Alfred?

ALFRED.

Je ne vous croyais pas aussi habile à deviner les caractères.

LA MARQUISE.

Pourquoi?

ALFRED.

L'indépendance, le désintéressement du vicomte faisaient un si beau contraste avec tout ce qu'on voit, qu'il m'avait paru plus simple de s'en laisser séduire que d'en douter. Quel dommage!

LA MARQUISE.

Que voulez-vous qu'on fasse quand on a de la fierté?

La cupidité n'est pas orgueilleuse; aussi la baronne loue-t-elle hautement tout ce qui a du pouvoir. Le commandeur vante le passé; ce n'est qu'en reculant qu'il peut satisfaire son amour-propre. Dans un temps où tout le monde a de l'ambition, le vicomte crie contre tout, parce que son ambition s'étend à tout:

CHACUN EST DE SON SIÈCLE.

AVANT ET APRÈS,

OU

OU L'ON S'EST MOUILLÉ ON SE SÈCHE.



PERSONNAGES.

M. DUPRÉ, manufacturier.
MADAME DUPRÉ, sa femme.
DENIS, neveu de madame Dupré.
MADAME JACQUEMIN, sœur de M. Dupré.
M. VILOT.
LE MARQUIS DE CLAIRVAUX.
LA MARQUISE DE CLAIRVAUX, mère du marquis.
GUILLAUME, fermier de M. Dupré.
MICHEL, domestique.

La scène se passe en province.

Le théâtre représente un salon.


LUCCHESI · PALLI





[illegible]

CONNAISSEZ VOUS LE PÈRE ROBIN

AVANT ET APRÈS.

a depuis huit
son cabriolet,
pas pour dîner.

élections avec toutes les af-

MADAME DUPRÉ.

otre fabrique, de notre
iétés. Heureusement cela

DENIS.

ur lui encore qu'il se donnât tant de

MADAME DUPRÉ.

Le ciel nous en préserve! Mon mari député!... Ah! mon Dieu!

DENIS.

Enfin on dirait : « C'est une idée qui lui est passée par la tête. » Mais à quoi ressemble-t-il que mon on-





M. F. [illegible]

[illegible] HUMAIN

AVANT ET APRÈS.

SCÈNE I.

MADAME DUPRÉ, DENIS.

MADAME DUPRÉ.

Oui, mon cher ami, c'est comme cela depuis huit jours. Ton oncle sort dès le matin dans son cabriolet, et quelquefois nous ne le revoyons pas pour dîner.

DENIS.

Mon oncle se mêlant d'élections avec toutes les affaires qu'il a!

MADAME DUPRÉ.

Il n'est plus question de notre fabrique, de notre commerce, ni de nos propriétés. Heureusement cela va finir aujourd'hui.

DENIS.

Si c'était pour lui encore qu'il se donnât tant de peines.

MADAME DUPRÉ.

Le ciel nous en préserve! Mon mari député!... Ah! mon Dieu!

DENIS.

Enfin on dirait : « C'est une idée qui lui est passée par la tête. » Mais à quoi ressemble-t-il que mon on-

cle, manufacturier et marchand par conséquent, se mette en quatre pour faire élire un homme qu'il sait être opposé à l'industrie et au commerce; un homme qui ne rêve que des chimères, qui est envieux de tout, qui ne voudrait que pour lui et pour les siens. Est-ce pour un pareil choix qu'il aurait dû employer l'influence qu'il a dans ce département?

MADAME DUPRÉ.

Je ne lui répète pas autre chose toute la journée.

DENIS.

Que vous répond-il?

MADAME DUPRÉ.

Est-ce que je le sais? Il a la tête tournée des cajoleries qu'on lui fait. Ce sont des lettres, des visites, des invitations sans fin, sans cesse. Tu sais bien comme sont ces gens-là quand ils désirent quelque chose; rien ne leur coûte. Je lui dis quelquefois: « M. Dupré, pouvez-vous être innocent comme vous l'êtes, à l'âge que vous avez? — Taisez-vous, madame Dupré, taisez-vous; vous écoutez trop votre neveu; c'est un libéral. »

DENIS.

Eh bien, je suis un libéral. Après?

MADAME DUPRÉ.

C'est positivement ma réponse: « Denis est libéral; cela ne vaut-il pas mieux que d'être à la sonnette du premier venu? » Oh! alors il devient furieux, et je l'adoucis tout de suite, parce que enfin c'est mon mari.

DENIS.

Sait-il que je cherche à déjouer ses projets?

MADAME DUPRÉ.

Lui! Il ne sait rien; il est lancé comme cela; il va comme cela. Tout ce qu'il voit, c'est d'être bien venu à la préfecture, d'être appelé mon bon ami, mon cher monsieur Dupré par tous nos soi-disans grands messieurs, d'avoir la petite importance du moment; pas autre chose.

DENIS.

J'en suis fâché; mais cela lui fera du tort.

MADAME DUPRÉ.

Oh! bien, oui.

DENIS.

Ma tante, je vois des gens qui sont bien las du train que prennent les affaires.

MADAME DUPRÉ.

Ce sont des gens qui n'ont pas de patience.

DENIS.

Et de penser qu'un homme comme mon oncle pousse encore à la roue, comme si cela n'allait pas assez vite.

MADAME DUPRÉ.

Ne parle donc pas de M. Dupré en affaires politiques; il est si insignifiant.

DENIS.

On ne peut pas se figurer le mal qu'on peut se faire

avec cette insignifiance-là. Les meneurs, les intrigans en connaissent bien le prix; ils font grand cas de ces braves bourgeois qui laissent dérouter leur instinct au point de donner tête baissée dans les projets les plus contraires à leurs intérêts.

MADAME DUPRÉ.

A quoi cela avance-t-il?

DENIS.

C'est comme les alouettes dont le cri en attire d'autres.

MADAME DUPRÉ.

Ton oncle une alouette! c'est drôle.

DENIS.

Il en est encore temps; tâchez qu'il se dédise. Les élections n'iront pas du premier coup; cela traînera presque toute la journée; il peut voir une grande partie des gens auxquels il avait parlé. Il n'a qu'à leur faire entendre qu'il a changé d'avis, et qu'il faut qu'ils en changent; ils en changeront.

MADAME DUPRÉ.

Bast! bast! laisse-le se satisfaire. Un député, c'est une goutte d'eau.

DENIS.

Beaucoup de gouttes d'eau réunies peuvent faire un torrent.

MADAME DUPRÉ.

Pour le coup, voilà une phrase de rhétorique.

DENIS.

Vous en verrez l'application, ma tante, et vous jugerez alors si je ne faisais que des phrases.

MADAME DUPRÉ.

Vraiment, mon ami, je ne suis pas plus rassurée que toi. Mais que peut-on nous demander de plus? Nous payons bien et beaucoup; on nous taille, on nous rogne comme on l'entend; on sait bien ce que nous voulons, c'est positivement ce qu'on nous refuse, et l'on nous force de prendre en échange ce que nous ne voudrions pas. Tout cela se passe sans bruit, sans que personne sourcille. Il n'y a pas pas beaucoup de peuples comme nous. A la fin, le ciel nous en tiendra compte, sois-en sûr.

DENIS.

Le ciel ne peut pas se mêler de tout, non plus.

SCÈNE II.

M. DUPRÉ, MADAME DUPRÉ, DENIS.

M. DUPRÉ, *d'un ton d'humeur.*

Ah! ah! encore Denis ici!

MADAME DUPRÉ.

Es-tu fatigué, monsieur Dupré?

M. DUPRÉ.

Fatigué! oh bien oui, fatigué! Est-ce qu'on peut se

fatiguer à voir les gens que je vois? Tiens, madame Dupré, nous aurons beau faire, nous n'aurons jamais leurs manières, leur obligeance, leur aménité. J'ai déjeûné ce matin au château de la Bouquinière, j'y ai été comblé de politesse. La vieille madame de la Bouquinière, qu'on dit si hautaine, aussitôt qu'elle m'a vu, m'a dit tout de suite: « Bonjour, monsieur Dupré. » Et son fils, et sa belle-fille, et une façon d'ecclésiastique qui était là; c'était à qui me ferait le plus de prévenances.

MADAME DUPRÉ.

Par quel hasard, monsieur Dupré, as-tu été par-là?

M. DUPRÉ.

Il n'y avait pas de hasard; j'y étais invité de longue date pour y déjeûner le jour des élections. C'est étonnant comme je plais à tout ce monde-là. Ma foi! j'avoue qu'ils me plaisent bien aussi. C'est si poli; c'est si gracieux!

DENIS.

Je le crois bien; ils ont besoin de vous.

M. DUPRÉ.

Tu es grossier, toi, Denis. Ils ont besoin de moi! Pourquoi ont-ils besoin de moi? Pour faire nommer un député; car voilà tout ce qu'ils me demandent.

DENIS.

Et cela ne vous paraît rien, mon oncle?

M. DUPRÉ.

Nous avons assez de révolutions comme cela,

nous n'en voulons plus; et nous renverserons tout jusqu'à ce que nous ayons remis les choses sur le bon pied.

MADAME DUPRÉ.

Comment! monsieur Dupré, tu vas aider à renverser quelque chose, toi?

M. DUPRÉ.

J'ai confiance dans les gens qui ont tout à perdre s'il venait un bouleversement.

DENIS.

C'est pour cela que vous voulez tout bouleverser?

M. DUPRÉ.

Je ne t'écoute pas; tu es un factieux. Appartient-il à un jeune homme qui se destine à devenir avocat, de déclamer sans cesse comme tu fais contre le gouvernement; de se mettre à dos tous les gros propriétaires, en manifestant des opinions démagogiques?

MADAME DUPRÉ.

Ah! mon Dieu, comme tu emploies de belles expressions!

M. DUPRÉ, à Denis.

Les affaires publiques te regardent-elles? As-tu une importance quelconque?

MADAME DUPRÉ.

Tu es donc important, toi?

M. DUPRÉ.

Ah! çà, madame Dupré, est-ce un parti pris de

m'empêcher de parler raison? Suis-je d'âge à ne savoir pas ce que je dis, et ne puis-je pas faire à votre neveu, dans son intérêt, les remontrances que je trouve à propos de lui faire? Tant que je ne me suis occupé que de mon commerce, j'ai pu l'écouter comme un oracle; je n'hésite même pas à avouer qu'il m'a fait trembler plus d'une fois sur l'avenir; mais j'ai entendu d'autres personnes, des personnes qui en savent un peu plus long que lui, ce qui n'est pas difficile, et je suis très-rassuré maintenant. A l'entendre, ne semblait-il pas que le ciel allait tomber, si l'on faisait telle ou telle loi? On les a faites, et tout marche comme auparavant.

DENIS.

Tout marche, n'est pas une raison, mon oncle. Tant que la terre tournera, tout marchera; mais comment?

M. DUPRÉ.

Je ne sais seulement pas si la terre tourne; et elle s'arrêterait, que je n'en verrais rien, ni toi non plus qui fais le docteur. Tout cela, ce sont des lieux communs, des raisonnemens d'apprentis avocats. D'ailleurs, que voulez-vous donc, vous autres? Ai-je été chercher les gens que je vois depuis quelque temps? N'est-ce pas eux qui sont venus me trouver, qui m'ont invité à aller chez eux? Et quand ils ont tant d'obligeance pour moi, faut-il que je fasse le fier, que je les dédaigne, comme on faisait dans la révolution? Tu dis toi-même, Denis, que tout s'arrangerait s'ils voulaient

mettre de côté leur morgue et leur vanité; c'est donc pour que nous nous en emparions à notre tour? Dame! explique-toi.

MADAME DUPRÉ.

Définitivement, monsieur Dupré, ça t'a bien fait de voir des nobles; tu parles plus de suite que tu ne faisais.

M. DUPRÉ.

D'abord, il n'y a plus de nobles, madame Dupré; c'est un mot qui ne signifie plus rien à présent.

DENIS.

Comment, mon oncle, il n'y a plus de nobles!

M. DUPRÉ.

Ce sont eux-mêmes qui le disent. Il n'y a plus que des gens de bonne compagnie et des gens de mauvaise compagnie. Moi, je suis de la bonne compagnie.

MADAME DUPRÉ.

Comme ils t'en font accroire!

M. DUPRE.

C'est donc à dire que je suis un imbécile? Il est singulier qu'il faille que je revienne chez moi pour m'entendre traiter de la sorte, quand, parmi les gens les plus comme il faut du département, on trouve au contraire que j'ai le sens droit et les meilleures opinions du monde. Je finirai par vous envoyer tous promener, pour peu que cela dure. Je voudrais bien savoir où vous auriez pris des idées?

Est-ce Denis, dans ses classes, ou toi, madame Dupré, avec les marchands qui viennent t'acheter du calicot ou du basin?

MADAME DUPRÉ.

Écoute donc, monsieur Dupré, tu n'as qu'à mettre le feu à nos magasins, et tu me donneras après cela les idées que tu voudras.

M. DUPRÉ.

Il n'est pas nécessaire de mettre le feu à rien; ce n'est pas cela que j'entends; mais j'engagerai Denis, pour son bien, à oublier un peu les opinions qu'il a.

DENIS.

Laissez-moi, au contraire, les conserver, mon oncle; vous ne serez peut-être pas fâché de les retrouver un jour.

M. DUPRÉ.

Jamais. Ah! je suis ferme maintenant; tu ne m'en feras plus accroire. Je suis de la bonne compagnie; tout ce qui convient à la bonne compagnie doit me convenir à moi.

MADAME DUPRÉ.

Écoute, mon ami; si, par hasard, il se trouvait qu'un jour tes intérêts fussent opposés à ceux de ta bonne compagnie, que ferais-tu quand tu lui aurais donné un député qui serait plus dans ses intérêts que dans les tiens?

M. DUPRÉ.

Ce sont des subtilités que cela. Si je suis de la

bonne compagnie, elle ne peut rien vouloir pour elle qu'elle ne le veuille pour moi. Et puis, ne resterait-il pas la ressource du gouvernement pour se plaindre?

DENIS.

Le gouvernement! Où le trouverez-vous, mon oncle? Comment le saisirez-vous? Le gouvernement est un être de raison qui n'empêche aucune folie. Pourquoi, vous dirait-on, avez-vous choisi un député comme cela?

M. DUPRÉ.

Parce que je l'ai voulu; que je suis électeur; que je ne dois compte à personne de mes opinions. Il n'y a ni femme ni neveu qui puissent m'influencer. Je veux jouir et user de mes droits comme bon me semble; et plus mon député déplaira à certaines gens, plus je le trouverai excellent pour moi.

DENIS.

Chacun son goût. Votre bonne compagnie n'est pas si nombreuse. Nous allons voir si ses fantaisies l'emporteront sur les vœux de la mauvaise compagnie, qui se compose de toute la France.

(Il sort.)

SCÈNE III.

M. DUPRÉ. MADAME DUPRE.

M. DUPRÉ.

Il n'est pas possible, madame Dupré, que Denis, qui n'est que le fils d'un notaire de canton, soit aussi

récalcitrant que cela, sans que quelqu'un lui monte la tête. Personne n'a d'opinions tranchantes, à moins qu'on ne les lui donne. Qui voit-il? Au lieu de faire des tournées dans les châteaux, d'offrir ses services comme avocat aux gens d'importance, il perd son temps à étudier les lois pour embarrasser les juges, et faire triompher les causes de la petite propriété.

MADAME DUPRÉ.

Fils de notaire de canton, défenseur de la petite propriété, tout cela va assez d'ensemble.

M. DUPRÉ.

Son père a eu tort de lui faire donner une éducation comme celle qu'il a.

MADAME DUPRÉ.

Tu voudrais donc avoir un neveu qui serait un ignorant?

M. DUPRÉ.

Je voudrais avoir un neveu qui ne se crût pas le premier homme du monde, parce qu'il a fait son droit; qui reconnût quelque chose au-dessus de lui, et qui pensât comme moi toutes les fois que je le lui dirais.

MADAME DUPRÉ.

Tu n'obtiendras jamais cela des jeunes gens d'à présent; ils veulent tous penser d'après eux.

M. DUPRÉ.

C'est fort ridicule.

SCÈNE IV.

M. DUPRÉ, MADAME DUPRÉ, MICHEL.

MICHEL

Monsieur Dupré, voici une lettre pour vous.

M. DUPRÉ.

Parlez donc, Michel. Vous avez servi dans de bonnes maisons; pourquoi dites-vous monsieur Dupré? Est-ce qu'on ne dit pas monsieur tout court en parlant à son maître?

MICHEL.

Dame! monsieur, quand je suis entré ici, j'ai entendu qu'ils disaient tous comme cela; j'en ai pris la mode.

MADAME DUPRÉ.

Il a bien fait; je trouve cela mieux. Si tu étais avec quatre ou cinq messieurs, comment devinerais-tu que c'est à toi qu'il en veut, quand il dirait monsieur?

MICHEL.

Oh! madame, si ce n'est que cela, on ne s'y trompe jamais. Nous avons une façon de dire monsieur, qui est claire comme le jour.

M. DUPRÉ.

Oui, oui; je vois cela depuis quelque temps, moi; ça n'embrouille pas du tout. Allez, Michel.

(Michel sort.)

SCÈNE V.

M. DUPRÉ, MADAME DUPRE.

MADAME DUPRÉ.

Tu vas tout nous changer, monsieur Dupré; je n'aime pas cela. Nous sommes de bonnes gens, restons de bonnes gens.

M. DUPRÉ.

Ça ne nous empêchera pas d'être de bonnes gens, madame Dupré. Mais puisqu'à présent je vais voir des personnes chez qui ça se passe comme cela, c'est une politesse à leur faire que de ne pas les choquer pour des misères pareilles. (Il ouvre la lettre que Michel lui a remise.) Veux-tu que je te lise cette lettre? Elle est de monsieur de Fumeterre.

(Il lit.)

« Sans un accès de goutte qui me tourmente depuis « plus de quinze jours, j'aurais été vous voir chez « vous, honnête monsieur Dupré. »

MADAME DUPRÉ.

Honnête monsieur Dupré! Pourquoi donc honnête monsieur Dupré? Est-ce qu'on écrit comme cela maintenant?

M. DUPRÉ.

Certainement, on écrit et l'on parle comme cela: c'est ce qu'on appelle parlementaire. Que d'ici à quelque temps on ait encore besoin de moi, je serai

peut-être honorable; ce qui est encore bien mieux. On dira l'honorable monsieur Dupré. Tu ne vois pas où je vas, toi; tu ne t'en doutes pas. (Il se remet à lire.)

« Honnête monsieur Dupré. L'influence si bien « méritée dont vous jouissez dans ce département; « le crédit que votre commerce et vos vertus doivent « vous attirer de la part de nos électeurs secondaires; « la rectitude de votre jugement; le dévouement et « le zèle que vous avez toujours montrés pour la « bonne cause, font un devoir à tous les défenseurs « des saines doctrines de vous adresser leurs félici- « tations dans ce moment si décisif pour vous et pour « nous. »

MADAME DUPRÉ.

Quel galimatias!

M. DUPRÉ, lisant.

« L'hydre aux cent têtes devient plus menaçante « que jamais.... »

MADAME DUPRÉ.

Je ne comprends pas ce qu'il veut dire.

M. DUPRÉ.

Avons-nous été élevés pour comprendre tout cela, madame Dupré? On m'en dit bien d'autres; je ne fais semblant de rien; je les laisse aller; et je suis sûr qu'ils s'imaginent tous que c'est pour moi comme s'ils me parlaient français.

MADAME DUPRE.

Si tu ne leur donnais que ta voix, je ne dirais rien; mais pourquoi te faire leur commissionnaire auprès

de nos marchands, de nos fermiers, de tous ceux qui ont confiance en toi?

M. DUPRE.

Il faudrait donc renoncer à ma considération, et n'avoir l'air que d'un électeur comme un autre?

SCÈNE VI.

MONSIEUR et MADAME DUPRÉ, MADAME JACQUEMIN.

MADAME JACQUEMIN.

Bonjour, mon frère; bonjour, ma sœur.

M. DUPRÉ.

Bonjour, madame Jacquemin.

MADAME JACQUEMIN.

Mon mari n'a pas voulu venir vous voir, mon frère, parce qu'il craint sa tête; mais, moi, je suis plus hardie, et je n'hésite pas à vous dire que tout le monde se plaint de vous.

M. DUPRÉ.

Eh bien! à présent que je le sais, vous n'avez plus rien à m'apprendre.

MADAME JACQUEMIN.

Pardonnez-moi, mon frère. Si je n'étais pas votre sœur, cela me serait égal; mais je ne puis souffrir de sang-froid tous les quolibets qui courent sur votre

compte. Cela me fait mal, et je viens vous demander une explication.

M. DUPRÉ.

Il faut avouer que vous aimez furieusement les explications. Chaque fois que je vous vois, c'est toujours pour que je m'explique avec vous sur quelque chose. Que voulez-vous savoir aujourd'hui?

MADAME JACQUEMIN.

Si c'est vrai que vous ne portez pas monsieur Charmel.

M. DUPRÉ.

Vous me le demandez, et vous le savez bien, ma sœur.

MADAME JACQUEMIN.

Et pourquoi ne portez-vous pas monsieur Charmel? Est-ce parce qu'il ne tient à aucun parti; qu'il a de la probité, de l'honneur; que, malgré tous les emplois qu'il a déjà exercés, il n'a pas augmenté d'un sou son patrimoine? Comment avez-vous donc fait pour trouver mieux que lui? car je ne puis pas croire que ce soit uniquement pour complaire à une coterie que vous vous donnez le ridicule que vous vous donnez.

MADAME DUPRÉ.

Madame Jacquemin, est-ce ainsi qu'une sœur doit parler à son frère?

MADAME JACQUEMIN.

Mon Dieu! madame Dupré, ne dirait-on pas que je casse les vitres? Je n'en veux à personne; je ne

méprise personne. Que ceux qui se croient plus gros que les autres, qui s'imaginent tenir plus de place dans ce monde, se prêtent mutuellement secours, rien de mieux; mais est-ce à nous à leur servir d'échelons? Autant avouer que tout le mérite est de leur côté, et que nous n'en avons pas; qu'il n'y a que parmi eux qu'on trouve de grands orateurs, des âmes nobles et désintéressées. S'ils ont leur vanité, j'ai aussi la nôtre. Je ne cache pas d'ailleurs que j'aime les députés qui parlent, et monsieur Charmel parlera. En lisant le journal, on saura ce qu'il pense; au lieu que le député de mon frère.....

M. DUPRÉ.

Qui est-ce qui vous dit qu'il ne parlera pas?

MADAME JACQUEMIN.

Où aurait-il appris ce qu'il dirait? Il n'a jamais eu de mémoire que pour se rappeler son nom. C'est vraiment pitié de voir un homme comme vous, un homme de mérite, croire qu'il ne faut qu'un nom pour faire un député. Et, en bonne conscience, qu'est-ce que c'est que tous ces noms-là?

MADAME DUPRÉ.

Madame Jacquemin, on doit respecter les classes.

MADAME JACQUEMIN.

Mais la France est bien une classe aussi, vous en conviendrez, et cependant on l'insulte tous les jours. Nous sommes des athées, nous sommes des révolutionnaires; il faut nous brider, nous museler;

il n'y a pas de précautions qu'on ne doive prendre contre nous..... Et nous admirerons cela ; nous trouverons que c'est juste? Avec la même éducation, la même fortune, les mêmes habitudes, nous conviendrons que nous sommes des inférieurs, et nous adjugerons la supériorité, à qui? à monsieur de Rochebrute, dont le grand-père tenait une petite boutique d'orfévrerie sous l'horloge de la cathédrale ; à son beau-frère, Jacques de l'Herminerie, qui vend lui-même ses bestiaux au marché; chose qu'à coup sûr aucun bourgeois ne voudrait faire? Et comme si ce n'était pas assez de ces supérieurs-là, il en sort tous les jours de dessous les pavés. C'est le père un tel, c'est le frère un tel, c'est le révérend celui-ci, c'est l'abbé celui-là ; tous gens exemplaires devant lesquels il faut s'humilier, et qui ne vous pardonnent d'être au monde qu'à condition que vous leur paierez la permission d'y rester.

MADAME DUPRÉ.

Je ne sais pas où vous voyez tout cela. Monsieur Dupré et moi, nous sommes encore de ce monde, et nous n'avons payé personne.

MADAME JACQUEMIN.

Il y a payer et payer. Si vous ne payez pas en argent, vous payez en complaisance ; vous choisissez les députés qu'on vous indique.

MADAME DUPRÉ.

La preuve du contraire, c'est que vous nous indiquez monsieur Charmel et que monsieur Dupré ne le porte pas.

MADAME JACQUEMIN.

Vous êtes donc enrôlée aussi dans ce parti-là, madame Dupré? Je vous en fais mon compliment. J'avais cru jusqu'ici que vous aimiez mon frère d'une manière plus éclairée; on disait même que depuis les élections vous lui faisiez la guerre; c'était sur vous que l'on comptait pour le ramener à la raison. Il paraît que l'on s'est trompé. Vous voilà tous les deux sous le charme, et je ne désespère pas de vous voir bientôt abdiquer votre commerce et votre manufacture pour solliciter quelque emploi, et briller de tout l'éclat des gens qui ne sont bons à personne, et qui pèsent à tout le monde.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

M. DUPRÉ et MADAME DUPRÉ.

M. DUPRÉ.

Comme la tête de madame Jacquemin s'exalte! A qui en a-t-elle donc? Je ne l'ai jamais trouvée d'aussi mauvaise compagnie.

MADAME DUPRÉ.

Je t'ai soutenu parce que tu n'as pas de défense; mais, dans le fond du cœur, je suis plus de son parti que du tien.

M. DUPRÉ.

Ah! par exemple, madame Dupré, si tu es dupe des exagérations de ma sœur, si tu ne démêles pas,

dans tout ce qu'elle vient de nous dire, l'envie qu'elle et monsieur Jacquemin ressentent de me voir traité comme je le suis par la haute société, je ne te reconnais plus. On m'a mis en garde contre tout cela. Oh! oh! je suis ferré à glace maintenant; mes nouveaux amis m'ont donné de bons conseils. Ils connaissent bien ces bourgeois à tête chaude comme monsieur Jacquemin, qui sont toujours prêts à discuter; ils les ont en aversion. Moi, pourquoi m'aiment-ils? parce que, tout en leur rendant service dans ce moment-ci, je ne me fais pas valoir. Achevons la lettre de monsieur de Funeterre.

MADAME DUPRÉ.

Achève tout ce que tu voudras. Je ne suis pas contente.

(Elle sort.)

SCÈNE VIII.

M. DUPRE, seul.

Je voudrais pouvoir mener madame Dupré partout où je vais, afin qu'elle vît de ses yeux la cordialité avec laquelle on me traite. Elle croit que c'est la politique qui me dirige; en vérité, ce n'est que la politesse. J'avoue que je ne sais pas comment on peut résister à des honnêtetés comme celles qu'on me fait.

SCÈNE IX.

M. DUPRÉ, M. VILOT, MICHEL.

MICHEL, annonçant.

Monsieur Vilot.

(Il sort.)

M. DUPRÉ, à part.

Il vient me parler pour son ministériel; tenons-nous bien.

M. VILOT.

Salut à la plus grande notabilité industrielle de ce département, à l'homme le plus estimé et le plus universellement aimé que je connaisse.

M. DUPRÉ.

Monsieur Vilot, vous êtes un complimenteur; tout le monde sait cela. Mais il est vrai qu'on n'aurait pas de raison de me haïr; je ne fais de mal à qui que ce soit.

M. VILOT.

Vous faites beaucoup de bien, au contraire; car il n'y a personne plus à même qu'un chef de grande manufacture de répandre la prospérité autour de lui. Et le gouvernement le sait bien; aussi emploie-t-il tous ses soins à protéger le commerce et l'industrie.

M. DUPRÉ.

C'est bon à dire; mais je ne m'en aperçois guère.

M. VILOT.

Monsieur Dupré, vous êtes un ingrat.

M. DUPRÉ.

Vous qui êtes dans les places, vous croyez tout ce qu'on vous dit.

M. VILOT.

Vous conviendrez bien que je ne suis pas un sot.

M. DUPRÉ.

Diantre! vous avez oublié de l'être. D'avoir fait un aussi beau chemin que celui que vous avez fait, sans vous être donné plus de peine, ce n'est pas être maladroit.

M. VILOT.

J'ai ma ligne que je suis tout bonnement, sans écouter aucune exagération. De cette façon-là, je suis tranquille, et on ne m'oublie pas. Les gouvernemens n'aiment pas à être contrariés, ils savent où ils veulent aller, du moins doit-on le croire; et comme ils voient les choses de plus haut que les simples particuliers, souvent en ne leur obéissant pas pour des vétilles, on se fait beaucoup de mal personnellement sans avantage pour qui que ce soit..... Pour qui votez-vous aujourd'hui?

SCÈNE X.

M. DUPRÉ, M. VILOT, MICHEL.

MICHEL, remettant des cartes à M. Dupré.

Monsieur, voilà des cartes de visite que des mes-

sieurs ont apportées, en me chargeant de vous présenter leurs respects.

M. DUPRÉ, *regardant les cartes.*

Leurs respects! Monsieur de Rougemont, l'abbé Romain et monsieur de Fierville! Vous vous trompez.

MICHEL.

Monsieur, il me semble bien qu'ils ont dit comme cela.

(*Il sort.*)

SCÈNE XI.

M. DUPRÉ, M. VILOT.

M. VILOT.

Je ne vous demande plus quel est votre candidat, dès que tous ces messieurs-là en sont au respect avec vous; il paraît que vous leur faites bonne composition.

M. DUPRÉ.

Est-ce que vous portez monsieur Charmel, vous?

M. VILOT.

Monsieur Charmel! un indépendant! Vous n'y pensez pas.

M. DUPRÉ.

Eh bien, alors, pour qui êtes-vous donc?

M. VILOT.

Je joue cartes sur table, moi; je suis la franchise même, je porte monsieur Jonannet. Monsieur

Jouannet est père de famille; monsieur Jouannet est procureur du roi; c'est un homme de justice. (En riant.) J'ai toujours aimé à avoir la justice de mon côté.

M. DUPRÉ.

Est-ce qu'il a un parti parmi les électeurs?

M. VILOT.

Il a tous les gens qui trouvent convenable de ne pas déplaire au gouvernement; qui savent qu'en lui envoyant un député qui n'est pas de son goût, il faut renoncer à tout soulagement, à toute amélioration de localité. Nos routes ne sont pas bonnes; nous avons un pont qui va nous manquer quelqu'un de ces jours; on est au moment de nous accorder ce régiment de cavalerie que nous demandons depuis si long-temps, et qui serait un grand débouché pour nos vins et nos fourrages.... Sérieusement parlant, voilà ce qui me décide pour monsieur Jouannet... Et puis il est père de famille.

M. DUPRÉ.

C'est une grande raison.

M. VILOT.

N'est-il pas vrai que c'est une grande raison? Ne vaut-il pas mieux lui mettre le pied dans l'étrier plutôt qu'à un petit gentillâtre qui, du moment qu'il se sera frotté à Paris contre quelques autres de son espèce, oubliera et sa province et ses commettans pour entrer dans des intrigues auxquelles on ne comprend rien?

M. DUPRÉ.

Là-dessus, je crois que vous vous trompez. On m'a dit tout le contraire, et des gens qui ne voudraient pas m'induire en erreur assurément; ils se respectent trop pour cela. Monsieur Jouannet peut être un très-honnête homme; mais mon candidat n'a rien à lui envier, si ce n'est qu'il n'a plus de femme, et qu'il n'a jamais eu d'enfans.

M. VILOT, *d'un air touché.*

Quand ce ne serait que cela. Vous êtes père de famille, monsieur Dupré : votre parti doit être celui des pères de famille.

M. DUPRÉ.

Oui; mais pour notre pont, pour nos routes, pour notre régiment de cavalerie, mon candidat vaut au moins monsieur Jouannet. Je ne sais pas si je pourrai vous expliquer cela. Monsieur Jouannet, d'après ce que vous dites, obéira au gouvernement; eh bien, il paraît que mon candidat, lui, commandera au gouvernement. C'est bien plus fort.

M. VILOT.

Monsieur Dupré, ne donnez pas là-dedans. Vos bons amis vous font des contes. S'il commandait au gouvernement, vous et moi, nous serions bien avancés. Réfléchissez donc que c'est pour se donner de l'importance ici qu'ils débitent toutes ces forfanteries. Votre député, qui ne sait rien de rien, qui a passé sa vie dans son château à ronger son frein, par impuissance de faire autre chose, ne sera pas plus tôt tombé dans la capitale, qu'il va être entouré par

des intrigans qui ne tarderont pas à l'entêter de je ne sais quelles fantaisies dans lesquelles il perdra le peu d'esprit qu'il a.

M. DUPRÉ.

Comme vous lui en voulez!

M. VILOT.

Moi! point du tout; et je le sers peut-être mieux que vous, en ne cherchant pas à l'arracher aux seules habitudes qui lui conviennent. Il a un bon château, une meute, assez de jargon pour causer avec ses voisins qui n'en savent pas plus que lui; c'est là son lot. Qu'il obtienne, si vous voulez, que son curé l'encense à quelques bons jours de l'année, à condition que de son côté il se montrera dans les cérémonies d'usage, d'accord; mais n'en faites pas un homme public, c'est une dérision.

M. DUPRÉ.

Et vous êtes de bonne foi en disant cela?

M. VILOT.

De très-bonne foi. J'aime le gouvernement, tous les gouvernemens; je les respecte. Je pense, avec les gens sensés, qu'on ne doit pas chercher à les entraver, et qu'ils seraient tous excellens s'ils pouvaient faire ce qu'ils veulent faire.

M. DUPRÉ.

Cette réflexion me frappe.

M. VILOT.

Il faut donc choisir des gens qui les secondent,

qui les suivent, qui les modifient à chaque circonstance. Monsieur Jouannet serait sans égal. Quel parti il sait tirer de la moindre cause! Ne croyez pas que ce soit une petite besogne que d'être toujours tout prêt à accuser tout le monde; et pourtant cela a l'air de ne lui rien coûter. Dans une chambre, pour des ministres, c'est parfait. On lui fera signe de répondre à un orateur à qui on ne sait que dire; il trouvera des paroles, et, pendant ce temps-là, les gens du gouvernement chercheront des raisons.

M. DUPRÉ.

Si les gens du gouvernement le désirent tant, pourquoi le préfet m'a-t-il parlé pour un autre?

M. VILOT.

Parce que notre préfet a deux natures, il tient à l'administration par sa place; il tient à votre coterie par ses protecteurs; de sorte qu'il dira tout ce qu'on voudra.... Je vous livre le fin mot; mais, monsieur Dupré, c'est parce que je vous crois incapable de rien répéter, au moins.

M. DUPRÉ.

N'ayez aucune inquiétude, monsieur Vilot.

M. VILOT.

Si vous n'étiez pas un homme sage, un homme respectable, un homme qu'il est impossible de ne pas aimer quand on a le bonheur de le connaître, je vous laisserais faire, bien certain que vous ne seriez pas long-temps sans vous repentir de votre condes-

cendance. Mais c'est plus fort que moi ; je n'ai pas pu y tenir, parce que vous êtes monsieur Dupré, et que monsieur Jouannet n'en restera pas là ; qu'il sera reconnaissant ; que, quoique étranger au département, il y est attaché de cœur, et qu'il a pour vous une estime toute particulière.

M. DUPRÉ.

En vérité ?

M. VILOT.

J'ai des ordres, s'il faut vous parler franchement, pour le seconder de tout mon pouvoir, et des ordres qui viennent de très-haut ; car on s'imagine que le gouvernement ne fait rien ; si vous voyiez les lettres que j'en ai reçues, seulement au sujet des élections, vous seriez étonné. Je pourrais même vous y montrer votre nom.

M. DUPRÉ.

Mon nom !

M. VILOT.

Certainement. Monsieur Dupré écrit tout du long avec les épithètes les plus flatteuses.

M. DUPRÉ.

Je serais curieux de voir cela, monsieur Vilot. A présent que ma fortune est à peu près faite, je vous avoue que j'aime assez à recevoir des marques d'estime, même du gouvernement, quoique ce soit aujourd'hui celui-ci et demain celui-là. Mais, enfin, c'est toujours une preuve qu'on n'est pas inconnu.

M. VILOT.

Eh bien! faisons un arrangement. Très-décidément, vous ne voulez pas de Charmel; il est porté par la petite propriété; cela ne vous convient pas. C'est une espèce de Caton, demi-républicain, demi je ne sais quoi, qui voudrait mettre dans un royaume comme la France un ordre et une économie anti-monarchiques. C'est donc entre votre candidat et monsieur Jouannet que vous balanceriez. Donnez-moi toutes vos voix au premier tour de scrutin; pour peu que la majorité soit douteuse, au second tour je donne toutes les miennes à votre protégé. Je suis loyal.

M. DUPRÉ.

Si c'était une affaire de commerce, je répondrais tout de suite; mais, pour celle-là, monsieur Vilot, j'ai besoin de me consulter.

M. VILOT.

Le temps presse. En arrivant au collége, il faudra me dire oui ou non. Songez à nos routes, à notre pont, à notre régiment de cavalerie, grand consommateur de vin et de fourrages; et surtout n'oubliez pas que ce bon monsieur Jouannet est père de famille, qu'il a trois jolis petits enfans et une femme charmante qui sera désespérée si vous repoussez son mari. Comme Français, comme galant homme (Avec gaieté.) et comme homme galant, vous devez nous seconder, et vous nous seconderez, j'en ai le pressentiment. Adieu, monsieur Dupré; je ne veux pas vous solliciter davantage; ce serait vous faire injure.

(Il sort.)

SCÈNE XII.

M. DUPRÉ, seul.

Ce monsieur Vilot a la langue bien pendue; il sait beaucoup de choses.... Je voudrais être sûr que le gouvernement m'a nommé dans ses lettres.... Il n'y a rien d'impossible à cela. J'ai plusieurs fois obtenu des médailles comme industriel; je me suis montré à toutes les époques en bon citoyen.... Pour peu que le gouvernement ait de la mémoire.... C'est flatteur.... J'avoue que c'est très-flatteur.

SCÈNE XIII.

M. DUPRÉ, LE MARQUIS DE CLAIRVAUX.

LE MARQUIS.

Je parierais que vous venez d'essuyer un assaut, monsieur Dupré.

M. DUPRÉ.

Quoi! monsieur le marquis, c'est vous-même qui vous donnez la peine?... (Il appelle.) Michel! (Au marquis.) Faites-moi le plaisir de prendre un siége, je vous prie. (Il appelle.) Michel! (Au marquis.) Vous ne voulez pas vous rafraîchir, monsieur le marquis? Vous arrivez de votre terre, sans doute? (Il appelle.) Michel!

LE MARQUIS.

Ne dérangez personne pour moi, je vous prie, monsieur Dupré; je n'ai besoin de rien.

M. DUPRÉ.

Vous ne faites pas de façons, je l'espère?

LE MARQUIS.

Aucune.

(Michel paraît.)

M. DUPRÉ, à Michel.

Rien.

LE MARQUIS.

Je viens de voir sortir monsieur Vilot de chez vous; sans cela, je n'aurais pas pris la liberté de vous interrompre; mais j'étais curieux de savoir si sa visite avait rapport au tripotage des élections.

M. DUPRÉ.

Vous vous en doutez bien, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

C'est pour monsieur Jouannet, le procureur du roi, qu'il sollicite, m'a-t-on dit? Il doit vous en avoir parlé.

M. DUPRÉ.

Il y prend un grand intérêt.

LE MARQUIS.

Et vous, monsieur Dupré?

M. DUPRÉ, avec quelque embarras.

Moi! monsieur le marquis; je ne connais monsieur Jouannet que comme un homme....

LE MARQUIS.

Il ne faut pas que ma question vous embarrasse; monsieur Vilot ne manque pas d'adresse; il serait possible qu'il vous eût donné des raisons qui vous convinssent; dans ce cas-là, vous êtes libre. Ma famille, mes amis, m'avaient assuré que vous paraissiez vouloir vous comporter décemment; si monsieur Vilot vous a fait changer d'avis, je vous plaindrais; voilà tout.

M. DUPRÉ.

Je ne sais pas, monsieur le marquis, pourquoi vous vous imagineriez qu'on pût me faire changer d'opinion aussi vite.

LE MARQUIS.

Je vais vous le dire, c'est qu'il me serait impossible de vous prouver que vous avez tort. Le comte est mon allié; il porte un nom recommandable; sa fantaisie est d'être député. Singulière fantaisie! mais la seule chose qui puisse le justifier, c'est que, tant que ceci durera, on est trop heureux de trouver des personnes comme lui, qui empêchent du moins qu'on en envoie d'autres. Et que vous disait monsieur Vilot à propos de monsieur le procureur du roi?

M. DUPRÉ.

Du bien, comme vous devez penser.

LE MARQUIS.

Je ne le connais pas.

M. DUPRÉ.

Il paraît que c'est un homme qui a de grands

moyens, et qui serait à même de rendre beaucoup de services au département.... suivant M. Vilot.

LE MARQUIS.

A merveille.

M. DUPRÉ.

Pour nos routes, pour notre pont, et pour mille autres choses, toujours suivant monsieur Vilot, le gouvernement lui accorderait ce qu'il refuserait peut-être à monsieur le comte.

LE MARQUIS.

Eh bien, monsieur Dupré, d'après cela, votre choix doit être fait. Monsieur Jouannet est un trésor. Un député qui offre de faire réparer vos ponts et vos routes est incomparablement meilleur qu'un député qui n'offre rien.

M. DUPRÉ.

Pour un autre que moi, cela aurait peut-être l'air vrai, monsieur le marquis; mais j'ai trop à me louer du bon accueil que j'ai reçu dans vos maisons, pour pouvoir me permettre de penser ainsi.

LE MARQUIS.

Ce que vous dites là est de très-bon sens, monsieur Dupré. Vous avez de la probité, et vous seriez déplacé parmi les intrigans du ministère. Leurs menaces, leurs flatteries doivent vous paraître ce qu'elles sont, de vils moyens de corruption tout-à-fait indignes de vous. Nous ne menaçons pas, nous; nous ne faisons pas non plus de promesses; notre séduc-

tion est toute d'espérance. Nous voulons renverser cet échafaudage de fictions ridicules, pour revenir à un gouvernement vrai, positif, où chacun sera à sa place, et qui fera taire toutes les ambitions subalternes. Nous n'empêcherons pas les gens comme vous de faire leurs affaires; ils trouveront même en nous des protecteurs; (En souriant.) mais il faudra qu'ils renoncent à devenir les premiers hommes de l'Etat, par exemple.

M. DUPRÉ.

Je n'y ai jamais pensé.

LE MARQUIS.

Aussi est-ce une plaisanterie que je vous fais. Ah! monsieur Dupré, que le sort des gens qui se soumettent de bonne grâce est préférable aux tourmens de ceux qui se chargent de diriger! Voyez de quelle considération vous jouissez; vous êtes presque des nôtres... et que vous en coûte-t-il? De nous aider à faire nommer un homme d'honneur au lieu d'un plat valet. Tenez-vous-en là; c'est ce que vous pouvez faire de mieux.

SCÈNE XIV.

LE MARQUIS, LA MARQUISE, sa mère, M. DUPRE.

LA MARQUISE.

Où est-il, ce cher monsieur Dupré? (Au marquis.) Mon fils, j'ai vu votre voiture arrêtée à la porte, et je

n'ai pas cru déplacé de venir aussi faire une petite visite à notre ami monsieur Dupré.

LE MARQUIS, d'un grand sang-froid.

Il est parfait.

LA MARQUISE.

Je vous l'avais bien dit. Nous sommes d'anciennes connaissances. Je l'ai déjà vu deux ou trois fois.

M. DUPRÉ.

Quatre fois, madame la marquise.

LA MARQUISE.

Quatre fois. (Au marquis.) Votre tante en raffole. (A M. Dupré.) Etes-vous marié, monsieur Dupré?

M. DUPRÉ.

Oui, madame la marquise.

LA MARQUISE.

Dans ce cas-là, il faudra que vous me présentiez un de ces jours à madame Dupré. (Au marquis.) Savez-vous mon fils, que nous avons une foule de rivaux? Un nommé Charmel, qui est un beau parleur, à ce qu'il paraît, et puis le procureur du roi Jouanneau.

M. DUPRÉ, la reprenant.

Jouannet.

LA MARQUISE.

C'est possible; et je ne sais combien d'autres. Et tout ça n'ignore pas que le comte se met sur les rangs! Il faut convenir que nous vivons dans un singulier temps. C'est une égalité parfaite, sans arrière-

pensée, sans la moidre pudeur. (A M. Dupré). Vous avez vu tous vos électeurs, monsieur Dupré?

M. DUPRÉ.

Je n'ai fait que cela depuis huit jours.

LA MARQUISE.

Ils sont toujours bons?

M. DUPRÉ.

Comme moi.

LA MARQUISE.

Alors ils sont excellens.

LE MARQUIS.

Êtes-vous bien sûr qu'on ne vous en détachera aucun?

M. DUPRÉ.

On ne peut pas plus sûr, monsieur le marquis. Les uns sont mes fermiers, et les autres, pour la plupart, des marchands qui se fournissent chez moi. Comme ils ne sont pas très-avancés, en leur promettant des crédits plus longs que ceux que j'avais coutume de leur faire...

LA MARQUISE.

Faites-les-leur aussi longs qu'ils vous les demanderont; il faut qu'ils nomment le comte; voilà l'essentiel.

LE MARQUIS.

Monsieur Dupré le sent bien. Après s'être mis en avant comme il l'a fait, il ne peut pas s'arrêter.

LA MARQUISE.

C'est que ce Jouanneau est l'homme du ministère; il aura pour lui toute la cohue des commis. J'ai pourtant parlé au préfet; mais il se gâte beaucoup; je ne l'ai pas trouvé aussi bien que je l'aurais voulu. Il met en avant des mains forcées, des influences d'en haut... Je n'aime pas ce langage-là... Et puis n'a-t-il pas eu la naïveté d'ajouter que ce Jouanneau était un père de famille?

M. DUPRÉ.

Il vous a dit la vérité.

LA MARQUISE.

Raison de plus pour l'exclure. Un ministériel père de famille, c'est ruineux. Faites bien entendre cela à vos gens, monsieur Dupré, et qu'il ne possède rien ici; que, par conséquent, s'il se conduisait trop servilement pour oser reparaître dans le pays, on lui donnerait quelque place autre part, et vous ne le reverriez plus; au lieu que le comte...

LE MARQUIS.

Ma mère, ne mettez donc pas un gentilhomme, qui est notre allié, en comparaison avec monsieur Jouannet. Monsieur Dupré lui-même en paraît étonné.

LA MARQUISE.

Devant monsieur Dupré, on peut dire tout ce que l'on veut; il est plus des nôtres que nous-mêmes. (A M. Dupré.) Vous avez des enfans sans doute?

M. DUPRÉ.

J'en ai deux, madame la marquise.

LA MARQUISE.

Déjà grands?

M. DUPRÉ.

L'aîné va avoir quinze ans.

LA MARQUISE.

Je le crois bien. Mais pourquoi êtes-vous encore ici? A votre place, je me tiendrais devant la maison où s'assemble le collége; il doit y avoir de vos électeurs, vous les surveilleriez. Je ne doute pas qu'on envoie beaucoup d'émissaires pour les circonvenir. Des petits marchands comme vous les annoncez, doivent toujours en être à la dîme et aux droits féodaux; ils ne nous voient pas de près comme vous, et l'on peut leur faire tous les contes que l'on veut. Croyez-moi, monsieur Dupré, ne laissez rien au hasard. Parce que vous avez des idées justes, des idées de suprématie, il ne faut pas vous faire illusion sur le fol orgueil d'une foule de gens qu'on ne soupçonnerait pas d'en avoir. Un noble est un épouvantail. Le cœur humain est bien changé sous ce rapport-là.

M. DUPRÉ.

Madame la marquise n'a jamais dit plus vrai.

LA MARQUISE.

Tenez-vous donc sur vos gardes, mon cher monsieur Dupré; croyez-moi; ne laissez pas trop vos troupes à l'abandon; et, si nous remportons la victoire (lui faisant un signe affectueux avec la main.), c'est, entre nous, à la vie et à la mort.

(Elle sort avec le marquis.)

SCÈNE XV.

M. DUPRÉ, seul.

Qu'il faut connaître peu ces gens-là pour les trouver fiers ! La marquise surtout est charmante. Dame ! ce ne sont pas les manières de ma femme ou de ma sœur ; mais c'est la même franchise avec des termes plus choisis et des airs de meilleure compagnie, ce qui n'y gâte rien. Elle ne se trompe pas quand elle parle de l'orgueil, et qu'elle dit que le cœur humain est bien changé. C'est étonnant combien de personnes, qui sont bonnes, seraient encore meilleures si elles ne voulaient pas toujours se comparer aux autres.

SCÈNE XVI.

M. DUPRÉ, MAÎTRE GUILLAUME.

GUILLAUME.

Votre serviteur, monsieur Dupré.

M. DUPRÉ.

Bonjour, maître Guillaume.

GUILLAUME.

Monsieur Dupré, je viens vous demander encore une fois si vous tenez toujours aussi ferme pour monsieur le comte.

M. DUPRÉ.

Il n'y a pas à dire, maître Guillaume, il faut que vous le nommiez.

GUILLAUME, se grattant l'oreille.

Tatigoi! c'est que ce n'était guère là mon caprice. Tenez, je disais tout-à-l'heure à maître Chereau : « Ben vrai, si je n'étais pas depuis aussi long-temps le fermier de monsieur Dupré, je crois que je lui refuserais cette complaisance. » Vous êtes un manufacturier marquant; vous vous mettez du côté des marquans, c'est dans l'ordre; mais moi, qui ne suis qu'un laboureur, je ne dois pas avoir tant de prétention.

M. DUPRÉ.

Qu'est-ce que vous pouvez reprocher au comte?

GUILLAUME.

Quand ce ne serait que la mission qu'il nous a envoyée, rien que ça suffirait pour que je ne lui donne pas mon vote. Vous n'avez pas vu ça, monsieur Dupré; c'est vraiment trop fort. Nous avons beau n'être que des paysans, il ne faut pas non plus nous croire plus bêtes que nous ne le sommes. (En riant.) Il n'y a pas jusqu'au petit gars de mon fils, un petit drôle qui n'a pas encore neuf ans, qui fait toutes leurs simagrées que c'est vraiment un charme. Il roule les yeux; il se tape la poitrine; il fait des contorsions de possédé; et puis il prend sa grosse voix, il prend sa petite voix; il pleure même sans savoir ce qu'il dit, ni nous non plus; mais ça n'en est que plus ressemblant. Si je n'avais pas craint de vous contrarier, je

vous l'aurais amené. En lui donnant quelque chose, car il dit qu'on ne fait pas ça pour rien, il vous aurait dégoisé tout son grimoire.

M. DUPRÉ.

Je n'entre pas là-dedans, maître Guillaume; monsieur le comte a peut-être cru bien faire. On ne peut pas savoir ce qui l'a décidé.

GUILLAUME.

Nous le devinons que de reste.

M. DUPRÉ.

Qui nommeriez-vous donc?

GUILLAUME.

Ma fine! monsieur Charmel.

M. DUPRÉ.

Ah! ah! maître Guillaume.

GUILLAUME.

Quoi donc! Ah! ah!... Monsieur Charmel n'est-il pas un honnête homme? Vous me l'aviez vanté vous-même, monsieur Dupré, comme une des meilleures têtes du département.

M. DUPRÉ.

A la bonne heure; mais ça ne ferait pas une tête de député.

GUILLAUME.

Je ne sais pas ce que c'est qu'une tête de député; mais il me semble qu'un homme qui est estimé de

tout le monde, qui entend bien les affaires, qui est franc, et qui ne se prêterait à aucune vilaine chose pour de l'argent, s'il n'est pas un député parfait, au moins il en approche. D'ailleurs j'ai des obligations à monsieur Charmel. C'est lui qui m'a conseillé, dans le temps, de pardonner à ma femme et de ne pas me séparer d'elle, ce qui aurait été une grande sottise; car elle a hérité depuis d'un oncle sur lequel elle ne comptait pas, et qui lui a laissé un clos de vignes que je ne donnerais pas aujourd'hui pour mille pistoles.

M. DUPRÈ.

Dans les affaires publiques, maître Guillaume, il ne faut jamais se laisser conduire par des affections particulières.

GUILLAUME.

Je voudrais ben savoir, monsieur Dupré, ce qui vous conduit, vous, pour votre monsieur le comte, si ce n'est que vous voulez l'obliger, lui faire plaisir, satisfaire sa vanité; car, pour les affaires publiques, je ne suis pas sorcier; mais je parierais ben qu'il n'y entend pas encore autant que moi. Il est toujours à répéter qu'il faut que tout ça finisse, sans savoir ce que c'est que tout ça; mais parce que c'est leur mot d'ordre entre eux. Je vous demande un peu ce qui les gêne. Je connais son fermier qui fait le calin avec lui, mais qui en rit avec moi. Il a fait mettre ses armes au-dessus de sa grille; ses gardes-chasse l'appellent monseigneur; il a obtenu dans les forêts quelque chose qui lui donne d'assez jolis droits; s'il était rai-

sonnable, il n'aurait plus qu'à se tenir tranquille, ce me semble.

M. DUPRÉ.

Vous ne pouvez pas décider pour lui.

GUILLAUME.

Monsieur Dupré, il faut éparpiller les honneurs. Que monsieur le comte prenne ceux qui ne sont que de vanité, v'là qu'est bon; mais ceux qui sont solides, donnons-les, morbleu! à des gens solides.

M. DUPRÉ.

Allons, maître Guillaume, soyez de bonne foi, vous avez vu des envieux.

GUILLAUME.

Je ne sais seulement pas ce que cela veut dire.

M. DUPRÉ.

Connaissez-vous le cœur humain?

GUILLAUME.

Pas trop.

M. DUPRÉ.

Vous avez des vignes, au moins?

GUILLAUME.

Pour ça, oui.

M. DUPRÉ.

Eh! bien, si vous nommiez monsieur Charmel, écoutez-moi bien, jamais on n'enverrait dans cette ville ni régiment de cavalerie...

GUILLAUME.

Vous ne me tenez pas encore, monsieur Dupré. Votre comte ne nous fera pas avoir plus de garnison et de routes, car sans doute vous alliez me parler des routes aussi, que ne nous en ferait avoir monsieur Charmel Ce n'est ni l'un ni l'autre que demandent vos messieurs de Paris; c'est monsieur Jouannet, je le sais bien. Le percepteur m'a parlé de lui sans rien dire, seulement pour voir; mais je lui ai répondu : « Pour ça, monsieur le percepteur, par exemple, on me couperait plutôt par morceaux. C'est encore un homme à qui il faudra faire sa fortune à Paris : il y en a déjà assez de cet acabit-là. »

M. DUPRÉ.

D'ailleurs, mille Jouannet ne donneraient pas à un gouvernement le lustre que donnera un homme comme monsieur le comte.

GUILLAUME.

Pa ta ta. Savez-vous ce qui fait le lustre d'un gouvernement? c'est quand le blé augmente, et que les impositions diminuent. Mais des comtes qui soutiennent des comtes, des ducs qui soutiennent des ducs, qu'est-ce que ça nous fait à nous autres? Nous devons préférer des gens qui nous soutiennent, des gens qui prennent notre parti contre ceux qui prennent notre argent. Est-ce que j'ai tort, là, dites-moi?

M. DUPRÉ.

Quand j'ai su qu'il s'établissait un billard dans votre village, et qu'on y recevait des journaux, j'ai

bien pensé qu'on finirait par s'en apercevoir. Malgré cela, maître Guillaume, soyez persuadé qu'il faut des supériorités; et lorsque je reconnais monsieur le comte pour une supériorité, il me semble que vous pouvez bien le reconnaître aussi, vous.

GUILLAUME, riant.

C'est selon le goût, c'est selon la politesse. Moi, j'appelle mes supérieurs ceux qui peuvent me rendre service, comme monsieur Charmel par ses bons conseils.

M. DUPRÉ.

Mais monsieur Charmel n'est qu'un homme comme vous et comme moi nous pourrions être si nous avions fait les études qu'il a faites, et que nous eussions sa capacité et son intelligence. Il n'est distingué qu'à cause de cela. Au lieu que monsieur le comte a une illustration qui remonte à un temps immémorial; presque tous ses parens ont fait parler d'eux; et l'on me citait encore dernièrement une dame de sa famille qui a été pendant quelque temps comme reine de France, par la faveur d'un grand roi. C'est comme je vous le dis; je n'invente rien; c'est historique. Dame! un homme comme cela et monsieur Charmel, vous m'avouerez que ça fait deux.

GUILLAUME.

Il n'y a pas de réplique là-dessus.

M. DUPRÉ.

Et puis, ne vous semble-t-il pas honorable de pou-

voir se dire : « Moi, fabricant, moi, fermier, j'ai fait nommer un comte? »

GUILLAUME, *avec malice.*

Ah! il serait plus drôle de dire : « J'ai refusé un comte. »

M. DUPRÉ, *d'un ton piqué.*

A votre volonté, maître Guillaume. Je ne vous presserai pas davantage; je ne croyais même pas qu'il me faudrait insister autant auprès de vous. Aucune des personnes avec lesquelles j'ai l'habitude de faire des affaires ne m'a fait les difficultés que vous me faites; et j'avoue cependant que vous étiez un de ceux sur lequel je comptais le plus. On se trompe tous les jours.

GUILLAUME.

Il ne faut pas nous fâcher, monsieur Dupré. Dès que c'est comme amitié que vous me demandez la chose, ça va tout droit; vous n'avez pas besoin d'en dire davantage. Vous êtes un si bon propriétaire, que ça peut ben me servir d'excuse; et si vous voulez, nous allons partir.

M. DUPRÉ, *prenant son chapeau.*

Mais oui, car il est tard.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE XVII.

MADAME DUPRÉ, DENIS, entrent par une porte de côté.

MADAME DUPRÉ, courant après son mari.

Monsieur Dupré! (Elle vient sur le devant du théâtre.) Il ne m'écoute pas. Le voilà parti.

DENIS.

Laissez-le faire, ma tante. Quand vous vous chagrinerez...

MADAME DUPRÉ.

Mais si tu crois que les voix qu'il va ajouter au parti de monsieur le comte ne suffiront pas pour le faire nommer, ce sera encore plus ridicule.

DENIS.

Un peu plus, un peu moins, qu'est-ce que cela fait?

MADAME DUPRÉ.

Tu as un air de triomphe qui m'impatiente. Mon Dieu! que l'esprit de parti est détestable! Comme il rend dur, cruel! Voilà un neveu qui passait pour aimer son oncle; pas du tout; une maudite élection vient nous prouver qu'il n'en est rien.

DENIS.

Pensez-vous, ma tante, qu'au point où en sont les choses, mon oncle aurait voulu m'écouter quand je lui aurais dit que dans les comités préparatoires....

MADAME DUPRÉ.

Ne me parle pas de tes comités préparatoires ni de rien qui ait trait aux élections. Vos candidats, de quelque parti qu'ils soient, ne sont que des gens qui veulent faire leurs affaires; aucun d'eux ne pense à la France. Et vous autres, qui mettez tant d'intérêt à ce que ce soit celui-ci plutôt que celui-là qui l'emporte, vous me paraissez tous aussi dupes que monsieur Dupré.

DENIS.

Ma tante, si nous pouvons faire nommer monsieur Charmel, vous verrez, vous verrez.

MADAME DUPRÉ.

Tu crois donc qu'il l'emportera?

DENIS.

Je puis vous répondre au moins que ce ne sera pas M. Jouannet. Oh! les ministériels, personne ne veut plus en entendre parler. Le préfet a eu beau se mettre en quatre, mentir, pleurer, promettre qu'il laissera donner un concert pour les Grecs s'il obtient la nomination de son protégé, on ne l'écoute seulement pas. Il est venu ce matin chez mon père, par grand extraordinaire, assurément; il lui a fait un amphigouri sur les libertés, les institutions nécessaires à un grand peuple, le despotisme de la centralisation, la nécessité d'administrations locales, toutes choses qu'il oubliera aussitôt que les nominations seront faites; car ce n'est que par la mémoire que pèchent tous ces messieurs-là; mais mon père ne s'est pas laissé émouvoir.

MADAME DUPRÉ.

C'est que mon frère est un homme, lui.

DENIS.

« Je suis charmé, monsieur le préfet, lui a-t-il répondu, de vous voir d'aussi bonnes opinions; mais comme monsieur le procureur du roi ferait probablement un réquisitoire contre vous s'il vous entendait parler ainsi, je ne pense pas, moi qui vous approuve complètement, que je doive lui donner ma voix. »

MADAME DUPRÉ.

Il n'a eu que ce qu'il méritait. Espérer tromper mon frère! Au lieu de s'abaisser à de pareils moyens, ne vaudrait-il pas mieux dire : « Voilà ma marchandise; en voulez-vous, ou n'en voulez-vous pas? »

SCÈNE XVIII.

MADAME DUPRÉ, DENIS, MADAME JACQUEMIN.

MADAME JACQUEMIN.

Madame Dupré, ma bonne sœur, je suis bien instruite. Les choses, au moment où je vous parle, sont dans un état tel que, si votre mari le veut, nous pouvons encore espérer avoir notre brave monsieur Charmel. Envoyez-lui donc quelqu'un... Tenez, votre neveu, monsieur Denis, qui ne demandera pas mieux, j'en suis sûre. Plusieurs électeurs, qui sor-

tent de chez moi, m'ont assuré que le sort des élections était entre les mains de mon frère.... Allez, monsieur Denis, vous avez de bons sentimens; mon frère vous aime... C'est si important. (Elle se laisse tomber sur un siége.)

MADAME DUPRÉ.

Il ne faut pas prendre les choses si à cœur que cela, madame Jacquemin; vous vous ferez du mal. Quoique les électeurs dont monsieur Dupré dispose ne soient pas des aigles, encore ne peut-on pas les croire si flexibles qu'il les fera aller de l'un à l'autre à commandement.

MADAME JACQUEMIN.

Le préfet vient d'en donner l'exemple. Voyant que le procureur du roi n'aurait que les voix qu'il avait commandées pour lui, et qu'elles se perdraient dans le désert, il les a transportées en un clin-d'œil au parti du comte.

DENIS.

Les troupes du préfet sont soldées.

MADAME DUPRÉ.

Au lieu que les électeurs de monsieur Dupré sont des gens libres en définitive, qui veulent bien faire quelque chose d'agréable à mon mari, mais qui se révolteraient, n'en doutez pas, s'il avait l'air de les traiter sans conséquence.

MADAME JACQUEMIN.

N'importe; essayez toujours cette démarche. Quand cela ne servirait qu'à prouver que vous n'êtes pour

rien dans l'entreprise de mon frère, elle vous ferait honneur.

MADAME DUPRÉ.

Mais pourquoi chercherais-je à prouver cela? Ce serait donc pour paraître meilleure que lui?

MADAME JACQUEMIN.

Ah! si vous voulez jouer l'héroïsme conjugal, l'abnégation surnaturelle, j'avoue que je ne suis pas en humeur de vous répondre. Sans doute il ne manquera pas de gens pour nous dire que nous ne sommes que des femmes, que, par conséquent, les affaires publiques ne doivent pas nous regarder; qu'il est ridicule à nous de nous mêler d'élections; que tous nos soins doivent se renfermer dans l'intérieur de notre ménage; que la femme forte est celle qui file. Eh bien, je suis donc une femme très-forte, car je puis filer et m'occuper de politique.

MADAME DUPRÉ.

Vous faites fort bien; je vous approuve. Mais si vous étiez plus de sang-froid que vous ne l'êtes, me conseilleriez-vous de mettre le trouble dans ma famille pour la nomination d'un député, la chose la plus chanceuse que je connaisse? Dans un temps de hasard comme celui où nous sommes, il faut se confier à la Providence.

MADAME JACQUEMIN.

Je vous prends par vos paroles; laissons faire au hasard. Au lieu de commander une nouvelle manœuvre à ses gens, ce qui peut-être, comme vous

le dites, offrirait quelques difficultés, que mon frère se retire avec eux; qu'il abandonne le combat entre les partisans du comte et ceux de monsieur Charmel; cela est loyal et ne peut le compromettre.

MADAME DUPRÉ.

Non, madame Jacquemin, cela ne serait pas loyal. Vous vivez de vos revenus, et vous ne savez pas ce que c'est que la loyauté d'un marchand. Quand il a promis, il faut qu'il tienne ses promesses. Tant pis pour lui s'il s'est aventuré.

MADAME JACQUEMIN.

Je le vois, vous auriez peur, en suivant le conseil que je vous donne, d'empêcher mon frère d'aller ce soir à la fête qui doit avoir lieu chez madame la marquise de Clairvaux.

MADAME DUPRÉ.

Je ne savais même pas qu'elle donnât une fête.

MADAME JACQUEMIN.

Mon frère ne vous en a pas parlé! Il y a trois jours que les invitations se promènent par toute la ville. Ils sont si sûrs de leur fait, que personne n'ignore que ce ne soit en réjouissance de la nomination de monsieur le comte.

DENIS.

C'est vendre la peau de l'ours avant de l'avoir jeté par terre.

MADAME JACQUEMIN.

Il y a long-temps qu'il n'y a plus d'ours; il n'y a

plus que des chiens couchans tout prêts à se laisser museler et mettre à la chaîne.... Mais je me tais; je me sens, je suis nerveuse, et j'aime mieux me retirer que de courir le risque de rencontrer mon frère.

(Elle sort.)

SCÈNE XIX.

MADAME DUPRÉ, DENIS.

MADAME DUPRÉ.

Elle regrette les ours! quelle idée étrange! C'est de bien bon cœur que je remercie le ciel de ne m'avoir pas faite nerveuse, si les nerfs peuvent forcer une femme spirituelle à dire autant de folies. Mais, Denis, que penses-tu de ce déchaînement qui va s'élever contre ton oncle? Cet échantillon me fait trembler. On ne peut pas espérer que des étrangers lui soient plus favorables que sa propre sœur.

DENIS.

S'il est attaqué, il sera défendu. Dans les temps de parti, on a toujours quelqu'un pour soi.

MADAME DUPRÉ, soupirant.

Sans doute, mais j'aurais mieux aimé qu'il ne se fût pas mis dans le cas d'être défendu.... Après tout, que ce soit faiblesse, que ce soit tout ce qu'on voudra, il n'a pas commis de crimes. Aux prochaines élections, il votera d'une autre manière, et ça rétablira la balance, n'est-il pas vrai?

DENIS.

On ne peut pas déserter comme cela, ma tante. Un électeur qui répond de vingt voix, n'est pas un allié qu'on abandonne aussi facilement. Il sera cerné de toutes parts, il faut vous y attendre. Ses nouveaux amis vont le combler de caresses, le noyer d'eau bénite de cour. Vous n'avez même plus qu'une chose à faire, c'est de devenir leur complice et de le retenir dans leurs rangs par tous les moyens possibles.

MADAME DUPRÉ.

Et la manufacture pendant ce temps-là?

DENIS.

Elle deviendra ce qu'elle pourra. On ne peut pas tout avoir.

MADAME DUPRÉ.

C'est mal, Denis; je te consulte comme quelqu'un en qui j'ai confiance, et tu t'amuses à me tourmenter. Tu vois pourtant bien que je n'ai pas eu autant de bonne foi avec madame Jacquemin; je ne lui ai pas laissé voir jusqu'à quel point j'étais chagrine, parce que je ne l'ai pas trouvée comme elle devrait être. Pourquoi veux-tu que je te fasse le même reproche?

DENIS, d'un ton caressant.

Pardon, ma bonne tante. J'ai pris une mauvaise habitude : quand je vois l'impossibilité de faire réussir ce qui est bien, je cherche à en paraître consolé en affectant un ton de légèreté qui n'est pas convenable avec vous.

MADAME DUPRÉ.

Voilà de la raison; cela me remet. J'en serai quitte pour conduire nos affaires toute seule dans le cas où ton oncle ne voudrait plus s'en mêler; mais je le connais, il tient trop à sa considération pour laisser s'établir une autre maison en rivalité avec la sienne.

DENIS.

Le voici. Il a l'air radieux. Je vous laisse, ma tante; car, sans être nerveux, ce premier moment me coûterait.

(Il sort par la porte de côté.)

SCÈNE XX.

MADAME DUPRÉ, M. DUPRÉ.

MADAME DUPRÉ, à part, en regardant sortir Denis.

Les pauvres têtes que tout cela!

M. DUPRÉ, s'essuyant le front.

Madame Dupré, madame Dupré, où est Michel? Tu lui donneras des sirops et tu l'enverras chercher des pâtisseries..... Il faudrait aussi avoir des glaces..... Resteras-tu pour recevoir tout ce monde qui va venir?.... Il faudrait faire une autre toilette, par exemple.... mais je ne t'y engage pas; c'est-à-dire je ne t'engage pas à rester; car je t'engage à faire une autre toilette si tu veux faire les honneurs du salon.... Eh! bien, que fais-tu là?... Tu restes! va donc.

MADAME DUPRÉ.

Où ? quoi ? qu'est-ce ?

M. DUPRÉ.

J'ai fait nommer le comte. Je te dirai tout cela. Les électeurs vont sortir de l'assemblée. Je me suis dépêché de gagner les devans pour ne pas être pris au dépourvu, et pouvoir leur offrir quelques rafraîchissemens quand ils vont venir pour me remercier. Tu comprends ?... Le salon n'a donc pas été fait aujourd'hui ? il me paraît tout en désordre.... (Il appelle.) Michel !.... Va, ma bonne amie.... tâche de presser tout cela. J'aurais dû y penser plus tôt.... Tu donneras les porcelaines dorées, les verres de cristal. C'est une belle occasion pour les étrenner.

MADAME DUPRÉ.

Assieds-toi donc, monsieur Dupré; assieds-toi donc. Tu as l'air de ne pas savoir ce que tu dis.

M. DUPRÉ, appelant.

Michel !

SCÈNE XXI.

M. DUPRÉ, MADAME DUPRÉ, MICHEL.

MADAME DUPRÉ.

Michel, apportez du vin, du curaçao, quelque chose pour votre maître.

MICHEL.

Est-ce que monsieur se trouve mal ?

M. DUPRÉ, *avec impatience.*

Non, Michel. Allez tout de suite chez le pâtissier; apportez tout ce qu'il aura de meilleur. Rangez d'abord ce salon. Ma femme va vous donner des sirops... Vous savez comme cela s'arrange? Dépêchez-vous.... Allons, c'est bien. (*A madame Dupré.*) Va donc, ma bonne amie, va donc.... J'entends déjà une voiture, je crois.... Au nom du ciel, madame Dupré, faites donc une fois dans votre vie ce que je vous demande.

MADAME DUPRÉ, *le regardant d'un air effrayé.*

J'y vais, mon ami; mais tranquillise-toi un peu, monsieur Dupré.

(*Elle sort en se retournant plusieurs fois sur son mari.*)

SCÈNE XXII.

M. DUPRÉ, MICHEL.

M. DUPRÉ.

Et vous, Michel, alerte. Des pâtisseries, des sirops, des glaces, tout de suite.

MICHEL.

Des glaces?

M. DUPRÉ.

Oui, des glaces.

MICHEL.

Monsieur ne m'avait pas dit des glaces.

M. DUPRÉ.

Mais je vous le dis. (*Michel va pour sortir.*) Écoutez, Mi-

chel. Dites à.... à.... je ne me rappelle plus son nom.

MICHEL.

A Baptiste?

M. DUPRÉ.

Oui, à Baptiste de tenir la porte-cochère ouverte, et de laisser entrer les voitures. Ne perdez pas de temps.

(Michel sort.)

SCÈNE XXIII.

M. DUPRÉ, seul.

Tout fait événement dans cette maison-ci. Des rafraîchissemens, des pâtisseries, voilà de quoi tourner la tète de madame Dupré. Comme ça n'a pas été prévu un mois d'avance, elle ne sait plus où elle en est.... J'ai vu le moment où nous ne tenions rien avec ce diable de parti.... Monsieur Charmel peut se vanter d'avoir de terribles champions.... Sans moi, pourtant, il était nommé; cela ne fait pas doute.... Pour le coup, voilà une voiture. (Il va à la croisée.) Elle passe.... C'est peut-être quelqu'un qui ne connaît pas bien ma maison.... On va la lui indiquer.... Ces braves gens-là m'ont bien des obligations.... (Il fait quelques pas en se redressant.) Il faut avoir un bon maintien, un air d'assurance modeste.... Michel ne revient pas.... Qui est-ce qui annoncera?.... (Il fait encore quelques pas.) Il faut que j'aille au devant des gens.... Je les saluerai. —« Nous venons de faire de la bonne besogne, mon-

sieur le baron, monsieur le marquis, monsieur le comte, suivant celui qui se présentera. — Ah! monsieur Dupré, vous êtes notre sauveur.... Je sourirai seulement. — Monsieur Dupré est un brave. Monsieur Dupré est un fidèle. Monsieur Dupré nous est dévoué. Sans lui, nous étions perdus. Il faut que j'embrasse monsieur Dupré, dira peut-être la vieille marquise de Clairvaux. Elle est si charmante! — Messieurs, madame, je suis charmé de vous voir satisfaits... » Certainement, je puis dire.... (Il va à la croisée.) Encore une voiture qui passe.

SCÈNE XXIV.

M. DUPRÉ, MICHEL, portant un plateau couvert de pâtisseries.

MICHEL, posant son plateau sur une table.

Monsieur, on va apporter des glaces.

M. DUPRÉ.

Michel, est-ce que vous n'avez pas fait ouvrir la porte cochère comme je vous l'avais dit?

MICHEL.

Pardonnez-moi, monsieur.

M. DUPRÉ.

Pourquoi donc les voitures passent-elles devant sans s'arrêter?

MICHEL.

C'est qu'apparemment elles n'ont pas affaire ici,

et qu'elles ne veulent pas perdre de temps pour se rendre à la fête de madame la marquise.

M. DUPRÉ.

De madame la marquise de Clairvaux?

MICHEL.

Monsieur le sait donc? J'étais bien étonné aussi. J'avais demandé à son domestique, que j'ai rencontré portant des lettres partout, s'il n'en avait pas pour monsieur; il m'avait répondu que non. C'est que monsieur avait apparemment été invité de vive voix. Il a vu si souvent madame la marquise ces jours-ci, et encore ce matin avec monsieur son fils.

M. DUPRÉ, *cherchant à cacher sa surprise.*

Sans doute. Vous avez raison; c'est cela même. Mais je n'irai pas, Michel, je suis trop fatigué.

MICHEL.

Monsieur fera bien. Il s'est donné assez de mal pour se reposer. Rien ne presse pour les rafraîchissemens?

M. DUPRÉ.

Non, non, Michel.

(*Michel s'en va.*)

SCÈNE XXV.

M. DUPRÉ.

J'étouffe.... Ce n'est pas croyable.... Pas même une invitation!... (*Il s'assied.*) Une simple politesse aurait

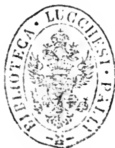
été de trop dès qu'ils n'avaient plus besoin de moi.... Ils vont se raviser sans doute.... Non; il ne faut pas se faire illusion.... Je n'étais pour eux qu'une machine comme celles de ma manufacture.... Pauvre Dupré! as-tu été sot! Brouillé avec ma famille, avec mes amis.... et pour qui?... pour des têtes légères, sans cervelle, qui ne pensent plus qu'elles pourront encore avoir besoin de moi.... Ils m'avaient séduit cependant, je ne le cache pas, complètement séduit. Je suis bon; ils me parlaient de leurs malheurs, car je ne sais pas quand ils cesseront de se trouver malheureux; je les plaignais; je trouvais qu'il était bien de mettre quelques uns des leurs en position de pouvoir les défendre.... Imbécile que j'étais! J'ai pris des engagemens à cause d'eux, accordé des termes, fait des avances. Je me suis compromis de toutes les façons.... et ils m'oublient.... ils me laissent seul. J'enrage et je ris en même temps de leur inconséquence. C'est plat. Pas une visite, une pauvre petite visite... Ah! patience! patience! Il reviendra des élections, il faut l'espérer :

OÙ ON S'EST MOUILLÉ ON SE SÈCHE.

LA DESTITUTION,

OU

QUI EST SAGE SE DOUTE.



PERSONNAGES.

LE BARON DE BRÉCOURT, préfet.
MADAME DE BRÉCOURT, sa femme.
M. THIERRY.
M. DE GROSSE-BORNE.
M. FAUSTIN, auteur.
M. RENARD, commis.
PICOT, garçon de bureau.

La scène se passe à la préfecture.

Le théâtre représente un cabinet avec un bureau.





Mr DE GROSSE BORNE.

VOUS DEVRIEZ ÊTRE VÊTU DE NOIR, A CE QU'IL ME SEMBLE

Je ne sa...
vous allez aller à...
M'entendez-vous...
... regarder qu...
...êtes sourd.

Cé-
zaires ...

PICOT.

Oui, monsieur le préfet.



LA DESTITUTION.



SCÈNE I.

M. DE BRÉCOURT, ensuite PICOT.

M. DE BRÉCOURT.

Il entre, va à son bureau, feuillette quelques papiers et sonne. Picot paraît.

Picot!

PICOT.

Monsieur le préfet?

M. DE BRÉCOURT.

Je ne sais plus ce que je voulais vous dire..... Ah! vous allez aller à l'hôtel où loge monsieur le marquis. M'entendez-vous seulement? Vous avez une si singulière façon de regarder quand on vous parle, qu'on s'imaginerait que vous êtes sourd.

PICOT, *souriant d'un air niais.*

Ah! monsieur le préfet.

M. DE BRÉCOURT.

Vous savez bien que monsieur le marquis de Cézannes est venu ici pour les élections?

PICOT.

Oui, monsieur le préfet.

M. DE BRÉCOURT.

Vous n'ignorez pas non plus qu'il donne aujourd'hui à dîner aux autorités supérieures et aux principaux électeurs de la ville.

PICOT.

Mais oui, monsieur le préfet.

M. DE BRÉCOURT.

Vous allez donc aller à son hôtel pour vous informer, auprès des gens de la maison, si monsieur le marquis reçoit en bottes ou en souliers.

PICOT.

J'y vas, monsieur le préfet.

M. DE BRÉCOURT.

Qu'est-ce que je viens de vous dire?

PICOT.

Que monsieur le marquis, pour récompenser les électeurs et les autorités qui ont fait les élections qu'il voulait, leur donne à dîner aujourd'hui.

M. DE BRÉCOURT.

Imbécile!

PICOT.

Mais que l'essentiel, à présent, est de savoir s'il recevra en bottes ou en bas.

M. DE BRÉCOURT.

Voilà tout ce que vous avez à faire. Allez.

(Picot sort.)

SCÈNE II.

M. DE BRÉCOURT, *seul.*

Dieu merci ! c'est la clôture de toutes les opérations électorales, et nous allons rentrer dans l'ordre; je vais reprendre enfin ma position de préfet. Le séjour de ce marquis de Cézannes n'a été pour moi qu'une suite de contrariétés. Rien ne nuit aux autorités locales comme ces émanations qui nous viennent de Paris. C'est un noyau pour les tracassiers d'une province, qui se groupent autour de cette espèce de commis voyageur afin de l'assourdir de leurs dénonciations. Tous ces rois d'un jour sont si pressés de se former un cortége, qu'ils accueillent indistinctement quiconque est disposé à leur rendre hommage; et un préfet, le premier magistrat d'un département, fait pendant ce temps-là la plus sotte figure du monde.

SCÈNE III.

M. DE BRÉCOURT, M. THIERRY.

M. THIERRY.

Eh ! bonjour, monsieur le préfet. Nous dînons ensemble aujourd'hui. Il paraît que le marquis se met en dépense. On doit leur donner des fonds pour

cela. Au surplus, il n'y en a pas de mieux employés; car des élections c'est comme des lois, on ne peut les avoir bonnes qu'en traitant bien ceux qui les font. (Il rit.)

M. DE BRÉCOURT.

Vous plaisantez, et, comme simple particulier, vous n'avez rien de mieux à faire; mais moi qui dois penser à la dignité de l'administration, je vous avouerai que je n'aime pas toutes ces condescendances du pouvoir. Je ne connais que d'emporter les choses de haute lutte.

M. THIERRY.

Ce serait plus économique. Mais il faut se mettre à la place de pauvres provinciaux qui ne s'amusent pas beaucoup, et qui ne sont pas fâchés qu'il leur vienne de temps en temps de beaux messieurs de Paris pour leur donner des galas.

M. DE BRÉCOURT.

C'est encore une dépense pour le gouvernement.

M. THIERRY.

Nous en payons bien quelque chose.

M. DE BRÉCOURT.

Voilà ce que cela fait dire, et c'est détestable.

M. THIERRY.

Vous ne prétendez pas être plus sévère que n'était Mazarin.

M. DE BRÉCOURT.

Si c'était possible.....

M. THIERRY.

Ah! il faut nous laisser parler, monsieur le baron, et même nous laisser rire quand nous le pouvons.

M. DE BRÉCOURT.

Si j'étais ministre, je m'amuserais à vous donner une place pour voir comment vous vous en tireriez.

M. THIERRY.

J'en mangerais les appointemens comme un autre, et je les mangerais gaiement encore. La première condition pour être admis chez moi, ce serait d'être aimable. Votre marquis de Cézannes, quoique l'Amphitryon d'aujourd'hui, n'y viendrait guère. Je ne connais pas d'homme plus maussade, plus gourmé, plus inabordable.

M. DE BRÉCOURT.

Vous avez pourtant été bien accommodant pour lui.

M. THIERRY.

Il ne s'agissait que de la nomination d'un député. On dit que je suis du bon parti; il faut bien que je fasse tout ce qu'on veut. Par exemple, il aurait dû nous donner un bal.

M. DE BRÉCOURT.

Vous tenez donc à cela?

M. THIERRY.

Ce n'est pas pour moi, vous pensez bien; mais pour les dames de la ville, qui se sont donné presque

autant de peines que nous pour mettre en lumière nos nouveaux législateurs. Si votre marquis a la prétention d'être populaire.....

M. DE BRÉCOURT.

Il faut que la popularité finisse, mon cher monsieur Thierry; en voilà assez comme cela. Des gens en place, des gens qui représentent l'autorité ne sont pas non plus des entrepreneurs de fêtes. Je ne dis pas qu'on ne doive faire absolument rien pour les masses; aussi ai-je pris l'habitude de sortir deux fois par semaine en calèche découverte, et de me montrer de temps en temps dans ma loge, au spectacle, en costume de préfet; je trouve que c'est bien; mais à condition que l'on n'exigera pas davantage.

M. THIERRY.

Quelques bals cependant ne gâteraient rien.

M. DE BRÉCOURT.

Vous vous trompez. Cela force à attirer chez soi une foule de gens qui, sous le prétexte qu'il ont dansé chez monsieur le préfet, s'imaginent qu'ils peuvent adresser des demandes, des pétitions, des recommandations à monsieur le préfet. On a si peu de mesure en province.

M. THIERRY.

Vos prédécesseurs ne s'en plaignaient pas.

M. DE BRÉCOURT.

Qu'est-ce que c'était que mes prédécesseurs, aussi? Là, soyons de bon compte.

M. THIERRY.

Aujourd'hui qu'ils n'y sont plus, on peut dire que c'étaient des hommes bien médiocres.

M. DE BRÉCOURT.

N'est-il pas vrai? Aucun homme d'Etat, aucun homme d'une valeur intrinsèque.

M. THIERRY.

Ils signaient, ils entraient dans quelque commérages, ils faisaient semblant de protéger, selon le temps, telle ou telle coterie, quelquefois même ils se mettaient à sa suite... Vous concevez cela..... Mais, il faut tout dire, beaucoup d'entre eux donnaient des bals.

M. DE BRÉCOURT.

Eh bien, moi, je ne vous fais pas danser, mais je crois vous rendre des services un peu plus essentiels. Je fais augmenter vos octrois; je m'occupe d'élever au plus haut possible les centimes facultatifs votés par le département; je veux sacrifier tous les intérêts aux intérêts de tous, et quand vous en serez là, vous danserez si vous voulez.

M. THIERRY.

Savez-vous que ce sont des améliorations qui ressemblent terriblement à des calamités?

M. DE BRÉCOURT.

Bast! bast! on ne fait que cela aujourd'hui; c'est le système. Chaque fois que je vais à Paris, vous croyez bien que ce n'est pas pour mon plaisir, c'est

pour faire des observations au ministre, et lui parler comme je vous parle.

M. THIERRY, *souriant d'un air de doute.*

Ah ! ah !

M. DE BRÉCOURT.

Absolument de même. Comme j'entends mon affaire, que je suis d'aplomb, je ne m'amuse pas à faire des courbettes. Je bataille avec lui très-vivement quand nous ne sommes pas d'accord, et je lui dis, comme je vous dirais à vous-même : « Monseigneur, Votre Excellence daignera-t-elle me permettre de lui faire une légère observation ? »

M. THIERRY.

Et l'Excellence ne se fâche pas ?

M. DE BRÉCOURT.

Du tout. Soyez sûr, monsieur Thierry, qu'il y a toujours de l'avantage pour un département à être administré par un préfet qui a de la tête, et qui ne se laisse pas intimider.

SCÈNE IV.

M. DE BRÉCOURT, M. THIERRY, M. RENARD.

M. DE BRÉCOURT.

Que me voulez-vous, monsieur Renard?

M. RENARD, *une liasse de papiers sous le bras.*

Si monsieur le préfet est en affaires.....

M. THIERRY.

Nullement, nullement, monsieur Renard; je m'en vais. (A M. de Brécourt.) A propos, j'oubliais l'objet de ma visite. Est-ce en bottes ou en bas que l'on va à ce dîner?

M. DE BRÉCOURT.

Je viens d'envoyer prendre des informations; mais comme il n'y a pas de femmes.....

M. THIERRY.

Eh bien! monsieur le préfet, ayez la bonté de me faire avertir. Quand on dîne chez un homme de cour, il ne faut pas manquer à l'étiquette. Diable!

(Il sort.)

SCÈNE V.

M. DE BRÉCOURT, M. RENARD.

M. DE BRÉCOURT, d'un ton de fatuité.

Vous me demanderez donc toujours des signatures, monsieur Renard? Y a-t-il au moins, dans ces papiers, la destitution du percepteur de Saint-Martin que je vous demande depuis si long-temps?

M. RENARD.

Pas encore, monsieur le préfet, et je vais vous en dire la raison.

M. DE BRÉCOURT.

Mais il n'y a pas de raison, monsieur, pour ne pas

faire ce que je vous dis. Il est vraiment étrange que ce soit dans mes bureaux que je rencontre des obstacles à mes volontés. Vous savez que j'ai promis cette perception à ce jeune juif que ma femme a converti, et dont elle doit être incessamment la marraine.

M. RENARD.

Voilà justement ce que je voulais dire à monsieur le préfet. C'est que ce n'est plus madame son épouse qui passe pour avoir opéré la conversion du jeune Melchisedech; c'est madame de Grosse-Borne.

M. DE BRÉCOURT.

Qu'est-ce que vous me dites donc? Nous le logeons ici depuis deux mois; nous l'avons habillé; nous le nourrissons; je pense à le faire nommer percepteur : quels moyens madame de Grosse-Borne a-t-elle employés de plus pour sa conversion?

M. RENARD.

C'est lui-même qui proclame cela partout depuis quelques jours.

M. DE BRÉCOURT.

Je le ferai expliquer là-dessus. Après.

M. RENARD, *présentant un manuscrit.*

Voici une comédie que monsieur Faustin destine à notre théâtre, et qu'il désire préalablement soumettre à la censure de monsieur le préfet.

M. DE BRÉCOURT.

Une comédie! A quoi bon une comédie? En

manque-t-on? Rendez cet ouvrage à l'auteur, et dites-lui que j'en défends la représentation. Monsieur Faustin est un indépendant; il ne fait de la comédie que dans un esprit d'opposition; il ne s'est jamais prêté à composer la moindre pièce de circonstance; il n'aura mon approbation pour rien.

M. RENARD.

Cependant je ferai observer à monsieur le préfet...

M. DE BRÉCOURT.

Monsieur Renard, je n'aime pas les observations. Je représente le gouvernement ici; je suis le gouvernement; j'ai sa pensée, et je ne dois prendre de direction que de moi. Que sous des préfets indolens, sans caractère, ennemis du travail et de l'application, vous ayez pris l'habitude de faire prévaloir votre sentiment dans les affaires de l'administration, à la bonne heure; mais depuis que nous sommes ensemble, vous auriez dû vous apercevoir que je ne suis pas aussi facile à influencer.

M. RENARD.

Monsieur, daignez m'entendre. Il est possible que d'un instant à l'autre vous nous soyez retiré.....

M. DE BRÉCOURT.

Quoi!

M. RENARD.

Pour occuper un poste plus éminent et plus digne de votre rare capacité. Quand je chercherais à adoucir un peu vos rigueurs envers mes concitoyens, pour

ne pas être en butte à leur mécontentement après votre départ, dites, ne ferais-je pas l'action d'un homme prudent et sage? Les subalternes ne pensent pas assez souvent à cela. Monsieur le préfet, qui parle avec tant de courage aux ministres, comme il a eu la bonté de me le dire si souvent, ne doit pas se fâcher si, à mon tour...

M. DE BRÉCOURT.

Vous changez la question, monsieur Renard; il n'y a aucune parité dans votre comparaison. Un préfet peut devenir ministre, et vous, monsieur Renard...

M. RENARD, *faisant l'agréable.*

Je ne serai jamais préfet, c'est à peu près sûr.

M. DE BRÉCOURT.

Vous voyez bien. D'ailleurs ce monsieur Faustin me déplaît; on ne peut le saisir d'aucun côté. Il ne veut pas de places; il ne veut pas de distinctions; il ne veut rien; il se contente de ce qu'il a. Ces gens-là ne sont jamais sûrs.

M. RENARD.

Si monsieur le préfet avait seulement voulu parcourir le manuscrit que je lui présente, j'aurais eu du moins quelque chose à répondre.

M. DE BRÉCOURT.

Répondez que, quand l'administration empêche, on ne doit pas lui en demander davantage.

M. RENARD.

Cela suffit, monsieur le préfet.

M. DE BRÉCOURT.

Laissez-moi vos autres papiers, je les signerai plus tard.

(M. Renard s'en va.)

SCÈNE VI.

M. DE BRÉCOURT, seul.

On ne se fait pas une idée de ce que l'humilité d'un commis peut cacher d'esprit de sédition.

Celui-là sait-il assez se replier pour en venir à ses fins. Je ne l'ai jamais trouvé aussi persévérant qu'aujourd'hui. C'est l'influence de ce marquis de Cézannes. (Il s'approche de son bureau et prend un paquet cacheté au milieu des papiers que lui a apportés M. Renard.) Ah! bon, voilà le rapport secret. Il y avait long-temps que je n'en avais reçu. (Il le décachette.) Quelles nouvelles fredaines vais-je apprendre? Des dédommagemens de ma place, voilà celui qui m'amuse le plus. (Il rit.)

Rapport de M. le commissaire Clément.

« Jeudi soir on a signalé le jeune Sébastien de « Saint-Yves entrant furtivement par la petite porte du « jardin de madame de Mayeul, donnant sur le rem- « part; et, quoique l'on soit resté en faction pendant « plus de deux heures, on ne l'a pas vu sortir. » (Il rit.) Ah! ah! ah! ah! madame de Mayeul aussi! Ah! ah! ah! ah!

SCÈNE VII.

M. DE BRÉCOURT, MADAME DE BRÉCOURT.

M. DE BRÉCOURT.

Venez donc, venez donc, madame de Brécourt (Il rit.) Ah! ah! ah!

MADAME DE BRÉCOURT.

Vous êtes bien gai.

M. DE BRÉCOURT.

Ce n'est pas sans raison. (Il rit.) Ah! ah! ah! Dites-moi un peu, madame de Mayeul est-elle toujours dans la même estime auprès de vous? (Il rit.) Ah! ah! ah!

MADAME DE BRÉCOURT.

Pourquoi n'y serait-elle plus?

M. DE BRÉCOURT.

Demandez-le au jeune Saint-Yves. Ah! ah! ah!

MADAME DE BRÉCOURT va au bureau de son mari et aperçoit le rapport.

Ah! mon Dieu, monsieur, ce sont encore ces infâmes rapsodies auxquelles je croyais que vous aviez renoncé.

M. DE BRÉCOURT.

Non, vraiment. Je n'ai pas autant de charité que vous; j'aime à pouvoir rire de temps en temps aux dépens de mon prochain, et à apprendre, par exemple, que la scrupuleuse madame de Mayeul, qui ne veut pas même admettre à ses bals les officiers

de la garnison, qui sont reçus partout, laisse cependant la porte secrète de son jardin ouverte à monsieur Sébastien de Saint-Yves. (*Il rit.*) Ah! ah! ah!

MADAME DE BRÉCOURT.

Et vous ne faites aucune difficulté d'ajouter foi à cela; et, en y ajoutant foi, vous craindriez de vous rappeler que madame de Mayeul n'est pas seule de femme chez elle. Mais comme vos agens secrets savent que vous avez de l'humeur contre monsieur de Mayeul, à cause de son indépendance dans les dernières élections, ils ont voulu flatter votre animosité en accusant sa femme.

M. DE BRÉCOURT.

Des gens de cette espèce-là sont bien capables de faire de semblables calculs!

MADAME DE BRÉCOURT.

On n'est dupé que par des gens de cette espèce-là. Avez-vous lu leur rapport en entier?

M. DE BRÉCOURT.

Je commençais quand vous êtes arrivée.

MADAME DE BRÉCOURT.

Parcourez-le donc un peu. Il ne manquerait plus qu'ils eussent omis de vous parler de choses bien plus essentielles pour vous que des portes de jardin.

M. DE BRÉCOURT, *reprenant le rapport.*

« Hier, à neuf heures, derrière les murs de la ca-
« thédrale...

MADAME DE BRÉCOURT.

Passez tout cela, monsieur.

M. DE BRÉCOURT, *continuant.*

« On assure que la petite Dumont...

MADAME DE BRÉCOURT.

Encore!

M. DE BRÉCOURT, *de même.*

« Le receveur général vient de donner un collier.

MADAME DE BRÉCOURT, *avec un peu d'humeur.*

Il n'est pas possible qu'il n'y ait pas autre chose.

M. DE BRÉCOURT.

Que voulez-vous qu'il y ait?

MADAME DE BRÉCOURT, *avec un accent plus marqué.*

Eh! monsieur, votre destitution dont tout le monde s'entretient, et que vous seul ignorez.

M. DE BRÉCOURT, *stupéfait.*

Ma destitution! ma destitution!

MADAME DE BRÉCOURT.

Sans doute. Voici une lettre de ma sœur, qui est venue confirmer les bruits qui couraient ici depuis ce matin. Vous savez qu'elle est à même d'être instruite. Lisez.

M. DE BRÉCOURT, *prenant la lettre.*

Donnez-moi le temps de me remettre un peu... Eh bien! que dit cette lettre?

MADAME DE BRÉCOURT.

Vous l'avez entre les mains; voyez vous-même.

M. DE BRÉCOURT, sans ouvrir la lettre.

Est-ce tout-à-fait fini?

MADAME DE BRÉCOURT.

Elle y nomme jusqu'à votre successeur, monsieur de Grosse-Borne.

M. DE BRÉCOURT.

En vérité!... Mais je crois déjà avoir entendu prononcer son nom ce matin, je ne sais plus à quel propos. Ah! je me rappelle : c'est au sujet de Melchisedech; c'est bien cela. Il ne veut plus que ce soit vous qui l'ayez converti; c'est, à présent, madame de Grosse-Borne. Il savait la nouvelle; on n'en peut pas douter.

MADAME DE BRÉCOURT.

Vous avez voulu que j'eusse aussi ma conversion; je vous l'avais bien dit.

M. DE BRÉCOURT.

Dans ce temps-ci, il faut s'attendre à tout, madame. (Il ouvre la lettre, et après avoir poussé quelques soupirs, il la parcourt des yeux.) Ah! c'est au marquis que je dois cette faveur... De mieux en mieux. Ma destitution était déjà signée quand il est venu ici; et c'est pour ne pas déranger la symétrie des élections, que l'on m'a accordé quelques jours de grâce. C'est joli. (En rendant la lettre, et avec tous les signes du plus grand accablement.) Il faut en rire. (Il se laisse tomber dans un fauteuil.)

MADAME DE BRÉCOURT, avec effusion.

Monsieur de Brécourt! monsieur de Brécourt! y pensez-vous? (Elle lui prend la main.) Mon ami, on peut entrer, et je ne voudrais pour rien au monde que l'on vous vît dans l'état où vous êtes. Que perdons-nous? Rien. Ne sommes-nous pas toujours ensemble? Rappelez-vous le temps où vous étiez proscrit; c'était là un véritable malheur. Vous n'imaginiez certainement pas alors que vous seriez jamais préfet en France. Vous ne l'êtes plus; tout est dit.

M. DE BRECOURT.

Je ne suis plus préfet; je ne suis plus rien.

MADAME DE BRÉCOURT.

Vous allez au contraire devenir quelque chose.

M. DE BRÉCOURT.

Qui vous l'a dit?

MADAME DE BRÉCOURT.

Nous allons retrouver notre tranquillité, nos habitudes, notre franc-parler; nous rirons avec tout le monde des choses dont nous n'osions rire qu'entre nous. Ce sera beaucoup plus gai.

M. DE BRÉCOURT.

Dites-moi du moins que ce n'est pas la peine d'être marquis, pour se conduire d'une manière aussi machiavélique.

MADAME DE BRÉCOURT.

Tout ce que vous voudrez.

M. DE BRÉCOURT.

Que c'est une trahison épouvantable, qu'il pouvait m'avertir, me parler, me mettre sur la voie.

MADAME DE BRÉCOURT.

Lui-même avait ses ordres à exécuter.

M. DE BRÉCOURT.

Ce n'est donc qu'un misérable esclave; car un homme qui aurait un peu d'âme pourrait-il s'abaisser à faire l'office d'un muet du sérail?

SCÈNE VIII.

M. DE BRÉCOURT, MADAME DE BRÉCOURT, PICOT.

M. DE BRÉCOURT.

Qui est là?

PICOT.

C'est moi, monsieur le préfet. (S'approchant de monsieur de Brécourt.) Monsieur le marquis est en bas.

M. DE BRÉCOURT.

Comment! comment! (A sa femme.) Madame, entendez-vous que monsieur le marquis est en bas? (Baissant la voix.) Je ne sais pas si je me trompe, mais cela me paraît d'un bon augure. Qu'en pensez-vous? (A Picot.) Que faites-vous là? Au surplus, je vais aller le recevoir moi-même.

PICOT, très-embarrassé.

Avec votre permission, monsieur le préfet...

M. DE BRÉCOURT, le repoussant.

Laissez-moi donc aller.

PICOT.

C'est que je n'ai pas voulu faire entendre à monsieur le préfet que monsieur le marquis était en bas, dans la cour; je voulais seulement dire qu'il avait des bas, comme monsieur le préfet m'avait chargé de m'en informer.

M. DE BRÉCOURT.

Sot animal! Allez-vous-en.

(Picot sort.)

SCÈNE IX.

M. DE BRÉCOURT, MADAME DE BRÉCOURT.

MADAME DE BRÉCOURT.

Monsieur de Brécourt, vous n'êtes pas dans un état naturel, et j'aimerais à vous voir passer un instant chez moi. Vous êtes trop agité.

M. DE BRÉCOURT.

Que peuvent me reprocher ces gens-là? J'ai joué comme ils l'ont voulu la comédie du bon exemple; je leur ai donné les élections qu'ils demandaient; on a beau dire, vous avez fait une conversion. Ils seraient fort embarrassés de me donner une raison passable.

MADAME DE BRÉCOURT.

Quand le monde est si vieux qu'il l'est, il y a

toujours une bonne raison pour chaque mauvaise chose.

M. DE BRÉCOURT.

Si j'écrivais au marquis...

MADAME DE BRÉCOURT.

Non, non, mon ami; je vous en prie en grâce.

M. DE BRÉCOURT.

Une lettre froide, mais polie...

MADAME DE BRÉCOURT.

Cela ne servirait de rien.

M. DE BRÉCOURT.

Où je lui demanderais en quoi j'ai pu déplaire.

MADAME DE BRÉCOURT.

Ce qui déplaît en vous, c'est votre place qu'on veut donner à un autre.

M. DE BRÉCOURT.

Je lui apprendrais aussi ce que c'est que monsieur de Grosse-Borne.

MADAME DE BRÉCOURT.

Monsieur de Grosse-Borne a été au-devant de lui à deux lieues de la ville.

M. DE BRÉCOURT.

Beau mérite! Il était prévenu du jour de son arrivée; moi, je n'en savais rien.

MADAME DE BRÉCOURT.

Tout cela compte.

M. DE BRÉCOURT.

Après le bien que j'ai fait, les services de toute espèce que j'ai rendus! Ah! si c'était à recommencer...

MADAME DE BRÉCOURT.

Vous vous conduiriez de même.

M. DE BRÉCOURT.

Certainement non. A présent que je vois jusqu'où peut aller l'ingratitude...

MADAME DE BRÉCOURT.

Les gouvernemens ne sont pas plus reconnaisans que les peuples; servez les uns, administrez les autres, quand c'est fini, c'est fini. Tant mieux pour vous, si vous vous êtes bien comporté. Personne n'y pense.

SCÈNE X.

M. DE BRÉCOURT, MADAME DE BRÉCOURT, PICOT.

PICOT, annonçant.

Monsieur de Grosse-Borne.

MADAME DE BRÉCOURT.

Faites attendre un instant, Picot.

(Picot s'en va.)

SCÈNE XI.

M. DE BRÉCOURT, MADAME DE BRÉCOURT.

MADAME DE BRÉCOURT, à son mari qui est prêt à éclater.

Paix ; modérez-vous, mon ami, mon bon ami, par pitié pour moi, je vous en conjure. Rentrez un instant chez vous.

M. DE BRÉCOURT.

Vous m'avouerez que c'est trop fort.

MADAME DE BRÉCOURT.

Venez, venez. Il y va de votre dignité... Je comprends tout ce que vous devez éprouver, je le partage ; mais venez. Quelques minutes vous suffiront pour reprendre le calme qui vous convient dans cette circonstance. Ce serait faire trop d'honneur à ce Pygmée que de le laisser jouir de son triomphe. (Elle entraîne doucement M. de Brécourt, qui sort du théâtre, et elle revient près du bureau sur lequel elle prend le rapport secret ; elle le déchire sans en jeter les morceaux. Ensuite elle entr'ouvre la porte extérieure, et dit d'un air très-posé.) Picot, vous pouvez laisser entrer.

SCÈNE XII.

MADAME DE BRÉCOURT, M. DE GROSSE-BORNE.

MADAME DE BRÉCOURT, avec un visage riant.

Monsieur de Grosse-Borne, vous ne vous attendiez pas à me trouver préfet. (D'un ton de confiance.) Monsieur de

Brécourt n'avait pas encore déjeûné, et je viens de le forcer à quitter son cabinet pour prendre quelque chose. Il va revenir dans l'instant.

M. DE GROSSE-BORNE.

Il faut manger, il faut manger, madame; vous avez raison. D'autant plus que nous dînerons tard aujourd'hui. Monsieur le marquis va nous traiter à la mode de Paris; nous ne nous mettrons guère à table qu'à six heures. (Il rit.) Eh! eh! eh!

MADAME DE BRÉCOURT.

C'est bien possible. (Elle rit.) Eh! eh! eh!

M. DE GROSSE-BORNE.

Il faut prendre son parti. (Il rit.) Eh! eh! eh!

MADAME DE BRÉCOURT.

Je le pense comme vous. Eh! eh! eh!

M. DE GROSSE-BORNE.

Il est gourmet le marquis, très-gourmet. Le jour qu'il a dîné chez moi, je m'étais procuré une truite saumonnée à laquelle il a bien fait honneur. Il m'en parlait encore hier. « O la bonne truite saumonnée que j'ai mangée chez vous! » me disait-il. Ces hommes d'État, ça n'oublie rien. (Il rit.)

MADAME DE BRÉCOURT.

C'est très-heureux. Eh! eh! eh!

M. DE GROSSE-BORNE.

C'est fort heureux. Eh! eh! eh!

MADAME DE BRÉCOURT.

Je vais vous envoyer monsieur de Brécourt.

(Elle sort.)

SCÈNE XIII.

M. DE GROSSE-BORNE.

Je ne me suis pas trahi, je n'ai rien laissé entrevoir; madame de Grosse-Borne et monsieur le marquis me l'avaient si bien recommandé. Il faut que j'apprenne à dissimuler à présent; il n'y a pas à dire.

SCÈNE XIV.

M. DE GROSSE-BORNE, PICOT.

PICOT.

Est-ce que monsieur ne veut pas s'asseoir? (Il avance un siége.) voilà le fauteuil de monsieur le préfet. (M. de Grosse-Borne regarde Picot, qui sourit avec affectation.)

M. DE GROSSE-BORNE, s'asseyant.

Qu'est-ce que vous êtes ici, mon ami?

PICOT.

Monsieur je suis garçon de bureau attaché au cabinet particulier de monsieur le préfet.

M. DE GROSSE-BORNE.

Vous devriez être vêtu de noir, à ce qu'il me semble.

PICOT.

J'aimerais bien cela.

M. DE GROSSE-BORNE.

Il vous faudrait aussi une chaîne au cou, une médaille, comme vos pareils en portent à Paris.

PICOT.

Oh! bien oui, messieurs les préfets ne veulent pas faire ces sortes de dépenses.

M. DE GROSSE-BORNE.

Ils ont tort. C'est comme cette manie qu'ils ont tous de se tenir dans ce petit cabinet-ci, quand il y a cette grande pièce qui le précède et qui n'a aucune destination.

PICOT.

Ils trouvent qu'il n'y fait pas assez chaud.

M. DE GROSSE-BORNE.

Bast! bast! assez chaud. Quand on est préfet, on doit toujours avoir assez..... de moyens pour chauffer une pièce.

PICOT.

Ce n'est pas moi qui irais à l'encontre. Il me serait bien plus honorable d'ouvrir une porte à deux battans que non pas une petite porte comme celle-ci, qui s'ouvre tout de même pour tout le monde, et avec laquelle on ne peut pas rendre plus de respect aux uns qu'aux autres.

M. DE GROSSE-BORNE.

C'est mal calculé, même pour la considération personnelle du préfet. La première chose, c'est un grand cabinet, un grand bureau, une grande carte du dé-

partement, des bustes, des papiers, des cartons, des livres. Ceci n'est qu'une chambre comme tout le monde peut l'avoir.

PICOT.

Ah! ciel, si jamais je voyais un pareil changement, je ne demanderais plus qu'un logement dans l'hôtel, comme on me l'a promis tant de fois.

M. DE GROSSE-BORNE.

Vous n'aurez qu'à me le rappeler en temps utile... (Craignant d'avoir fait une indiscrétion.) J'en parlerai à monsieur de Brécourt (Picot sourit d'un air d'intelligence; puis, après avoir mis en ordre quelques meubles, il salue très-profondément monsieur de Grosse-Borne, et se retire.)

SCÈNE XV.

M. DE GROSSE-BORNE, ensuite M. DE BRÉCOURT.

M. DE GROSSE-BORNE.

Pour cet homme-là, je suis aussi habile que tous les préfets qu'il a servis. Ce n'est pas plus difficile que cela. Si j'avais seulement une teinture d'administration.....

M. DE BRÉCOURT, avec une gaieté de commande.

Eh! bonjour monsieur de la Grosse-Borne.

M. DE GROSSE-BORNE.

De la Grosse-Borne! Vous m'appelez comme les gens qui m'en veulent. Mon nom est de Grosse-Borne.

M. DE BRÉCOURT.

Est-ce qu'il y a des gens qui vous en veulent ?

M. DE GROSSE-BORNE.

Dans ce temps-ci, tout ce qui est supériorité. (Il rit.) Eh! eh! eh!.... Je voulais avoir l'honneur de vous voir, monsieur le préfet, pour vous prier de vouloir bien me rendre un service.

M. DE BRÉCOURT.

Moi!

M. DE GROSSE-BORNE.

Oui, oui, vous-même, monsieur le préfet.

M. DE BRÉCOURT.

Je suis curieux d'apprendre ce que je puis faire pour vous.

M. DE GROSSE-BORNE, après s'être recueilli un instant.

Voici l'affaire. (En riant, et pourtant avec embarras.) Un de mes amis que vous ne connaissez pas du tout, qui n'a jamais mis le pied dans cette ville, et qui est au moment d'obtenir une préfecture dans un département fort éloigné, m'a chargé de prendre des renseignemens pour savoir quelle est la première chose que fait un préfet quand il est sûr de sa nomination.

M. DE BRÉCOURT.

C'est de se croire un personnage fort important.

M. DE GROSSE-BORNE.

La plaisanterie n'est pas mauvaise..... Mais, à parler sérieusement, quand c'est un homme raisonnable?

M. DE BRÉCOURT, le regardant fixement.

Quand c'est un homme raisonnable, monsieur de Grosse-Borne, il fait tout ce que faisait son prédécesseur, en répétant sans cesse que celui-ci n'entendait rien aux affaires. N'oubliant jamais qu'il a été élevé par la faveur, par une condescendance blâmable, il n'a d'autre soin que d'entretenir l'aveuglement de ses protecteurs. Toute sa vie publique ne sera qu'un sacrifice, non seulement au pouvoir, mais à toutes les coteries triomphantes, même à celles qui lui inspireront le plus de dégoût.

M. DE GROSSE-BORNE.

J'entends bien; mais c'est de la haute administration cela.

M. DE BRÉCOURT, à part.

Le sot!

M. DE GROSSE-BORNE.

A présent, oserais-je vous prier de me donner, toujours pour mon ami, quelques lumières sur les choses plus usuelles, sur les détails courans?

M. DE BRÉCOURT.

On va au jour le jour.

M. DE GROSSE-BORNE.

J'aime assez cela, parce que c'est à la portée de tout le monde. Mais qu'est-ce qu'on appelle les cas imprévus?

M. DE BRÉCOURT.

Ce sont des places que l'on vous demande, ce qui

vous oblige à tenir toujours quelques destitutions en réserve; ou bien encore des fonds que l'on détourne de leur destination pour en faire l'emploi aux volontés du parti qui domine.

M. DE GROSSE-BORNE.

Eh bien! mais ce n'est pas très-malin.

M. DE BRÉCOURT.

Pas le moins du monde.

M. DE GROSSE-BORNE.

Il ne s'agit que de faire ce qu'on veut, et surtout ce que veulent les gens dont on a peur.

M. DE BRÉCOURT, *en riant.*

Absolument. (*A part.*) Il n'y a pas d'humeur qui puisse tenir contre un ridicule aussi complet.

M. DE GROSSE-BORNE.

Cependant, comme je n'ai pas beaucoup de mémoire, est-ce que vous auriez la bonté de m'écrire tout cela?

M. DE BRÉCOURT, *éclatant de rire.*

Ah! par ma foi, tout ce que vous voudrez, monsieur de Grosse-Borne; il est impossible de vous rien refuser.

M. DE GROSSE-BORNE.

Vous me le remettrez à dîner chez le marquis.

M. DE BRÉCOURT.

C'est convenu. Votre serviteur.

M. DE GROSSE-BORNE, à part en s'en allant.

Il y a conscience à tromper un aussi brave homme; mais je le devais.

(Il sort.)

SCÈNE XVI.

M. DE BRÉCOURT.

Voilà un successeur comme on se le ferait faire. Mais qu'il est humiliant de penser qu'il va être entouré des mêmes personnes qui m'entouraient, et qui ne se donneront seulement pas la peine de faire de différence entre nous! La sotte espèce que l'espèce humaine! Madame de Brécourt trouve cela tout naturel; elle n'a aucun regret de ce qui nous arrive; elle ne veut pas même en tirer de réflexions; elle dit que c'est inutile. Son parti est pris; elle ne pense plus qu'à plier bagage. Ne peut-on pas plier bagage et réfléchir? Elle a beau répéter qu'elle n'a jamais regardé l'hôtel de la préfecture que comme un hôtel garni, notre voiture que comme une voiture de place; cela ne suffit pas; il faut étudier l'humanité, rire de cette présomption qui s'empare de tous les imbéciles qui touchent au pouvoir..... Mais que voulait dire tantôt monsieur Renard, en prétendant que je pourrais être appelé à un poste plus éminent que celui que j'occupe? Ces drôles-là sont quelquefois mieux instruits que nous-mêmes. Je parierais qu'il sait quelque chose. Il n'est pas louangeur; et, s'il m'a parlé de ma rare capacité, c'est qu'il avait ses raisons.
(Il sonne.)

SCÈNE XVII.

M. DE BRÉCOURT, PICOT, ensuite M. FAUSTIN.

PICOT, annonçant.

Monsieur Faustin !

M. DE BRÉCOURT.

Picot, faites venir monsieur Renard.

M. FAUSTIN.

Monsieur le baron, je viens de son bureau ; on m'a dit qu'il était sorti.

M. DE BRÉCOURT.

Picot, vous vous informerez de son retour et vous exécuterez mes ordres.

(Picot sort.)

SCÈNE XVIII.

M. DE BRÉCOURT, M. FAUSTIN.

M. FAUSTIN.

Je vous demande pardon, monsieur le baron, de m'être présenté ici sans vous avoir fait demander une audience.

M. DE BRÉCOURT.

Vous plaisantez, je crois ! Ne suis-je pas trop heureux de recevoir la visite d'un homme d'esprit, et,

ce qui vaut mieux, d'un homme indépendant? J'ai toujours eu la plus grande estime pour vous, monsieur Faustin. Vous n'êtes pas de ces poètes comme il en fourmille aujourd'hui, dont chaque vers tire à bout portant sur une pension; vous avez de l'originalité, de la verve, de la bonne foi et du bon sens; car c'est en avoir beaucoup que de ne pas sacrifier sa conscience en prodiguant des flatteries indignes d'un galant homme.

M. FAUSTIN.

Monsieur, j'étais loin de m'attendre à une réception aussi gracieuse. Monsieur Renard, au contraire, m'avait fait craindre.....

M. DE BRÉCOURT.

Que me parlez-vous de monsieur Renard? Pour vous qui faites des comédies, ce serait un excellent personnage à mettre en scène. Mais j'ai vu mieux que cela ce matin. Rencontrez-vous quelquefois monsieur de Grosse-Borne? Ah! celui-là passe toutes les proportions. Amusez-nous donc un peu à ses dépens.

M. FAUSTIN.

Je ne me suis jamais permis aucune personnalité.

M. DE BRÉCOURT.

Vous avez tort. Quand on trouve un personnage bien complet, bien conditionné comme monsieur de Grosse-Borne, c'est de bonne prise, et il ne faut pas le laisser échapper.

M. FAUSTIN.

Un honnête homme ne doit jamais faire que des satires générales.

M. DE BRÉCOURT.

Allons donc. Quand vous nous avez peint une bonne mère qui ne marie pas ses filles afin de conserver sa voiture, vous n'avez pas pensé à madame de la Roche-Deniau ?

M. FAUSTIN.

Ma comédie avait été représentée deux ans avant que cette dame vînt habiter le département.

M. DE BRÉCOURT.

C'est égal. Je ne connais personne de plus malin que vous, et je vous en félicite. Il ne faut rien ménager. Dans la désorganisation où nous sommes, le théâtre peut rendre les plus grands services.

M. FAUSTIN.

Je ne dis pas cela.

M. DE BRÉCOURT.

Mais je le dis, moi. Il faut pourtant bien sortir de cette ornière de fadeurs et de quolibets où l'on nous embourbe à plaisir. Il semblerait que les ridicules manquent; qu'il n'y a plus d'ambitieux, d'importans, de gens qui soufflent le chaud et le froid, et qui n'ont de conscience que quand l'adversité leur en donne.

M. FAUSTIN.

Monsieur le baron, faites-nous une comédie

d'après ces idées, et je vous promets de ne pas la censurer.

M. DE BRÉCOURT.

Si j'avais le talent de présenter d'odieux caractères du côté plaisant, je ne les manquerais pas, je vous jure.

M. FAUSTIN, *avec gaîté.*

A merveille, monsieur le baron, la tournure est parfaite. Il est impossible de mieux déguiser la leçon que vous voulez me faire.

M. DE BRÉCOURT.

Je ne vous fais pas de leçon.

M. FAUSTIN.

Et de m'indiquer plus adroitement les sujets auxquels je ne dois pas toucher.

M. DE BRÉCOURT.

Touchez à tout au contraire. Je ne connais pas de ridicules privilégiés. Je voudrais être un personnage comique, je vous dirais de ne pas m'épargner plus qu'un autre. Mais surtout monsieur de Grosse-Borne ; celui-là vous me le devez.

M. FAUSTIN.

Que pensez-vous de ma comédie nouvelle?

M. DE BRÉCOURT.

Elle est de vous, cela suffit. Il faut la donner le plus tôt possible, et ne pas écouter monsieur Renard, qui regarde une pièce de théâtre comme un événement.

M. FAUSTIN.

Vous n'y avez rien trouvé à reprendre?

M. DE BRÉCOURT.

Je ne l'ai seulement pas lue. Vous vous y entendez mieux que moi. Je ne lis que les manuscrits des petits auteurs auxquels je puis rendre service par les corrections que je leur indique. Beaucoup s'en sont très-bien trouvés. Mais vous!

M. FAUSTIN.

J'avoue cependant que, sous ce qu'on appelle le rapport politique, je pourrais bien me trouver en faute sans le savoir.

M. DE BRÉCOURT.

La censure n'est nullement politique, c'est-à-dire la mienne; car à Paris je ne sais pas comment ils s'y prennent..... ni eux non plus, peut-être. C'est un grand malheur, monsieur Faustin, que le manque total de doctrines au milieu duquel nous végétons. Ce bon plaisir ministériel fait mon désespoir.

M. FAUSTIN.

Monsieur le baron, ce n'est pas là de la comédie.

M. DE BRÉCOURT.

Vous êtes fait pour entendre mieux que de la comédie. Un esprit de votre trempe n'est pas sans avoir réfléchi au vague de notre existence politique. Il est certain que nous sommes à Tunis, à Alger, à Constantinople; mais nous ne sommes pas en France.

La faveur ou le fatal cordon atteignent indistinctement les hommes qui doivent le moins s'y attendre. Un administrateur intègre, éclairé, est remplacé par un sot qui n'a que le mérite d'être une machine. (Il se détourne pour cacher son émotion.) Bien entendu, monsieur Faustin, que je vous parle en général, et pour vous donner des sujets de comédie.

SCÈNE XIX.

M. DE BRÉCOURT, M. FAUSTIN, PICOT, ensuite M. THIERRY.

PICOT, annonçant.

Monsieur Thierry! (Il sort.)

M. DE BRÉCOURT.

Monsieur Faustin, j'ai affaire chez moi, et je vous laisse.

(Il sort.)

SCÈNE XX.

M. FAUSTIN, M. THIERRY.

M. THIERRY.

C'est vous, monsieur Faustin? Nous ferez-vous voir bientôt quelque chose de neuf? Notre préfet a-t-il levé son *veto?* Je voudrais bien savoir pourquoi on est si facile à laisser jouer des mélodrames où le peuple va puiser des sentimens de férocité, quand on se montre si méticuleux envers des auteurs qui

n'ont d'autre but que de faire rire la bonne société. Tout est bizarrerie.

M. FAUSTIN.

La bonne société qui veut rire n'a qu'à regarder autour d'elle.

M. THIERRY.

Alors, à quoi vous occuperez-vous?

M. FAUSTIN.

Je rirai aussi.

M. THIERRY.

En réduisant à rien notre théâtre, comme elle le fait, l'administration devrait au moins commander à ses agens de donner des réunions, des bals. On ne sait plus où se rencontrer.

SCÈNE XXI.

M. FAUSTIN, M. THIERRY, M. RENARD.

M. RENARD.

Monsieur le préfet n'est pas là? Il m'a fait demander.

M. FAUSTIN.

Bonjour, monsieur Renard; vous pouvez me rendre mon manuscrit.

M. RENARD.

Monsieur le préfet vous a-t-il dit qu'il n'y avait pas de ma faute?

M. FAUSTIN, en riant.

Oui; mais quoique vous regardiez une pièce de théâtre comme un événement, je vais toujours faire représenter la mienne.

M. RENARD.

Il vous l'a permis?

M. FAUSTIN.

Je pourrais presque dire qu'il m'y a forcé.

M. THIERRY.

Bravo! je suis enchanté. Puisque le voilà en train d'être raisonnable, ce cher monsieur de Brécourt, il faudra que, pour le carnaval prochain, il nous donne.....

M. RENARD.

Au carnaval, il ne sera plus préfet; ce sera monsieur de Grosse-Borne.

M. THIERRY.

Eh bien! il faudra que monsieur de Grosse-Borne nous donne un bal.

M. FAUSTIN.

Répétez donc, monsieur Renard.

M. RENARD.

Monsieur de Brécourt est destitué.

M. FAUSTIN, éclatant de rire.

Ah! voilà sa poétique.

M. THIERRY.

Cela vous fait-il quelque chose à vous, monsieur Renard?

M. RENARD.

Peut-être.

M. THIERRY.

Monsieur de Grosse-Borne dîne avec nous, j'ai comme envie d'aller lui offrir de le conduire dans ma voiture; ce sera une occasion de lui parler du carnaval.

M. FAUSTIN.

Vous pourrez même le féliciter sur le costume qu'il portera à cette époque-là.

M. THIERRY.

Je ne veux pas me mettre à le plaisanter tout de suite, ce brave homme. Il faut le laisser s'établir. Adieu, monsieur Renard.

M. FAUSTIN, à M. Thierry.

Je m'en vas avec vous. (A M. Renard.) J'enverrai chercher ma pièce demain; car elle va avoir besoin, à cette heure, de la censure de monsieur de Grosse-Borne. Bien heureux ceux qui ne font rien de leur esprit, ils n'ont pas de juges!

(M. Thierry et M. Faustin sortent en riant.)

SCÈNE XXII.

M. RENARD, seul.

Les disgrâces ont toujours quelque chose de gai. Pourquoi cela? Je n'en veux pas à monsieur de Brécourt, et pourtant je ne suis pas fâché qu'il en

vienne un autre. Il n'a valu ni plus ni moins que ceux que nous avons eus ; ils sont tous jetés dans le même moule. Comment en regretter un de préférence? Monsieur de Grosse-Borne du moins aura quelque chose pour lui qui le distinguera ; nous n'en aurons jamais eu d'aussi bête.

SCÈNE XXIII.

M. DE BRÉCOURT, M. RENARD.

M. DE BRÉCOURT, *d'un ton très-dégagé.*

Monsieur Renard, tantôt, quand vous m'avez parlé, vous saviez déjà que j'étais destitué, n'est-il pas vrai?

M. RENARD, *avec quelque embarras.*

On le disait.

M. DE BRÉCOURT.

Et que disait-on de plus?

M. RENARD.

De plus, monsieur le préfet?

M. DE BRÉCOURT.

Je ne suis plus préfet ; mais vous en savez davantage. D'où vient votre embarras? Ne m'avez-vous pas parlé d'un poste éminent?

M. RENARD, *s'inclinant.*

Il est vrai, monsieur le baron.

M. DE BRÉCOURT.

Qui diable vous a si bien instruit?

M. RENARD.

Monsieur le baron, le désir naturel.....

M. DE BRÉCOURT.

C'est tout simple; mais le désir n'instruit pas.

M. RENARD.

La connaissance intime que j'ai de la rare capacité de monsieur le baron.....

M. DE BRÉCOURT.

Ce sont justement vos paroles. Eh bien! cette connaissance intime a été aidée de quelque lettre reçue de Paris, dans laquelle on vous annonçait..... Quoi?

M. RENARD.

Quoi?

M. DE BRECOURT.

Oui.

M. RENARD.

Monsieur le baron doit être mieux instruit que je ne puis l'être.

M. DE BRÉCOURT.

C'est parce que je suis mieux instruit, que je veux savoir ce que vous savez.

M. RENARD.

Monsieur le baron m'a fait, à différentes fois, l'honneur de me témoigner la satisfaction que lui

donnait ma manière de travailler ; j'ai une existence de bureau qui date de plus de trente ans ; il n'a jamais recueilli que de bons renseignemens sur ma conduite. Mais quoique je sois né dans ce département, que j'y possède quelque bien, et que j'aie autour de moi une grande partie de ma famille, mon attachement, mon respect pour monsieur le baron sont si grands, si profonds, que je n'hésiterais pas à quitter tout pour suivre monsieur le baron dans la nouvelle administration qui va lui être confiée.

M. DE BRÉCOURT.

Et cette administration est..... (Regardant M. Renard avec anxiété.) Et cette administration est.....

M. RENARD.

Est.....

M. DE BRÉCOURT.

Nommez donc.

M. RENARD.

Je n'en sais rien.

M. DE BRÉCOURT.

On vous a écrit que j'allais diriger une nouvelle administration sans vous dire ce que c'était ?

M. RENARD.

On ne m'a pas écrit, monsieur le baron.

M. DE BRÉCOURT.

Mais les gens qui vous en ont parlé vous ont dit quelque chose.

M. RENARD.

Personne ne m'a parlé.

M. DE BRÉCOURT.

Qu'est-ce que c'est donc que ce poste éminent?

M. RENARD, *étourdi.*

Poste éminent?

M. DE BRÉCOURT.

Vous feriez perdre la patience à un saint. Ne m'avez-vous pas dit que j'allais être appelé à un poste éminent?

M. RENARD.

C'était une supposition.

M. DE BRÉCOURT, *stupéfait.*

Comment! une supposition?

M. RENARD.

Oui, monsieur le baron, une supposition polie, comme on s'en permet dans toutes les disgrâces.

M. DE BRÉCOURT, *avec colère.*

On se soucie bien de vos politesses.

M. RENARD.

Si je me suis trompé.....

M. DE BRÉCOURT.

Je n'ai pas de comptes à vous rendre. Laissez-moi.

M. RENARD, *à part en s'en allant.*

C'était un propos interrompu.

(*Il sort.*)

SCÈNE XXIV.

M. DE BRÉCOURT.

Il faudra que je boive le calice jusqu'à la lie. Cet espoir était bien fragile; mais je m'étais plu à lui donner de la consistance, et il faut y renoncer! Si du moins le ciel avait placé auprès de moi une personne qui partageât mon indignation; si je pouvais me plaindre à quelqu'un qui m'entendît; mais non. Madame de Brécourt est d'un sang-froid, d'un calme, d'une dureté!.... Elle ne pense qu'à sauver mon amour-propre. (Il s'approche de son bureau, feuillette des papiers.) Ah! mon pauvre discours pour l'ouverture de la société littéraire! Qu'est-ce que cela signifie aujourd'hui? (Il s'assied, appuie ses coudes sur son bureau, et laisse tomber sa tête entre ses mains.)

SCÈNE XXV.

M. DE BRÉCOURT, MADAME DE BRÉCOURT.

MADAME DE BRÉCOURT entre à petit bruit, regarde son mari d'un air touché, et dit à voix basse:

Mon Dieu! quelle pénible journée!

M. DE BRÉCOURT, apercevant sa femme.

Vous êtes là?

MADAME DE BRÉCOURT.

Oui, mon ami. (Elle s'approche avec un visage serein.) Que lisiez-vous?

M. DE BRÉCOURT.

Ce discours dont je vous ai tant parlé. Il n'est plus bon qu'à jeter au feu, à présent.

MADAME DE BRÉCOURT.

Comme vous prenez votre parti tout de suite!

M. DE BRÉCOURT, avec amertume.

Vous savez bien comme je le prends.

MADAME DE BRÉCOURT.

Je ne suis jamais pour que l'on jette rien au feu.

M. DE BRÉCOURT.

Je ne cache pas que j'y mettrais quelque amour-propre. Être neuf dans un discours d'apparat, c'est si difficile. Je crois que j'y avais réussi. (Il soupire.) Sotte vanité, qui me travaille encore.

MADAME DE BRÉCOURT.

Il n'y a pas de vanité à se rendre justice. Il est même bon quelquefois de s'estimer un peu plus qu'on ne vaut; cela soutient. Promettez-moi de faire bonne contenance à ce dîner. Vous êtes tellement supérieur à ces gens-là; votre remplaçant vous remplace si peu, que, sans vouloir vous flatter, je trouve que c'est encore vous qui avez le beau rôle.

M. DE BRÉCOURT.

C'est au moins le plus difficile.

MADAME DE BRÉCOURT, avec l'apparence d'une grande gaieté.

Mais non. Avec votre esprit, avec le sentiment intime que chacun, malgré soi, doit conserver de la

sagesse de votre administration, si vous voulez soutenir un ton d'aisance, un air libre et dégagé sans affectation, je parierais qu'ils seront confondus.

M. DE BRÉCOURT.

Ce sont de bien sottes gens.

MADAME DE BRÉCOURT.

Je ne dis pas le contraire; aussi suis-je persuadée d'avance qu'ils n'auront pas le bon goût de se conduire avec vous comme s'ils ne se doutaient de rien. Aucun groupe ne se dérangera à votre arrivée, il faut vous y attendre. Eh bien! ce n'est que pitoyable. La première chose qui frappera vos regards sera peut-être monsieur de Grosse-Borne, le dos appuyé contre la cheminée, s'efforçant d'avoir l'air de parler pour imiter ce qu'il a vu faire à ses prédécesseurs. Si vous aviez l'esprit plus calme, il y aurait de quoi vous amuser beaucoup; vous seriez à même de juger vos courtisans. N'étant plus obligé de leur servir de plastron, rien ne vous échapperait. C'est un spectacle tout aussi curieux qu'un autre. (*Lui prenant le bras, et d'un ton caressant.*) Nous sommes seuls; personne ne viendra plus nous interrompre; l'heure des bureaux est passée; d'ailleurs, je vais donner un tour de clef. (*Elle va à la porte, qu'elle ferme.*) Voulez-vous que je vous familiarise d'avance avec ce qui va vous arriver? (*Avec beaucoup d'enjouement.*) Voyons; faites le ci-devant préfet qui entre, moi je vais faire l'assemblée.

M. DE BRÉCOURT.

Ce serait un enfantillage qui n'aurait pas de nom.

MADAME DE BRÉCOURT.

Entre nous deux, rien n'a un nom. Un mari qui voudrait en imposer à sa femme, et lui faire croire que tout lui est indifférent, pourrait bien rejeter l'offre que je vous fais; mais vous qui êtes naturel, qui ne me cachez pas l'espèce d'embarras où vous jette cette ridicule disgrâce, vous devez trouver plaisant d'épuiser un restant d'humeur qui ne doit être connu que de nous seuls.

M. DE BRÉCOURT.

J'entrerai comme à mon ordinaire.

MADAME DE BRÉCOURT.

Très-bien. Je suppose même que, comme rien n'est encore officiel, quelques personnes auront le courage de venir au-devant de vous. Prenez bien garde que ce n'est qu'une supposition. Vous avez l'habitude d'être froid, réservé, de porter la tête haute; ne changez pas cela, ce serait trop remarquable.

M. DE BRÉCOURT.

Si je me permettais de rire aux dépens de monsieur de Grosse-Borne? J'en ai le moyen.

MADAME DE BRÉCOURT.

Du tout, du tout.

M. DE BRÉCOURT.

Je suis assez adroit, vous le savez, à manier le ridicule.

MADAME DE BRÉCOURT.

Non, non. Parlez plutôt de quelque projet d'amé-

lioration que vous aviez, et qu'ils pourront craindre de ne pas voir exécuter.

M. DE BRÉCOURT.

Je n'ai jamais pensé à aucune amélioration proprement dite.

MADAME DE BRÉCOURT.

Quelque dégrèvement, quelque embellissement de villes, quelque réparation de routes.

M. DE BRÉCOURT.

Il s'agissait bien de cela.

MADAME DE BRÉCOURT.

Alors, plaisantez légèrement sur le ministère; légèrement, par exemple; il ne faut pas que la transition soit trop brusque.

M. DE BRÉCOURT.

C'est la grosse cloche, cela; on ne doit la sonner qu'à la dernière extrémité, et quand on est tout-à-fait sûr d'être mis à l'écart.

MADAME DE BRÉCOURT.

A votre place, je n'aurais aucune arrière-pensée de ce genre; et, dès aujourd'hui, je commencerais à rentrer dans ma dignité naturelle. Que le marquis, que monsieur de Grosse-Borne, que tous ces gens-là vous paraîtraient petits alors! comme vous seriez à votre aise; comme vous auriez bonne mine en parlant un langage qu'avec toute leur puissance ils n'oseraient même pas écouter.

M. DE BRÉCOURT.

On en serait bien vite instruit à Paris.

MADAME DE BRÉCOURT.

Que vous importe ?

M. DE BRÉCOURT.

Je ne voudrais pas qu'on s'imaginât que je ne dissimulais mes opinions que parce que j'étais préfet.

MADAME DE BRÉCOURT.

Ce serait une grande nouveauté.

M. DE BRÉCOURT.

Il ne faut pourtant pas, pour éviter une contrainte de quelques heures, compromettre son avenir à tout jamais.

MADAME DE BRÉCOURT.

A la bonne heure. Au fait, il ne faut rien jouer que quand on est bien sûr de soi.

M. DE BRÉCOURT.

Le seul moment que je redoute est celui où il faudra passer du salon dans la salle à manger. (Madame de Brécourt se détourne pour lever les yeux au ciel.) Naturellement, je passais le premier. Aviez-vous réfléchi à cela ?

MADAME DE BRÉCOURT.

Non, je vous l'avoue.

M. DE BRÉCOURT.

C'est fort embarrassant. Le marquis, vous le croyez bien, ne me sauvera aucune humiliation.

MADAME DE BRÉCOURT.

Déjouez-le. Aussitôt qu'on annoncera le dîner, prenez par-dessous le bras les deux premières personnes venues, et, avec un air de cordialité et de bonhomie, écriez-vous : « Messieurs, pas d'étiquette, pêle-mêle ! » et vous vous précipiterez avec votre escorte.

M. DE BRÉCOURT, baisant la main de sa femme avec transport.

Vous êtes adorable, ma bonne amie. Pêle-mêle ! vous avez raison ; cela arrange tout. Je ne suis plus embarrassé de rien. « Messieurs, pêle-mêle ! » (Il rit.) C'est excellent. (Il prend son chapeau, ouvre la porte, et revient.) Il faut que je vous embrasse pour pêle-mêle. (Il embrasse madame de Brécourt, puis faisant le geste de quelqu'un qui prend deux personnes par le bras, il sort en disant :) Pêle-mêle.

SCÈNE XXVI.

MADAME DE BRÉCOURT, après un moment de silence.

De toutes les choses que je pouvais imaginer pour donner de l'assurance à monsieur de Brécourt, celle-là devait être assurément la dernière ; et c'est la plus efficace ! Une vaine étiquette est tout ce qui préoccupe un préfet déchu ! Ah ! si ce n'était pas mon mari, quelles réflexions il y aurait à faire sur l'enivrement du pouvoir ! Dans tout le cours de son administration, un homme qui a une place n'a pas pensé une seule fois au moment où elle lui échapperait ; il n'a rien fait pour laisser quelques regrets après lui. Les aver-

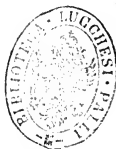
tissemens ne lui manquaient pourtant pas; chaque jour est témoin d'une disgrâce nouvelle. Mais on s'imagine que c'est parce que les victimes qu'elles atteignent ne s'étaient pas montrées assez souples; on redouble de bassesse pour se mettre à l'abri, et alors on se croit inamovible. Compter sur quelque chose de stable dans ce temps-ci, quelle illusion!

QUI EST SAGE SE DOUTE.

LE PÈRE JOSEPH,

OU

QUI A BU BOIRA.



PERSONNAGES.

PREMIER DIALOGUE.

LE PÈRE JOSEPH ET LA MARQUISE.

DEUXIÈME DIALOGUE.

LE PÈRE JOSEPH ET LA COMTESSE, fille de la marquise.

TROISIÈME DIALOGUE.

LE PÈRE JOSEPH ET LE COMTE ALFRED, fils de la comtesse.

QUATRIÈME DIALOGUE.

LE PÈRE JOSEPH ET PAUL, son frère.

Les scènes se passent : la première chez la marquise, la deuxième chez la comtesse, la troisième chez le comte, et la quatrième chez le père Joseph.



LE PÈRE JOSEPH.

J'AI COMMENCÉ COMME ST PAUL PAR ÊTRE UN GRAND PÉCHEUR

LE PÈRE JOSEPH.



DIALOGUE I.

LE PÈRE JOSEPH. LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Bonjour, père Joseph. Je vous demanderai grâce pour aujourd'hui. Je ne suis pas bien; j'ai mal dormi; et je me sentirais plus en disposition de gronder que de me laisser gronder.

LE PÈRE JOSEPH.

Madame la marquise sait que je ne suis pas querelleur.

LA MARQUISE.

Avec moi vous avez raison; mais j'espère que vous êtes plus sévère que les autres. Il ne faut pas de ménagemens, la France est un pays abominable. Je sors peu; mon âge et mes infirmités ne me le permettent guère; mais ce que j'entends dire, surtout à l'abbé Romain, me fait frissonner. On prétend que votre ordre est trop indulgent.

LE PÈRE JOSEPH.

Qui prétend cela? L'abbé Romain, qui perdrait tout si on le laissait faire. Si madame la marquise en-

tendait le latin, elle nous saurait gré de commencer par le *compelle intrare.*

LA MARQUISE.

J'entends ce latin-là. C'est-à-dire qu'il faut forcer tout le monde à entrer dans la bonne voie sans que personne s'en doute, en laissant croire à chacun que ce n'est pas plus difficile que cela; mais enfin il faudra bien qu'un jour vous changiez de langage. J'avoue que j'attends ce jour-là avec une grande impatience.

LE PÈRE JOSEPH.

Il serait déjà venu si nous étions mieux secondés.

LA MARQUISE.

On ne vous refuse pourtant pas grand'chose.

LE PÈRE JOSEPH.

Sommes-nous reconnus légalement?

LA MARQUISE.

Vous vous souciez bien des lois.

LE PÈRE JOSEPH.

A la bonne heure; mais cela ne laisse pas que de nous mettre dans une position bizarre.

LA MARQUISE.

Pourquoi ne renversez-vous pas tout ce bavardage de gouvernement constitutionnel? Vous êtes partout, vous tenez tout; il me semble que vous n'avez plus qu'un mot à dire.

LE PÈRE JOSEPH.

Les hautes classes ne se prononcent pas assez.

LA MARQUISE.

Elles attendent le succès; mais je puis vous répondre qu'elles sont on ne peut pas mieux disposées pour vous. Elles sentent que vous leur donnez de la force, de la consistance. Quant à moi, je ne laisse échapper aucune occasion de faire ma profession de foi à votre égard.

LE PÈRE JOSEPH.

Aussi madame la marquise n'est-elle pas oubliée dans les prières que nous adressons au ciel pour toutes les personnes bien pensantes.

LA MARQUISE.

Je vous fais accorder tout ce que vous demandez; mais tâchez au moins de faire des conversions, beaucoup de conversions, et solides. Notre jeunesse à nous autres a été si frivole, père Joseph, qu'il est temps de penser à l'expier. Je ne vous ai pas caché ce que c'était que l'émigration, et la singulière existence que nous avons tous menée pendant ce temps-là. Nous voilà revenus, il faut que la France se convertisse; elle nous le doit. Ne pensez-vous pas ainsi? A soixante ans passés, tout devient bien sérieux.

LE PÈRE JOSEPH.

C'est à peu près mon âge, et je suis fort tranquille.

LA MARQUISE.

Vous parlez absolument comme ce pauvre chevalier de Mennevaux; il ne voulait jamais qu'on s'inquiétât. C'est très-contagieux de vivre avec des per-

sonnes qui ne veulent pas qu'on s'inquiète. S'il existait encore, je serais curieuse de voir s'il serait toujours de même. Oh! non, il ne serait plus aussi léger. Vous ne craignez pas pour moi, père Joseph?

LE PÈRE JOSEPH.

J'en veux à l'abbé Romain de vous mettre dans l'esprit des terreurs aussi barbares; car c'est de lui que tout cela vous vient. Pourquoi aussi partagez-vous votre confiance? Ne me croyez-vous pas assez éclairé pour me charger seul de votre direction? Vous avez une piété qui rachèterait tous les péchés du monde; vous êtes d'une charité et d'une obligeance inépuisables; vous m'avez placé toutes les personnes que je vous ai recommandées; vous vantez nos établissemens avec un zèle qui n'a pas d'exemple; votre maison est parfaitement tenue. L'air des églises vous incommode; vous n'y allez que quand c'est absolument indispensable; mais vous y envoyez vos gens tous les jours. Les exhortations, les réprimandes même vous trouvent fort soumise, et je n'en chercherai pas d'autre preuve que la patience vraiment angélique avec laquelle vous avez la bonté de m'écouter dans ce moment-ci. Il faut pourtant bien que je fasse mon devoir, et que je vous assure contre vous-même.

LA MARQUISE.

Oh! oui; j'ai besoin d'être rassurée. On m'a dit qu'en portant certaines choses sur soi, cela faisait du bien.

LE PÈRE JOSEPH.

Ce qui fait du bien, c'est de combattre le mauvais

esprit du siècle, de proclamer hardiment les bonnes doctrines, de ne pas se laisser prendre aux calomnies dont on cherche à flétrir notre société; de demander notre rétablissement pur et entier, à cor et à cris, sans fin, sans cesse; de rompre en visière à tout ce qui s'y oppose, amis, parens, même avec ses propres enfans. Il ne s'agit plus d'affections terrestres quand le ciel commande. Voyez Abraham.

LA MARQUISE.

Vraiment, père Joseph, j'admire son courage; mais quand j'ai prêché ma fille et mon fils pour les amener à mon sentiment, et qu'ils sont quelque temps sans venir me voir, je crois qu'ils me boudent, et je ne sais plus où donner de la tête. C'est une faiblesse condamnable, je le sais; mais je compte sur le bénéfice du temps; ils n'ont pas mon âge. Ce qui me rassure, d'ailleurs, c'est que vos premières conversions sont tombées sur les pécheurs qui paraissaient le plus endurcis, que votre avant-garde ne se compose que d'une foule de gens que la société avait, pour ainsi dire, condamnés. Il serait bien extraordinaire que des cœurs purs et droits comme ceux de mes enfans vous échappassent. Y a-t-il long-temps que vous n'avez vu la comtesse?

LE PÈRE JOSEPH.

Je compte avoir l'honneur de me présenter chez elle en sortant d'ici.

LA MARQUISE.

Je vous la recommande ainsi que mon fils, père Jo-

seph. Ils sont bien du monde; ils ne veulent se soumettre à rien. Ce n'est pas que ma fille ne suive assez exactement ce qu'elle appelle ses devoirs; mais elle n'y ajouterait pas la moindre chose. Dites-lui donc tout ce qu'il faut faire aujourd'hui. C'est ma fille; je dois en répondre; elle est d'une si bonne famille; c'est très-important. Ah! si le chevalier de Mennevaux vivait encore, et qu'il fût dans les sentimens où je suppose qu'il serait, certainement il aurait fait cette conversion. Je n'ai jamais entendu d'homme si persuasif; je lui avais abandonné jusqu'à mes pensées; c'était ma boussole! (Elle soupire.)

LE PÈRE JOSEPH.

Il ne faut plus tourner vos regards sur le passé, madame.

LA MARQUISE.

Je ne demanderais pas mieux; mais ce passé c'est ma vie, père Joseph. Comment puis-je m'en séparer entièrement? Non pas que je me refuse à commencer mon avenir. Mon Dieu! je m'y prête de tout mon cœur, puisque, dans ce moment-ci, je fais restaurer la chapelle de mon château. Eh bien! pour cette restauration, je suis encore obligée de regretter le chevalier. Je ne sais comment faire peindre l'intérieur de cette chapelle. Les uns parlent d'une imitation de marbre, les autres d'un dessein de coupe de pierres, comme pour un vestibule ou une antichambre; moi, je voudrais que cela eût une teinte religieuse, bistre ou vert-américain. Qu'en pensez-vous?

LE PÈRE JOSEPH.

Je pense qu'il vous faudra un chapelain, et que j'en ai un qui sera parfait.

LA MARQUISE.

Vous avez raison; je n'y avais pas réfléchi. Est-il de votre ordre?

LE PÈRE JOSEPH.

Oui, madame.

LA MARQUISE.

Quel heureux hasard! Eh bien! père Joseph, faites avec lui les conditions qu'il faudra faire, et prévenez-le que ce ne sera guère que pour le mois de septembre, afin de laisser passer l'odeur de la peinture. Il ne nous grondera pas? Il sera bien doux? Comme je reçois assez de monde l'automne, je ne voudrais pas d'un chapelain qui casserait les vitres. Vous comprenez.

LE PÈRE JOSEPH.

Madame la marquise sera contente.

LA MARQUISE.

C'est une grande partie de ma famille que j'ai là, des gens de cour qui ne sont pas fâchés de respirer un autre air. En conversation particulière il dira tout ce qu'il voudra; mais, au prône, il faut y prendre garde.

LE PÈRE JOSEPH.

Avez-vous parlé à madame votre nièce d'un précepteur pour son fils?

LA MARQUISE.

Ma nièce joue des proverbes, à présent; depuis la mort de son mari sa maison n'est plus qu'un théâtre, et, à moins que vous ne lui procuriez un comédien pour faire l'éducation de son fils, je doute que vous puissiez réussir.

LE PÈRE JOSEPH.

Si j'étais bien sûr de cela. Je connais, non pas un comédien, mais un homme de beaucoup d'esprit, qui est assez du monde pour ne pas s'effaroucher de quelques légères complaisances.

LA MARQUISE.

Ce serait admirable, parce que, tout en jouant la comédie, il pourrait, de temps en temps, jeter dans la tête de ma nièce quelques idées sérieuses qui finiraient par y germer un peu plus tôt, un peu plus tard. (En riant.) C'est votre *compelle intrare.* Avec nous autres, cette méthode n'a pas beaucoup d'inconvéniens; mais elle serait très-condamnable si vous l'étendiez jusqu'au peuple. La bourgeoisie n'a plus de frein; elle est philosophe, voltairienne, athée. Je ne vois pas que vous y fassiez des merveilles. Vous n'êtes donc pas assez nombreux? multipliez-vous. S'il vous faut de l'argent, faites des quêtes; j'en ferai pour vous, moi. Je ne remue plus; mais j'aurais un zèle infatigable si je croyais que des quêtes, faites par une femme qui n'a plus ni ambition, ni coquetterie, parussent une chose assez extraordinaire pour vous attirer de grosses aumônes.

LE PÈRE JOSEPH.

Madame, cela vaut la peine d'y penser.

LA MARQUISE.

Pourvu que vous vous établissiez de gré ou de force, vous pouvez compter sur moi. Je crois faire une chose très-méritoire en vous secondant. Il faut une verge de fer pour mener ce peuple-ci. Nous ne serons tranquilles qu'à ce prix-là. Il est bien temps que nous puissions respirer après tout ce que nous avons souffert. Est-ce injuste?

LE PÈRE JOSEPH.

Non certainement, puisque toute la vengeance que vous voulez tirer de cette nation impie, qui vous a abreuvée de tant d'amertumes, est de lui rendre le calme et la sécurité dans cette vie et dans l'autre.

LA MARQUISE.

Il me semble que j'entends l'abbé Romain. Pourquoi donc êtes-vous divisés tous les deux? Vous avez les mêmes principes; vous avez la même haine contre toutes les innovations, et cependant vous êtes rivaux!

LE PÈRE JOSEPH.

Il faudrait des volumes pour vous expliquer ce qu'il y a d'incompatible entre nous.

LA MARQUISE.

Voyez pourtant combien c'est embarrassant pour

une personne comme moi, qui voudrait ne suivre que le droit chemin.

LE PÈRE JOSEPH.

Vous n'avez pas besoin de vous inquiéter de cela du tout.

LA MARQUISE.

Ce n'est donc pas nécessaire?

LE PÈRE JOSEPH.

C'est même inutile; si ce n'est que, pour votre tranquillité, il vaudrait peut-être mieux n'avoir à écouter que les inspirations d'un zèle éclairé.

LA MARQUISE.

L'abbé Romain a d'excellentes choses; c'est le seul qui me fasse bien peur.

LE PÈRE JOSEPH.

Vous entendrez prêcher votre chapelain. Il a un sermon admirable qu'on lui redemande toujours.

LA MARQUISE.

Il prêche?

LE PÈRE JOSEPH.

En perfection, le sermon dont je vous parle surtout. Il est terrible.

LA MARQUISE.

Quand je reviendrai de la campagne, nous verrons.

LE PÈRE JOSEPH.

Je ne veux pas abuser plus long-temps des bontés de madame la marquise.

LA MARQUISE.

Si vous entrez chez ma fille, et que vous vous entreteniez du chapelain avec elle, recommandez-lui bien de ne pas en parler à l'abbé Romain. Il a tant d'attention pour moi, qu'il mérite bien qu'on lui cache des projets qui l'affligeraient.

(Le père Joseph sort.)

FIN DU PREMIER DIALOGUE.

DIALOGUE II.

LE PÈRE JOSEPH et LA COMTESSE.

LA COMTESSE, au domestique qui a annoncé le père Joseph.

Avancez un siége. (Le domestique avance une chaise et s'en va. Le père Joseph prend un fauteuil; la comtesse sourit.) Mes gens ne vous aiment pas, père Joseph; je sais cela par ma femme de chambre. Ils craignent que vous ne vous empariez de mon esprit et que vous ne me rendiez dévote.

LE PÈRE JOSEPH.

Qu'est-ce que cela leur ferait, madame la comtesse?

LA COMTESSE.

Ils savent bien que, quand les maîtres se font dévots, il faut que les domestiques s'en ressentent. Je ne tourmente pas les miens, surtout à Paris. A ma terre, c'est différent, parce que je suis sûre qu'ils vont à l'église quand je les y envoie; mais à Paris, sait-on où ils vont?

LE PÈRE JOSEPH.

C'est pourtant aux personnes comme vous à donner l'exemple.

LA COMTESSE.

L'exemple de quoi? l'exemple d'être dupe. Ma mère est assurément une sainte; eh bien! sa maison,

qu'elle croit très-régulière, l'est beaucoup moins que la mienne. Et puis, pour rien au monde, je ne consentirais à être mal servie sous prétexte d'austérités. Je ne prends pas un cocher pour me conduire en paradis; je me trouve assez heureuse quand il n'est pas trop ivrogne et qu'il ne vend pas le fourrage de ses chevaux.

LE PÈRE JOSEPH.

Vous bornez leur mérite à bien peu de chose.

LA COMTESSE.

Pas tant que vous croyez; et il est encore très-difficile d'en trouver comme je vous dis là.

LE PÈRE JOSEPH.

Nous nous occupons de parer à cet inconvénient. Dans peu, nous serons à même d'offrir aux maisons respectables des sujets dont nous pourrons répondre.

LA COMTESSE.

Tâchez de rendre vos sujets respectueux, actifs et intelligens; sans cela, ils vous resteront. Mais vous vous mêlez donc de tout? La drôle d'idée, pour des saints comme vous autres, d'établir des bureaux de placement de domestiques. Il y a quelque chose là-dessous; un peu de curiosité de savoir ce qui se passe dans les familles, un moyen de plus de domination; avec moi vous pouvez en convenir.

LE PÈRE JOSEPH.

Je ne puis pas convenir que nous visions à la domina-

tion. Ce serait si ridicule avec une robe comme la nôtre.

LA COMTESSE.

La robe n'y ferait rien si le siècle y était; mais assurément il n'y est pas, et vos efforts ne peuvent guère aller, à ce que je crois, qu'à occuper quelques têtes ardentes qui pourraient nous faire encore beaucoup de mal, et dont vous trompez l'instinct par des pratiques plus ou moins minutieuses.

LE PÈRE JOSEPH.

Nous n'avons pas d'autre but.

LA COMTESSE.

J'ai l'air de ne penser à rien; mais je réfléchis beaucoup. Vous ne m'avez jamais fait peur. Vous êtes des hommes du monde; vous parlez français; vous avez tous de l'esprit; vous connaissez le cœur humain; vous n'êtes pas toujours en irritation comme ce petit clergé dont on nous inonde.

LE PÈRE JOSEPH.

Notre mission est si simple. Relever la société, la remettre sur les bases qui ont fait son bonheur sans interruption depuis quatorze siècles; rendre au trône son éclat, à la noblesse sa prépondérance et sa splendeur, et nous renfermer dans la solitude quand il n'y aura plus de bien à faire.

LA COMTESSE, *en riant.*

Vous vous peignez un peu en beau; mais c'est ce qui arrive toujours quand on fait son portrait soi-

même. La solitude où vous devez vous renfermer est d'un bon effet pour la perspective. Heureusement vous vous donnez tant de besogne à faire avant d'en venir à cette extrémité, que nous pouvons espérer de vous voir encore quelque temps dans le monde. Y a-t-il des gens qui croient tout ce que vous dites?

LE PÈRE JOSEPH.

Beaucoup.

LA COMTESSE.

Tant mieux; nous avons besoin de crédulité. Exploitez-la tant que vous pourrez. Le positif du siècle m'épouvante; c'est ce qu'il faut combattre à toute outrance. Tâchez de nous ramener un peu d'idéal.

LE PÈRE JOSEPH.

Prêtez-vous-y du moins.

LA COMTESSE.

Je ne parle pas pour nous.

LE PÈRE JOSEPH.

Jamais nous ne soumettrons les basses classes à nos pratiques, si elles ne vous voient pas commencer. C'est une suprématie qu'elles vous accordent.

LA COMTESSE.

J'en suis fort reconnaissante pour ma part; mais si par hasard nous ne les entraînions pas, voyez donc le jeu que nous ferions. Elles finiraient par se moquer de nous.

LE PÈRE JOSEPH.

Ne croyez pas cela; vous inspirez encore beaucoup plus d'envie que vous ne pensez. La manie d'imiter la noblesse est toute vivante.

LA COMTESSE.

Je le sais bien, puisque je m'y trompe moi-même. Je me suis trouvée l'autre jour au bal chez un banquier qui m'a fait placer des fonds; je n'avais pas idée de la société que j'ai vue là. Tout ça parle, tout ça jase, tout ça a très-bonne mine; des toilettes parfaites, des airs du plus grand monde. Cependant, comme je n'y connaissais âme qui vive, et que je n'étais venue que par complaisance, je n'y suis restée que très-peu de temps; mais comme j'attendais ma voiture, une femme vraiment charmante remontait dans un équipage des plus élégans, et son domestique, fort bien vêtu à l'anglaise, disait au cocher : « A l'hôtel. » En vérité si je devine ce qui nous restera à nous autres.

LE PÈRE JOSEPH.

Il vous restera d'être vous autres.

LA COMTESSE.

Paris est anti-monarchique.

LE PÈRE JOSEPH.

Ne vous inquiétez pas. Tout cela repose sur un mouvement que nous ne désespérons pas d'arrêter.

LA COMTESSE.

Vous ne faites pas de miracles.

LE PÈRE JOSEPH, avec malice.

Nous en faisons faire.

LA COMTESSE, riant aux éclats.

Vous êtes charmant. Voilà comme tout le clergé devrait être. Mais le nouveau, celui que l'on fait depuis quelque temps, ne répond à aucune des idées actuelles. C'est lourd, c'est gauche, c'est ignorant; çà ne sait ni s'asseoir ni saluer; c'est aussi intimidé devant un bourgeois qu'avec un gentilhomme. Pourquoi ne vous chargez-vous pas de cela? C'est bien plus essentiel que vos bureaux de placement. Aujourd'hui qu'on met du goût dans les moindres choses, que tout est élégant, gracieux, vos séminaristes ont l'air d'une nation à part, avec leur figure jaune et leur chapeau extravagant.

LE PÈRE JOSEPH.

Pour imposer à la multitude, il faut commencer par la braver.

LA COMTESSE.

Vous ne vivez pas comme moi six mois de l'année à la campagne. J'ai sept paroisses qui relèvent de ma terre, et, depuis deux ans, je ne puis voir aucun des curés qui ont remplacé les anciens. Je vous fais ma profession de foi, je ne demanderais pas mieux que d'être parfaite pour tout ce qui est de bon exemple; mais aller entendre des sermons de campagne, où l'on reproche sans cesse aux riches de retenir le bien des pauvres, c'est, de notre part, porter la complaisance trop loin. Qu'on les rende riches,

et qu'ils changent de texte. Est-ce que nos prélats, qui ont des voitures armoriées, des chasseurs, un régiment de laquais, tout le luxe moderne, disent rien qui ressemble à cela? Eh! mon Dieu, tout le monde sait bien que chaque état a son langage; mais il ne faut pas en abuser.

LE PÈRE JOSEPH.

Puisque vous avez ces petits curés six mois de l'année sous la main, que ne faites-vous leur éducation?

LA COMTESSE.

Ah! quelle patience. Il faudrait les remettre à l'A, B, C. Il n'y en a seulement pas un qui sache tenir une carte.

LE PÈRE JOSEPH.

Alors, faites comme madame votre mère à qui je vais donner un chapelain.

LA COMTESSE.

Vous allez donner un chapelain à ma mère! Pour cela, père Joseph, je ne le souffrirai pas.

LE PÈRE JOSEPH.

Comment?

LA COMTESSE.

Je vous dis très-sérieusement, père Joseph, que je ne le souffrirai pas.

LE PÈRE JOSEPH.

Vous préférez la laisser à la merci de l'abbé Romain, dont le zèle aveugle ne sera arrêté par aucune

considération, plutôt que de la voir entre les mains d'un galant homme, qui sait de quel intérêt il est pour nous de ménager des familles comme la vôtre.

LA COMTESSE.

De quelque côté qu'on se retourne, on ne peut échapper aux robes noires.

LE PÈRE JOSEPH.

C'est qu'il y a robes noires et robes noires aussi. Il y en a de fanatiques, il y en a de folles; mais il y en a de raisonnables, de très-raisonnables, avec lesquelles on peut s'entendre à ravir. Si vous repoussez celles-là, vous avez tort.

LA COMTESSE.

Eh bien! qu'est-ce donc que ce monsieur que vous donnerez à ma mère lui dira?

LE PÈRE JOSEPH.

Il fera son piquet, son boston; il écoutera ses confidences; et quand il connaîtra bien son caractère, il lui donnera par-ci par-là quelques petits conseils, pour éviter qu'elle n'en aille demander à d'autres. Elle ne sera pas tourmentée, harcelée comme par l'abbé Romain.

LA COMTESSE.

En effet, cet abbé Romain n'est dans aucune proportion.

LE PÈRE JOSEPH.

Il lui donnerait la dévotion du peuple.

LA COMTESSE.

S'il n'y avait que cela à craindre.....

LE PÈRE JOSEPH.

Pour madame votre mère, qui est de si bonne compagnie, ce serait un meurtre.

LA COMTESSE.

Elle a été charmante, ma mère.

LE PÈRE JOSEPH.

C'est à cause de cela qu'il ne faut pas la jeter dans les extrêmes. Vous finiriez par en souffrir.

LA COMTESSE.

J'en souffre déjà.

LE PÈRE JOSEPH.

Vous voyez bien. Fiez-vous à moi.

LA COMTESSE.

Est-il vrai que vous ayez été révolutionnaire?

LE PÈRE JOSEPH, avec l'air de la plus profonde humilité.

Hélas! madame la comtesse, il n'est que trop vrai. J'ai commencé comme saint Paul par être un grand pécheur; mais il s'est passé bien des années et surtout bien des événemens depuis ce temps-là.

LA COMTESSE.

Oh! mais, je n'ai pas de préjugés. Quand vous voulez sincèrement nous servir, vous autres, je suis persuadée que vous valez beaucoup mieux pour cela qu'une foule d'idiots qui ont de bons sentimens, mais

qui ne savent comment s'y prendre. Notre cause est si belle d'ailleurs. Votre chapelain a-t-il aussi commencé comme saint Paul?

LE PÈRE JOSEPH.

C'est l'homme le plus pur que je connaisse.

LA COMTESSE.

Mais il ne s'en fait pas un mérite? C'est encore un inconvénient de cette époque-ci que l'arrogance de certaines gens, qui se croient presque nos égaux, parce qu'il n'y a rien à leur reprocher.

LE PÈRE JOSEPH.

Ce n'est pas parmi nous qu'il faut craindre de rencontrer ces gens-là.

LA COMTESSE.

En ce cas, père Joseph, faites-moi le plaisir de passer chez mon fils. Parlez-lui un peu de ce chapelain; faites-en même quelques plaisanteries pour ne pas l'effaroucher. Il est très-bien avec ma mère, et, dans l'intérêt de votre protégé, c'est une bonne précaution que de lui rendre Alfred favorable. Adieu.

(Le père Joseph sort.)

FIN DU SECOND DIALOGUE.

DIALOGUE III.

LE PÈRE JOSEPH et LE COMTE ALFRED.

LE COMTE.

Parbleu! père Joseph, je regrette que vous ne soyez pas venu un peu plus tôt. Vous auriez trouvé ici un de nos officiers qui n'est pas des vôtres, assurément, et j'aurais assez aimé à vous voir tous les deux en présence. Il disait des choses fort raisonnables.

LE PÈRE JOSEPH.

Peut-on savoir le nom de cet officier?

LE COMTE, avec intention.

Non, père Joseph, on ne peut pas le savoir.

LE PÈRE JOSEPH.

C'est peut-être quelque reste de l'ancienne armée.

LE COMTE.

Il ne faut pas croire que vous ayez pour vous la nouvelle. En général, les jeunes gens qui se sentent quelque mérite ont une certaine méfiance de tout ce qu'on veut réchauffer d'autrefois.

LE PÈRE JOSEPH.

Écoutez donc, monsieur le comte, si, pour me servir de vos expressions, on n'avait rien réchauffé

d'autrefois, je ne sais pas trop quel titre il faudrait vous donner.

LE COMTE, *en riant.*

Le titre de mon père. Mais d'où tenez-vous le vôtre? Il n'y a pas, je crois, de filiations parmi vous. Que ma grand'mère, qui sait apparemment d'où vous venez, vous regarde comme des sauveurs, que ma mère voie en vous de puissans auxiliaires, ce sont des femmes, cela se conçoit; mais nous autres jeunes gens, nous n'avons besoin de personne.

LE PÈRE JOSEPH.

Vous seriez bien étonné, si je vous disais le nombre de jeunes gens qui sont enrôlés sous nos bannières.

LE COMTE.

Une belle recrue! Ils se donnent à vous comme jadis on se donnait au diable, afin que vous leur ouvriez les trésors de la terre. Qui est-ce qui ne sait pas cela?

LE PÈRE JOSEPH.

J'espère que vous ne croyez pas que ce soit cette raison-là qui ait déterminé monsieur votre grand-oncle, qui se vante hautement d'être des nôtres.

LE COMTE.

Le vicomte peut-il faire autorité pour rien? il a toutes les prétentions. Ne s'est-il pas persuadé qu'il avait été militaire, parce qu'il reçoit la pension d'officier général? Ensuite il s'est mis à prêcher le treizième siècle avec une perruque blonde et un faux

râtelier. A présent, je crois que sa manie est d'être jeune, et que c'est pour cela qu'il court tout Paris dans un petit cabriolet qui a l'air d'un joujou, en relevant de temps en temps quelques brins de moustache blanche qui le font ressembler à un chat empaillé. Si l'on a la prétention de refaire du sérieux avec mon grand-oncle, cela fait pitié.

LE PÈRE JOSEPH.

Quel sérieux voudriez-vous donc?

LE COMTE.

Vous croyez m'embarrasser? Je voudrais du sérieux dans lequel il n'entrerait aucun genre de comédie; du vrai sérieux; quelque chose de fixe, d'arrêté, de rigoureux même, pourvu qu'on pût comprendre où cela mènerait.

LE PÈRE JOSEPH.

Je ne vous demanderai plus si l'officier que vous venez de voir est un libéral.

LE COMTE.

C'est-à-dire que je ne parle que par écho, et que je ne comprends pas la portée de mes paroles? Je suis bien taillé pour être un libéral, vraiment. C'est, au contraire, parce que je connais la valeur du nom que m'ont transmis mes ancêtres, que je voudrais sortir de ce réseau de puérilités où l'on nous enferme pêle-mêle, nous autres militaires, avec une foule de sots et d'intrigans...... Que faisons-nous? A quoi servons-nous?

LE PÈRE JOSEPH.

J'ajouterai : à qui en voulez-vous ?

LE COMTE, riant.

Vous avez raison. C'est pourtant le métier que je fais continuellement. Je me débats, je me retourne sans cesse, je sens que nous sommes dans le faux; et je vois s'élever, pendant ce temps-là, une classe que rien ne gêne, que vous pourrez bien tracasser, mais que vous n'arrêterez pas, et je me demande ce que c'est que la noblesse.

LE PÈRE JOSEPH.

Parce que vous ne voulez pas le savoir. Serait-il donc si difficile de dire au père Joseph : « Je voudrais être chef d'escadron », par exemple. Eh bien! quand le père Joseph saurait cela, ce serait son affaire.

LE COMTE.

Quelle puissance est la vôtre!

LE PÈRE JOSEPH.

Aucune. Le père Joseph vous ferait connaître une ou deux personnes qui vous lieraient avec d'autres; on vous ferait peut-être quelques conditions, sans importance pour un homme d'esprit; vous verriez alors les choses d'un autre œil, et tout vous deviendrait facile.

LE COMTE.

J'ai cru que vous étiez mal avec le ministère.

LE PÈRE JOSEPH.

Ça va, ça vient. Nous nous coquetons; nous nous faisons de petites niches, puis viennent les faveurs, ensuite les refroidissemens. Comme l'a dit un de nos auteurs comiques : « Eux autres et nous autres, nous avons besoin les uns des autres », et nous agissons selon les circonstances.

LE COMTE.

Mais serai-je toujours noble, quand je serai entré là-dedans?

LE PÈRE JOSEPH.

Vous verrez du moins que vous vous trouverez en très-bonne compagnie.

LE COMTE.

Donnez-moi donc une liste de ce que vous avez de mieux.

LE PÈRE JOSEPH.

Vous ne voulez seulement pas me nommer l'officier que vous avez vu ce matin.

LE COMTE.

C'est juste, et votre réponse m'apprend à quel prix on est des vôtres. Père Joseph, je n'en serai jamais.

LE PÈRE JOSEPH.

Monsieur le comte, vous finirez par être bien seul.

LE COMTE.

Cela me distinguera.

LE PÈRE JOSEPH.

Il n'y a personne de votre nom à la chambre des pairs.

LE COMTE.

Que m'importe, pourvu qu'on le remarque?

LE PÈRE JOSEPH.

Cette réponse est des beaux jours de Rome et de Sparte; mais est-elle bien en place dans la bouche d'un jeune Français de votre qualité? Vous me regardez comme un esprit tentateur, et je ne suis qu'un homme dévoué à la gloire de votre famille. En vous parlant comme je fais, j'ai tous vos parens pour complices.

LE COMTE.

Aucun de mes parens n'a mon âge, père Joseph; ils sont d'un temps que je ne connais pas, dont je n'ai pas respiré l'air. Ce qui leur paraît tout simple est incompréhensible pour moi. La noblesse, comme je l'entends, est ce qui est glorieux, élevé; par conséquent, je ne puis pas m'empêcher d'être humilié, quand, dans vos cérémonies, je me vois forcé de marcher à votre suite ou de vous escorter.

LE PÈRE JOSEPH.

Les Bayard, les Turenne, le grand Condé l'ont fait.

LE COMTE.

Quand on est couvert de lauriers, rien ne tire à conséquence. Allumez le feu aux quatre coins du

monde; mettez la guerre partout; animez notre courage; votre voix alors aura toute son autorité, nous reconnaîtrons en vous des ministres dignes de nos respects, et nous vous céderons le pas partout où vous voudrez.

LE PÈRE JOSEPH.

Ingrat! vous demandez la guerre! N'est-ce pas nous qui vous avons déjà procuré celle d'Espagne?

LE COMTE.

Elle vous a bien profité. Vous devriez la maudire. En nous mettant sous les yeux le dernier résultat de votre système, elle nous en a dégoûtés pour jamais.

LE PÈRE JOSEPH.

Notre conversation a pris un essor si élevé, que je ne vois plus de transition possible pour vous parler de l'objet de ma visite.

LE COMTE, *avec douceur.*

Vous aviez quelque chose à me dire?

LE PÈRE JOSEPH.

De la part de madame votre mère.

LE COMTE.

Ma mère ne s'est jamais servie d'interprète avec moi.

LE PÈRE JOSEPH, *affectant l'air plaisant.*

C'est une chose d'une si grande importance. Un

chapelain que veut prendre madame la marquise, votre grand'mère.

LE COMTE.

Je n'ai rien à voir à cela; c'est une affaire de conscience. Je suis surpris que ma mère ait cru devoir me faire consulter là-dessus.

LE PÈRE JOSEPH.

C'est absolument la réponse que je lui ai faite, mais elle a persisté, et je n'ai pas cru devoir la contrarier.

LE COMTE.

Tâchez de choisir un homme raisonnable; car, sans doute, c'est vous qui le donnerez. Ma grand'-mère est susceptible de toutes les impressions, et ce serait un crime affreux que de s'amuser à la tourmenter.

LE PÈRE JOSEPH.

Ah! juste ciel! la pauvre chère dame!

LE COMTE.

Elle vous aime beaucoup; la bienveillance d'une personne aussi respectable doit vous toucher.

LE PÈRE JOSEPH, d'un ton patelin.

Vous me rendez donc justice une fois. Quand me la rendrez-vous tout entière? Dites, puis-je espérer qu'un jour vous parlerez avec plus de réserve d'un ordre auquel j'appartiens? Vous ne nous connaissez pas, monsieur Alfred; il est clair qu'à vos yeux nous sommes des ambitieux, des brouillons, des

jongleurs ; et nous sommes pourtant dans le vrai, et nous seuls y sommes.

LE COMTE.

Si vous êtes dans le vrai, pourquoi cherchez-vous à accréditer ce qui est faux? Pourquoi est-on révolté à chaque instant du mépris que vous montrez pour le bon sens? Que voulez-vous recommencer? Jusqu'où voulez-vous nous faire reculer?

LE PÈRE JOSEPH, *légèrement*.

Prenez donc garde que nous sommes des marchands qui doivent être assortis pour tous les goûts. Ce qui vous révolte en attire d'autres; et nous préparons insensiblement, de cette manière, une soumission dont vos familles doivent recueillir le fruit. Il n'y a plus guère que vous qui vous refusiez à cette évidence.

LE COMTE.

Je ne vois pas l'intérêt que vous avez à cela.

LE PÈRE JOSEPH.

C'est une préoccupation d'esprit qui a suivi cette direction, qui ne peut plus s'en écarter, qui nous ferait marcher au martyre, s'il le fallait. Expliquez les hommes. Nous n'avons pas d'enfans. Quelle serait notre ambition? la suprématie d'un souverain étranger, d'un souverain électif? Il ne faut pas lire de mauvais livres faits par des misérables qui craignent de voir l'établissement d'un ordre de choses durable.

LE COMTE.

Tous ceux qui écrivent contre vous ne sont pas des misérables.

LE PÈRE JOSEPH.

Je sais ce que vous voulez dire; mais alors il y a autre chose.

LE COMTE.

J'avoue qu'on est fort embarrassé.

LE PÈRE JOSEPH.

Vous m'aviez promis de me faire trouver avec deux jeunes conseillers de la cour.

LE COMTE.

Oui, mais j'ai réfléchi. Je suis pour la justice comme pour ma grand'mère, je ne veux pas intervenir dans sa conscience.

LE PÈRE JOSEPH.

Vous êtes un rude jeune homme avec vos éternelles préventions.

LE COMTE.

Ayez-nous la guerre, père Joseph; occupez-nous. Notre inaction vous est fatale, elle nous laisse trop de temps pour réfléchir. (A un domestique qui entre.) Que me voulez-vous? (Le domestique parle bas au comte.) Vous permettez que je vous quitte un instant?

LE PÈRE JOSEPH.

Comment donc! monsieur le comte.

(Le comte sort.)

LE DOMESTIQUE, *d'un air de mystère, au père Joseph.*

Monsieur, je viens de dire à monsieur le comte que le sellier était en bas, bien persuadé qu'il aurait à lui parler. Votre frère vient d'arriver chez vous.

LE PÈRE JOSEPH.

Mon frère!

LE DOMESTIQUE.

Jean est venu exprès pour que je vous en avertisse; voici une lettre qu'il m'a donnée.

LE PÈRE JOSEPH.

Va donc voir si la porte est bien fermée. *(Pendant que le domestique exécute ses ordres.)* Mon frère! que vient-il faire à Paris? Il y a plus de vingt ans que nous ne nous sommes ni vus, ni écrit.

LE DOMESTIQUE.

Personne nulle part.

LE PÈRE JOSEPH.

Réponds vite. Quel est l'officier qui est venu voir ton maître ce matin?

LE DOMESTIQUE.

Lequel? Il en est venu plusieurs.

LE PÈRE JOSEPH.

Le dernier; celui qui m'a précédé immédiatement.

LE DOMESTIQUE.

J'étais en commission dans ce moment-là. Vous sa-

vez bien que ce n'est pas moi qui vous ai annoncé. Quelle figure a-t-il?

LE PÈRE JOSEPH.

Je ne l'ai pas vu; mais le comte m'en a parlé de manière à me faire désirer de savoir son nom, rien autre que son nom.

LE DOMESTIQUE.

Je demanderai à Isidore.

LE PÈRE JOSEPH.

Je vais donner le père Amable pour chapelain à la marquise; tu n'auras pas l'air de le connaître.

LE DOMESTIQUE.

Non, monsieur.

LE PÈRE JOSEPH.

Tu tiens toujours la liste des livres que ton maître t'envoie demander chez le libraire?

LE DOMESTIQUE, tirant de sa poche un morceau de papier.

Voici la dernière.

LE PÈRE JOSEPH, prenant le papier.

C'est bon; va-t-en.

(Le domestique sort.)

LE PÈRE JOSEPH, seul, lisant.

Je ne m'étonne plus..... Avec de pareilles lectures, il m'échappera toujours..... Père Amable, il faut que vous me vengiez de ce petit drôle-là. (Il ouvre la lettre de son frère.)

« *Liberté*, *égalité ou la mort !....* »

Vieux fou ! Il est incorrigible. (*Il lit des yeux.*) Il n'a pas avancé d'un pas; il est toujours en 93..... C'est une dernière tentative qu'il veut faire sur moi !.... Il vient de près de cent lieues pour cela..... C'est du délire. Débarrassons-nous tout de suite d'un énergumène de cette force-là. Je n'attendrai pas le comte.

(*Il sort.*)

FIN DU TROISIÈME DIALOGUE.

DIALOGUE IV.

LE PÈRE JOSEPH et PAUL, son frère.

PAUL.

Ah ! Cincinnatus.

LE PÈRE JOSEPH.

Ah ! pauvre benêt.

PAUL.

Te voilà donc tout-à-fait apostat ?

LE PÈRE JOSEPH.

Apostat ! bon. Je prends acte de ce mot-là. Il est obligé d'aller chercher l'épithète qu'il me donne dans un langage qu'il réprouve. Il n'oserait pas dire : « Te voilà donc tout-à-fait corrompu », parce qu'il sait bien que je lui rirais au nez. Ni lui ni moi, dans aucun temps, ne nous sommes vantés de viser à la perfection des imbéciles. Ta liberté, la mienne, cette demoiselle qu'on affublait d'un bonnet rouge, ne nous a jamais paru qu'une bêtise à tous les deux.

PAUL.

C'était au moins une idée morale que nous avions voulu rendre sensible pour le gros des gens qui ne croient rien s'ils ne voient ; oui, je le répète, c'était une idée morale qui avait des conséquences infinies.

LE PÈRE JOSEPH.

Et que nous exploitions à notre profit pour dominer au nom de quelque chose.

PAUL.

Au nom de quoi dominez-vous aujourd'hui?

LE PÈRE JOSEPH.

Tu me le demandes! Au nom de tout. Les siècles n'ont travaillé que pour nous. Ce qu'ils ont inventé d'absurdités, de bons sentimens, de contes populaires, de vertus même, nous nous en emparons, nous l'adoptons, nous ne rejetons rien; seulement nous en réclamons le monopole pour le diriger selon que nous aviserons bon être.

PAUL.

Faisions-nous autre chose?

LE PÈRE JOSEPH.

Oui, nous faisions autre chose. Notre métaphysique était trop abstraite pour le peuple, qui connaît bien mieux les confréries que l'histoire grecque et romaine. Nos Brutus, nos Lycurgue étaient loin de le charmer comme les saints dont ils portent les noms. Nous étions obligés de créer au lieu de prendre du tout fait.

PAUL.

Mais les Etats-Unis, qui n'avaient rien de tout fait, ont pourtant réalisé les rêves que nous formions.

LE PÈRE JOSEPH.

Positivement, parce qu'ils n'avaient rien de tout

fait. D'ailleurs, soyons de bon compte, était-ce bien un gouvernement comme le leur qui nous aurait tentés? Aurions-nous voulu un président?

PAUL.

Oui.

LE PÈRE JOSEPH.

Non. Nous aurions encore appelé cela de la suprématie.

PAUL.

Pas moi.

LE PÈRE JOSEPH.

Ni moi non plus, au temps du consulat, quand nous nous apercevions que tout nous échappait. Alors, je crois bien que nous eussions préféré un président à un dictateur. Mais je parle à l'époque de notre triomphe; quand nous étions tout, que nous gouvernions enfin, aurions-nous cédé notre pouvoir à qui que ce fût?

PAUL.

Je t'admire. Ne dirait-on pas qu'au nouveau parti que tu as pris te voilà le seul maître du monde?

LE PÈRE JOSEPH.

Me voici absolument comme nous étions, toi et moi, quand nous ne désirions rien au-delà. Je suis affilié à une corporation puissante à qui tout obéit, et dont chaque membre représente à lui seul l'autorité de la société entière. Nous parcourons la France en vainqueurs, portant le trouble

et l'effroi sur notre passage, et levant des contributions dont nous ne rendons compte à personne.

PAUL.

Et tu ne rougis pas quelquefois quand tu réfléchis aux moyens qu'il te faut employer?

LE PÈRE JOSEPH.

Tu es devenu niais à force de ronger ton frein. « Quand je réfléchis. » A quoi réfléchirais-je, puisque j'ai réussi à ce que je voulais?

PAUL.

Ainsi tu n'as jamais eu plus de conscience que tu n'en as à présent! Tu ne voulais que réussir, et réussir seulement dans ton intérêt! Les noms sacrés de patrie, de liberté, d'égalité, n'étaient pour toi que de vains mots, que tu étais tout prêt à répudier au moindre signe d'un tyran qui aurait doré tes chaînes.

LE PÈRE JOSEPH.

Les tyrans, mon cher Paul, ne m'ont point offert des chaînes; c'est moi, au contraire, qui veux leur en donner.

PAUL.

Joue avec cela, pauvre pygmée.

LE PÈRE JOSEPH.

Vieux jacobin de province, qui t'exagères encore la puissance de l'ancien régime, qui crois la contre-révolution faite, et tout espoir perdu pour nous autres plébéiens. Va, tu me fais pitié; et, si tu n'étais

pas mon frère, notre entretien finirait là. Laisse de côté les bagatelles de la porte, ne t'arrête pas à des minuties, ne mets point aux bannières de parti une importance ridicule; vois ce qui est. Quoique nous acceptions des nobles parmi nous, sont-ce eux qui donnent l'impulsion à notre congrégation? Ne sont-ils pas trop heureux d'emprunter notre force, et de se laisser diriger par nos conseils? Si je pouvais les plaindre, j'aurais pitié du sot parti qu'ils ont pris. Notre nouvelle fédération est bien autrement formidable à toute espèce d'aristocratie que celle sur laquelle ces imbéciles privilégiés ont fait tant de sots quolibets. Il faudra qu'ils y entrent tous, ou qu'ils en soient écrasés.

PAUL.

Si vos coups ne tombaient que sur eux.....

LE PÈRE JOSEPH.

Ils doivent tomber sur tout ce qui nous résiste. Si la classe qui veut la véritable égalité n'a pas deviné que nous ne travaillons que pour elle, qu'elle soit tourmentée jusqu'à ce qu'elle ouvre les yeux. Notre gouvernement est le gouvernement du peuple; je ne dis pas de cette ignoble populace dont l'épilepsie nous a fait rougir; mais du peuple éclairé, du peuple instruit. C'est un vaste ensemble où toutes les supériorités trouvent place.

PAUL.

Des supériorités avec des rosaires et des chapelets!

LE PÈRE JOSEPH.

Et des missions et des miracles..... Qu'est-ce que cela fait? Les mystifications sont pour les dupes. Le monde n'est qu'une grande loge de francs-maçons, où les plus hardis projets se déguisent sous des momeries.

PAUL.

Je me mépriserais si l'ambition pouvait jamais me conduire à adopter votre langage.

LE PÈRE JOSEPH.

Tu es mon aîné, je ne suis plus jeune, et cependant tu me fais l'effet d'un enfant. Qui te force à changer de langage, puisque tu tiens tant au langage? Parle, si tu veux, comme au bon temps; proscris les rois; nous n'avons jamais fait autre chose. Que ce soit pour une cause ou pour une autre, n'est-ce pas toujours les proscrire? Les Brutus de notre époque n'ont jamais eu de jouissance aussi complète; les gens timorés étaient contre eux, nous les avons pour nous. Nos saturnales sont saluées de tout ce qu'il y a de bonnes âmes en France, et nous avons pour complices toutes les ambitions. Il fallait bien des événemens pour en venir là. Certes, c'eût été un étonnant prophète que celui qui aurait prédit qu'à force de vicissitudes la révolution se réfugierait sur la route où tu me vois.

PAUL.

Vous travaillez cependant pour les nobles et pour les prêtres.

LE PÈRE JOSEPH.

Ce sont eux, au contraire, qui travaillent pour nous.

PAUL.

Vous relevez de Rome.

LE PÈRE JOSEPH.

Comme nous relevions de la Liberté, avec la déesse de la Raison derrière, pour mettre à la place quand le moment sera venu.

PAUL.

Vous serez dupes. L'alliance est dangereuse, et j'aime mieux mourir comme jacobin endurci que de jouer un jeu aussi peu sûr.

LE PÈRE JOSEPH.

Ce jeu-là est bien plus sûr que celui que nous avons joué jadis; l'intérêt qui nous lie est bien mieux entendu. Au lieu de chercher à nous renverser les uns sur les autres, comme faisaient les fous de la république, nous nous réjouissons tous à chaque triomphe qu'obtient un de nos confédérés.

PAUL.

Pauvre France!

LE PÈRE JOSEPH.

Allons donc, Paul, ne lutte pas d'hypocrisie avec moi. La France! la France! La France ne doit être quelque chose pour nous que si nous la dominons. Jusque-là, c'est un pays étranger dont on nous a proscrits, soit comme jacobins, soit comme jésuites;

c'est un pays ennemi dont l'honneur nous fait un devoir de tirer vengeance. (Il rit.) Crois-moi, ne fais plus de bile; juge les hommes ce qu'ils sont, et sois persuadé que quand on a pour soi la police dans ce monde-ci, la terreur dans l'autre, une grande partie des places et des revenus d'un royaume, on a tous les gens d'esprit à sa disposition.

PAUL, avec une fureur concentrée.

Que la foudre m'écrase, que la terre s'entr'ouvre sous mes pieds plutôt que de consentir jamais à porter votre odieuse livrée. Tu me fais horreur, et je jure de fuir tous les lieux où je pourrais rencontrer tes pareils. (Il ouvre sa veste et montre à Joseph une image représentant un bonnet rouge.) Voilà le seul signe que je reconnaisse, le seul pour lequel je veuille vivre et mourir.

LE PÈRE JOSEPH.

Je ne veux pas être en reste avec toi. (Il entr'ouvre sa robe et laisse voir sur sa poitrine l'image d'un cœur rouge.) Regarde, grand innocent; n'est-ce pas le même emblème? si ce n'est qu'il a la pointe en bas.

PAUL, dans le plus grand étonnement.

En effet..... (Il retourne l'image qui est sur la poitrine du père Joseph.) Le voilà..... Quoi! serait-il bien possible!

LE PÈRE JOSEPH.

Sans doute. Je me tue à te dire cela depuis une heure.

PAUL.

Vivent les jésuites !

LE PÈRE JOSEPH.

Tu me comprends donc à présent? Est-ce que les hommes changent jamais?

QUI A BU BOIRA.

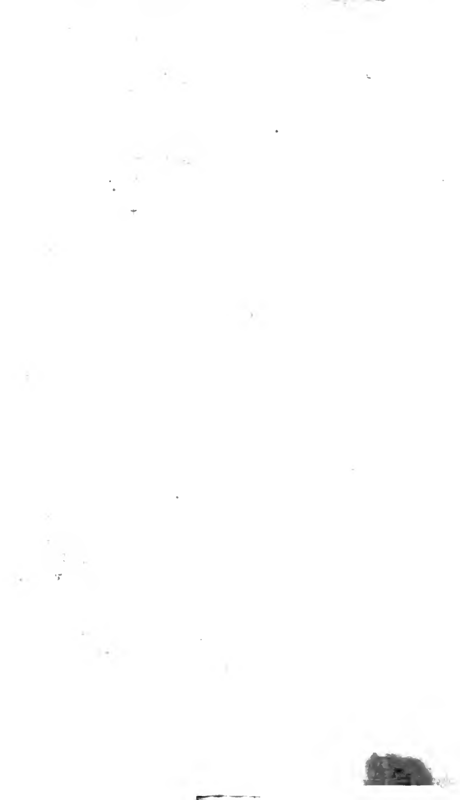


TABLE DES PROVERBES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

FIN DU TOME QUATRIÈME.



